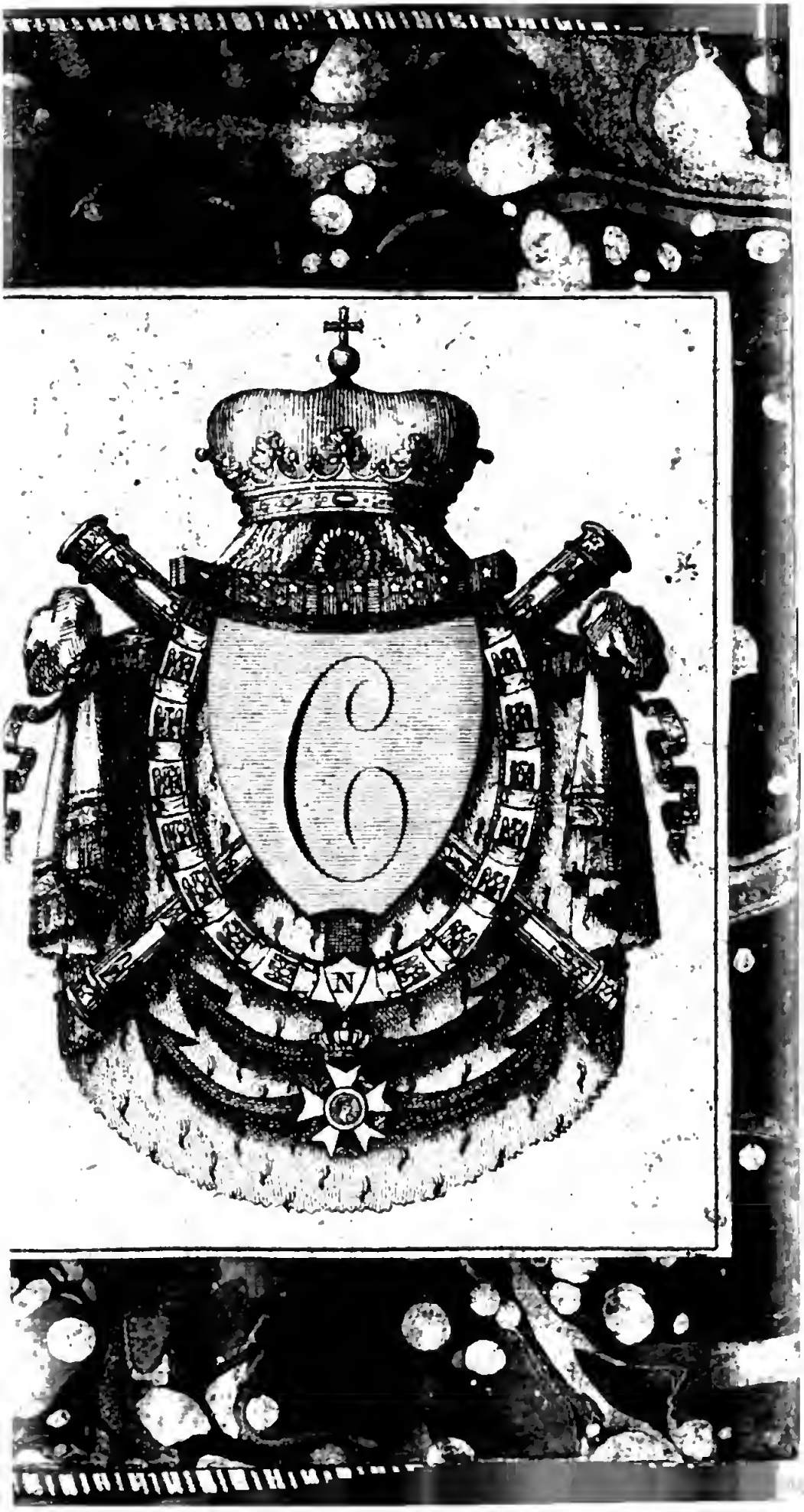
6
N

5106

Salat. L x 1 c 32

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque Volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

SBN

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE,

TOME TREIZIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE ANCIENNE.

CHAPITRE II.

Conduite de Conſtantin par rapport à l'empire.

APRÈS la défaite de Maxence, Conſtantin fut reçu à Rome comme un libérateur ; il ſe montra libéral & généreux. Entre pluſieurs loix qui en ſont la preuve, il en fit une qui ordonnoit de prendre ſur le tréſor public ou ſon domaine de

quoi nourrir les enfans, lorſque les pères ſeroient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua ſurtout pendant trois ans à rétablir l'ordre.

Mais il ne ſavoit pas que la généroſité doit s'étendre juſques ſur ſes ennemis; car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de priſonniers qu'il avoit faits ſur les Francs; il avoit déjà donné un ſpectacle de cette eſpèce avant ſa converſion: ſi pour lors cette cruauté faiſoit déjà horreur, que dira-t-on de la retrouver encore en lui lorſqu'il eſt chrétien? La politique même ne ſauroit excuſer cette barbarie; elle la condamne au contraire. Si les ennemis ſont foibles,

ce moyen eſt inutile ; & s'ils ſont puiſſans, il ne les contient pas ; il leur fait prendre, au contraire, des meſures pour uſer un jour de repréſailles. Pendant ce règne les Goths & les Sarmates furent défaits pluſieurs fois, & on abolit les tributs que les autres empereurs avoient payés à ces barbares.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changemens : tandis que les plus ſages ne s'y haſardent qu'avec beaucoup de circonſpection, d'autres oſent exécuter tous les projets qu'ils imaginent, comme ſi changer c'étoit toujours réformer. Conſidérons Conſtantin dans les changemens qu'il a faits.

Auſſitôt qu'il fut maître de Rome, il caſſa les gardes prétoriennes. Au lieu de deux préfets, il en fit quatre, auxquels il ôta tout commandement ſur les troupes; il ne leur laiſſa que les fonctions civiles.

On a vu quelle étoit la puiſſance des gardes prétoriennes, & on peut juger quelle étoit celle des chefs qui les commandoient; il eſt vrai que les préfets cédoient le pas aux conſuls, parce que le gouvernement conſervoit la forme, au moins extérieure, de la république; mais par l'autorité qu'ils acquirent inſenſiblement, ils devinrent les ſeconds après les empereurs. Ils étoient auprès du prince ce qu'étoit

auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendoit dans tout l'empire ; leurs édits avoient force de loix dans toutes les provinces ; c'eſt par eux que les ordres du prince paſſoient aux magiſtrats ; ils s'étoient arrogé de choiſir, de rejetter les juges, de les punir : on appeloit à eux des jugemens des autres ; ils jugeoient en dernier reſſort ; ils pouvoient infliger toutes ſortes de peines ; ils avoient droit de vie & de mort ; en un mot, ils préſidoient à tout, & paroiſſoient les dépoſitaires de toute l'autorité ; le ſymbole de leur puiſſance étoit un glaive, que l'empereur mettoit lui-même entre leurs mains. On ſe

rappelle les paroles de Trajan, *recevez ce glaive; ſi je gouverne bien, ſervez-vous-en pour ma défenſe, & ſi je gouverne mal, ſervez-vous-en contre moi.*

Les empereurs n'ont élevé leurs préfets que pour abaiſſer les magiſtrats de la république, jugeant qu'ils ſeroient bien plus maîtres, lorſque l'autorité ſeroit dans des hommes à eux : mais telle eſt la nature des moyens qui tendent au deſpotiſme; c'eſt qu'ils tendent à renverſer le deſpore même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets; elle eût été mieux entre celles du peuple, s'ils euſſent toujours été capables de bien gouverner. Il eſt beau de voir Trajan

livrer le glaive à ſes préfets pour s'en ſervir contre lui ; mais s'il ne les eût pas trouvés en poſſeſſion de cette puiſſance, il ne la leur eût pas donnée, il eût mieux aimé confier ſa vie aux magiſtrats de la république.

La confiance de Trajan eſt celle d'un homme que la ſupériorité des talens met au-deſſus des dangers. Quel qu'ait été Conſtantin, il n'a pas eu la même confiance ; & pour ſe défendre contre une autorité qu'il redoutoit, il n'a ſu que l'abolir ; il eût été plus grand de ſavoir la régler.

C'eſt envain que pour l'excuſer on exagéroit les déſordres cauſés par les gardes prétoriennes. Ces

déſordres ne ſont point arrivés ſous les princes faits pour être reſpectés, ou ils n'ont été qu'une ſuite du gouvernement des mauvais princes qui avoient précédé. Pertinax n'auroit pas été égorgé, ſi Commode n'avoit pas régné avant lui. C'eſt toujours la faute du général, quand la diſcipline n'eſt pas dans les troupes; & certainement l'habileté n'eſt pas à les caſſer, mais à s'en faire obéir.

Cependant, comme le remarque M. de Monteſquieu, la vie des empereurs fut plus aſſurée; ils purent mourir dans leur lit; mais cette ſécurité enfantera la molleſſe. Les princes ſe montreront moins aux gens de guerre; ils ſeront plus oi-

ſifs, plus ignorans, plus livrés à leurs domeſtiques, plus attachés à leur palais, plus ſéparés de l'empire. Les valets, les femmes, les hypocrites les gouverneront. Ils flatteront leurs paſſions; ils les dégoûteront de leurs devoirs; ils ne les occuperont que d'amuſemens frivoles; ils épuiſeront tout ce que l'art imagine pour chaſſer l'ennui qu'ils ne chaſſeront pas, & ils leur diront ſans ceſſe: *commandez, vous êtes maîtres.*

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour; les plus ſages repréſentations paroîtront des crimes; les meilleurs miniſtres & les meilleurs capitaines ſeront à la diſcrétion des intriguans, qui ne

peuvent ni ſervir l'état, ni ſouffrir qu'on le ſerve. Malheur aux ames honnêtes qui ſurprendront le prince pour l'engager dans des entrepriſes utiles à l'empire, ſi ces entrepriſes exigent des ſoins de ſa part, ou des fonds qu'il deſtinoit à ſes plaiſirs. En effet, il ne manquera pas de s'en plaindre à ſes favoris. Forcé de faire le bien, il en rejettera la faute ſur ceux qui le lui auront conſeillé, & il s'en repentira à tems. On verra des diſgraces; toute la cour applaudira; *il faut amuſer le prince*, ce ſera la maxime favorite, la maxime à laquelle on croira devoir ſacrifier le ſalut des peuples, & cependant on ne l'amuſera pas.

Le miniſtère, les armées, les provinces offriront des changemens continuels, parce que l'intrigue diſpoſera de tout. Ce ſera le règne de la flatterie, de l'hypocriſie, de l'artifice en un mot. La tyrannie n'agira plus avec audace; elle ſe montrera avec les vices des ames foibles; elle ſera ſourde; elle minera l'empire inſenſiblement; elle le détruira.

Voilà ce qui doit arriver, parce que Conſtantin a caſſé les gardes prétoriennes. Avant Conſtantin l'autorité des deux préfets du prétoire s'étendoit indiſtinctement ſur toutes les provinces. Cet empereur, qui l'avoit affoiblie, en leur ôtant tout commandement ſur les trou-

pes, l'affoiblit encore en faiſant quatre préfets au lieu de deux, & en leur donnant des départemens ſéparés. L'empire fut partagé en quatre grands gouvernement, celu d'Orient, celui d'Illyrie, celui d'Italie, & celui des Gaules. On trouvera ailleurs les provinces que chaque gouvernement renfermoit.

On ſe ſouvient du partage fait par Auguſte. Il a ſubſiſté juſqu'à Dioclétien, époque où les deux Auguſtes & les deux Céſars partagèrent l'empire entr'eux, ſans avoir égard aux provinces qui appartenoient au ſénat. Conſtantin ne les rendit pas, parce qu'il n'aimoit pas qu'il y eût une autre puiſſance que la ſienne; d'ailleurs il

étoit occupé du projet d'avilir le ſénat. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle n'auroient pas penſé comme lui.

Juſqu'alors les dignités avoient toujours été des charges; & cela étoit raiſonnable, parce que les honneurs devroient toujours être joints aux ſervices. Lorſque les plus grands titres n'exigent rien, on les donne à ceux qui ne méritent rien. Dès-lors l'émulation s'éteint, & les dignités s'aviliſſent. Qu'eſt-ce en effet qu'un grand qui n'a que des titres, & qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même?

Il ſemble que Conſtantin n'eût voulu donner que des dignités ſans pouvoirs, ſoit qu'il craignît de par-

tager ſa puiſſance, ſoit qu'il aimât à ſe voir entouré de grands inutiles. C'eſt dans cette vue qu'il créa des patrices : eſpèce bien nouvelle dans l'empire, puiſqu'ils étoient ſans fonctions, & que cependant ils avoient le rang au-deſſus des préfets du prétoire.

On nommoit *comites*, d'où on a fait le mot *comte*, les ſénateurs qui formoient le conſeil des empereurs, & qui les accompagnoient quelque part qu'ils allaſſent. Cet emploi étoit conſidéré avec fondement. Conſtantin imagina de donner la conſidération en accordant le titre, ſans accorder l'emploi ; & on eut des comtes, comme on en a encore.

Il créa le titre de *nobiliſſime* pour deux de ſes frères; voulant vraiſemblablement les conſoler de les avoir tenus long-tems loin des affaires, loin même de la cour, & comme en exil. Les vains titres ſe ſont multipliés, à meſure qu'on eſt devenu plus barbare.

Depuis ſeize ans, Conſtantin étoit maître de Rome; il n'y avoit fait aucun ſéjour conſidérable. On peut conjecturer qu'il n'aimoit pas à ſe trouver dans une ville qui avoit été le centre de la liberté, dans laquelle au moins on ſe ſouvenoit d'avoir été libre, & où l'empereur, ſi l'on en jugeoit par des reſtes des anciens uſages, ne paroiſſoit que le dépoſitaire

des pouvoirs que le ſénat lui confioit.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour lui de s'abſenter ſouvent. Jaloux du pouvoir arbitraire, il deſiroit de ruiner tout-à-fait une puiſſance, qui, quelque foible qu'elle fût déjà, lui donnoit encore de l'ombrage. Le moyen le plus prompt étoit d'établir ailleurs le ſiége de l'empire; la paix, dont on jouiſſoit, étoit une circonſtance favorable à l'exécution de ce projet, & il fonda Conſtantinople. Tel eſt vraiſemblablement le motif de cette entrepriſe; à quoi on peut ajouter la petite vanité de donner ſon nom à une nouvelle ville.

Il eſt vrai cependant, qu'il a

publié dans une loi, qu'en cette occaſion, Dieu l'avoit éclairé, & lui avoit ordonné de bâtir à Byſance.

Mais cette révélation eſt au moins l'ouvrage d'une imagination crédule ; car la ſuite de l'hiſtoire fera voir que cette ſeconde capitale n'a pas été moins funeſte à l'égliſe qu'à l'empire.

L'empereur y fit bâtir des palais, des fontaines, des cirques, des places, des égliſes & des édifices de toutes eſpèces. Il dépouilla les autres villes, & Rome même pour l'enrichir; il y tranſporta tout ce qui avoit orné les temples des idoles; ce qui étonna davantage, c'eſt la promptitude avec laquelle

tant de bâtimens furent achevés. On revint cependant de cette ſurpriſe, lorſque leur peu de durée fit connoître qu'ils avoient été faits avec peu de ſolidité; & on blâme Conſtantin de les avoir trop précipités. Il étoit ſi impatient dans ces occaſions, que lorſqu'il avoit commandé un édifice, il vouloit preſqu'auſſi-tôt apprendre qu'il étoit achevé. Cette impatience eſt l'effet d'une vanité peu raiſonnable. Il ne négligea rien pour peupler la nouvelle ville aux dépens de tous les autres. Les blés d'Egypte y furent portés; Rome en fut privée, & ce fut une néceſſité de l'abandonner. Les plus riches citoyens paſsèrent à Conſtantinople avec

leurs biens & leurs eſclaves, c'eſt-à-dire avec la plus grande partie du peuple; & l'Italie reſta preſque déſerte.

Cette ville jouit de tous les priviléges dont Rome jouiſſoit. Le peuple y fut diviſé par tribus. Elle eut un ſénat & deux proconſuls; en un mot, ces deux villes ſe gouvernèrent ſur le même plan; l'une fut la capitale de l'Orient; l'autre de l'Occident.

Il ſemble que pour les rendre égales, Conſtantin ait cru devoir tranſporter à Conſtantinople juſqu'aux abus de Rome. Il y établit ſans néceſſité des diſtributions de blés, d'huile, &c. Il ne vit pas que cet uſage étoit à Rome

un inconvénient, que les circonſtances avoient introduit, & qu'elles n'avoient pas permis de corriger.

Conſtantin mourut avec le ſurnom de grand, dans la ſoixante-quatrième année de ſon âge, & dans la trente-unième de ſon règne. Il avoit reçu le baptême quelque tems auparavant.

Si nous n'avions pas des faits, il ne nous ſeroit pas poſſible de nous faire une idée de cet empereur, car les écrivains en portent des jugemens bien différens, ſuivant qu'ils le trouvent favorable ou contraire à la ſecte qu'ils ſuivoient. Mais ſes panégyriſtes mêmes l'accuſent d'avoir donné ſa confiance avec trop

de facilité, & de n'avoir pas eu la force de punir ceux qui en abuſoient, ce qui a produit bien des déſordres. Cependant il lui arrivoit quelquefois de punir trop légèrement. Nous n'en donnerons qu'un exemple. Fauſta, ſa ſeconde femme, jalouſe de voir au-deſſus de ſes enfans Criſpus, né d'un premier lit, calomnia ce prince & l'accuſa de rebellion & d'autres crimes. Conſtatin, ſans examiner, condamna ſon fils à mort, & ayant reconu quelque tems après ſon innocence, il fit mourir avec la même précipitation, Fauſta, & avec elle, un grand nombre de perſonnes innocentes & coupables. Sa piété qui ſe ſoutint toujours,

occaſionna même de grands maux, parce qu'il n'eut pas aſſez de diſcernement pour ſe garantir des hypocrites, qu'elle attiroit auprès de lui.

CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers le tems de Conſtantin.

IL ſeroit difficile de ſe faire une idée de l'épuiſement de l'empire. Depuis long-tems les provinces ſe ruinoient par les incurſions des barbares, ou par des guerres civiles ; les ſuccès les plus brillans étoient des victoires funeſtes ; les pertes ſe renouveloient ſans ceſſe, & ne ſe réparoient jamais.

La misère étoit générale ; & cependant les impôts ſe multiplioient à meſure que les peuples s'appauvriſſoient. L'empire ne pouvoit ſe ſoutenir, & les efforts qu'on faiſoit pour l'étayer, l'affoibliſſoient

gnes de lui, s'il ne leur eût pas donné un attirail qu'il jugeoit dû à leur naiſſance, & qu'il diſoit propre à leur élever l'ame. En un mot, il ſe fit grand par tout ce qui l'entouroit, & il parut grand, parce que le vulgaire croit que les princes ſont ce qu'ils affectent de paroître. Il eſt vrai qu'on pourroit faire en partie ces reproches à quelques-uns de ſes prédéceſſeurs, mais Conſtantin devoit moins rechercher le luxe que l'abolir; il l'augmenta cependant.

Les vains titres dont il introduiſit l'uſage, ajoutèrent encore à ce déſordre, car les grands auroient paru moins que rien, s'ils avoient été ſans extérieur comme ſans em-

plois, & ils n'étoient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Conſtantin.

D'autres maux naiſſoient de la différence des religions & de la multitude des ſectes. Elles ſe perſécutoient mutuellement, & elles armoient les princes contre les ſujets, comme ſi pour établir le culte il falloit détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour; de faux Chrétiens flattèrent les vices du ſouverain; l'auſtérité des préceptes diſparut; la morale de l'évangile fut proſtituée, & l'empereur ſe perſuada que l'unique choſe néceſſaire à ſon ſalut étoit de protéger la ſecte qu'il avoit embraſſée, & de perſécuter toutes les autres.

Juſqu'à Conſtantin, l'Italie avoit été comme la maîtreſſe de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paroiſſoit moins prendre les armes pour la dominer, que pour lui ſoumettre toutes les autres provinces. C'eſt pourquoi on la laiſſoit toujours au ſénat, & c'étoit en apparence lui laiſſer tout. En effet, il ſembloit que les empereurs ne commandoient dans les autres parties de l'empire, que comme miniſtres ou généraux de ce corps. Dans les partages que firent les triumvirs, Antoine, Auguſte & Lepidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui ſubſiſta juſqu'à Dioclétien, étoit un aveu que la ſouveraineté réſidoit de droit dans

la nation ſeule, & que les empereurs n'exerçoient la puiſſance qu'en vertu des titres qu'ils recevoient du ſénat, comme aujourd'hui les miniſtres l'exercent ſous les rois.

Il eſt vrai que le ſénat, forcé de céder à la force, étoit rarement maître du choix; mais enfin les généraux n'ont jamais cru que les ſoldats euſſent le droit de conférer l'empire; & quoique à la tête des armées qui les avoient élus, ils demandoient encore au ſénat les magiſtratures & les titres; qui donnoient l'exercice de la puiſſance. Une obſervation confirme encore les droits dont ce corps jouiſſoit; c'eſt qu'il ne communiquoit pas toujours les pouvoirs dans la même étendue.

Il permettoit, par exemple, à chaque empereur de propoſer des affaires dans chaque ſéance ; mais il en fixoit le nombre à une, à deux, à trois, à quatre & juſqu'à cinq, & les pouvoirs des empereurs, à cet égard, n'ont pas toujours été les mêmes.

L'empereur n'étoit proprement qu'un membre du ſénat ; il ne paroiſſoit dans les ſéances, que comme le premier entre ſes égaux. Le droit d'y préſider n'étoit pas attaché à ſa perſonne, il ne préſidoit que lorſqu'il étoit conſul annuel. Alors il propoſoit les affaires ; il recueilloit les voix ; & il exerçoit toutes les fonctions du conſulat. Mais ſon collégue les

exerçoit alternativement, & avec la même autorité.

Lorſqu'il étoit conſul déſigné, il n'avoit que le droit d'opiner, comme tout autre ſénateur l'auroit eu, & le rang où il devoit opiner lorſqu'il n'étoit pas en charge, ne paroît pas avoir été déterminé, on ſait ſeulement que ſa voix n'étoit comptée que pour une, & qu'elle n'a jamais été prépondérante. Il ne faut donc pas ſe repréſenter l'empereur au milieu du ſénat, comme un ſouverain qui, dans ſon conſeil, ſans avoir égard au nombre des ſuffrages, prend de lui ſeul le parti qu'il juge à propos. C'eſt le ſénat qui décidoit ; & les décrets étoient en ſon nom & ja-

mais au nom du prince. Il eſt ſeulement vrai, que l'empereur en vertu de ſa puiſſance tribunicienne, pouvoit arrêter les délibérations.

Telle eſt l'idée que les princes ſe faiſoient de leur autorité, & telle eſt celle que nous devons nous en faire nous-mêmes ; il ſeroit peu raiſonnable de chercher les droits de la puiſſance inpériale dans les abus que les tyrans en ont faits. Il ne faut donc pas regarder comme des ſéditieux, les ſénateurs qui s'élèvent contre ces monſtres. Puiſque la ſouveraineté vient d'eux, ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice ; & lorſque tous en corps ils condamnent Néron, ce ne ſont pas des rebelles,

ce ſont des ſouverains qui jugent leur miniſtre.

Auſſi à quelqu'excès que la flatterie ait été portée ſous les mauvais princes, on n'a jamais oſé leur dire qu'ils étoient la ſource de toute autorité, & que le ſénat n'avoit que les pouvoirs qu'ils vouloient bien lui communiquer. Cette propoſition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la forme même de l'adminiſtration. Seulement il y a eu un tems où l'on a dit aux ſucceſſeurs de Conſtantin, & peut-être à Conſtantin lui-même, que toute la puiſſance du peuple avoit été transférée aux empereurs, & réunie en leur perſonne ſeule. Si cette propoſition

étoit alors vraie, elle confirmoit les droits du peuple, & montroit les uſurpations faites ſur lui.

On a cru devoir choiſir le règne de Conſtantin, pour donner une idée plus préciſe des droits du ſénat & de ceux de l'empereur. Ces réflexions ſe ſeroient moins fixées dans notre eſprit, ſi nous les avions fait faire plutôt; & nous avons jugé que le tems où l'ancien gouvernement finit, & où le nouveau commence, eſt la circonſtance la plus favorable pour faire comprendre l'un & l'autre. Voyons comment le ſénat a peu-à-peu perdu, nous ne diſons pas ſes droits, mais ſa puiſſance.

Gallien lui porta le premier coup

par la loi qui défendoit aux ſénateurs le ſervice militaire, & qui les bornoit aux fonctions civiles. C'étoit les déſarmer tout-à-fait, & achever de ruiner le peu de conſidération qu'ils conſervoient encore dans l'eſprit des ſoldats.

Le ſénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de ſe ſaïſir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galère & Conſtance n'eurent donc aucun égard au partage qui avoit été fait, & qu'on avoit reſpecté juſqu'alors. Auparavant les tyrans avoient abuſé de leur pouvoir en inſenſés; mais les abus pouvoient au moins être corrigés par leurs ſucceſſeurs. Le

plan réfléchi de Dioclétien ne laiſſoit pas la même eſpérance, & c'étoit le commencement du deſpotiſme. Sa conduite eſt donc une uſurpation manifeſte. Une choſe ſeule pourroit l'excuſer; c'eſt qu'il n'uſurpa que pour défendre l'empire, & qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt ans.

Mais rien n'excuſe Conſtantin, qui a mis le ſceau à l'uſurpation, en tranſportant le ſiége à Conſtantinople. L'Italie dépeuplée ſe ruina de plus en plus, parce que toutes les richeſſes paſsèrent en Orient, & que cependant les empereurs continuèrent d'exiger de cette province les mêmes impôts; ne comptant que ceux qu'elle avoit toujours

payés, & ne conſidérant pas la misère où ils l'avoient réduite. C'eſt alors que Rome perdit tout ſon éclat ; & les droits du ſénat ne parurent plus que de vieilles prétentions, que les courtiſans traitoient de chimères. On ceſſa de le conſulter, & s'il continua de conférer les magiſtratures aux empereurs, ceux-ci dédaignèrent de prendre des titres, qui faiſoient voir d'où leur puiſſance émanoit. Afin même d'effacer juſqu'aux plus légères traces du gouvernement républicain, Conſtantin enleva du Labarum les quatre lettres initiales qui déſignoient le ſénat & le peuple romain. Il prit, à la vérité, pour prétexte d'y mettre le monogramme

gramme de Jeſus-Chriſt, mais ſon reſpect pour la religion n'excluoit certainement pas celui qu'il devoit à un corps de qui il tenoit toute ſa puiſſance. Au contraire, la religion étoit un motif de plus pour ne pas uſurper, pour craindre même une autorité ſans bornes, & pour reconnoître les droits du ſénat.

Le ſiége de l'empereur pouvoit changer de lieu; le ſiége de l'empire ne le pouvoit pas. Celui-ci reſtoit de droit, là où étoit la ſouveraineté, c'eſt-à-dire, dans le ſénat; & celui-là devoit être partout où la préſence de l'empereur, comme général, étoit néceſſaire; par conſéquent il y a toujours eu une différence eſſentielle entre les

deux capitales & les deux ſénats.

Le ſénat de Conſtantinople tenoit tous ſes pouvoirs des empereurs, & les empereurs tenoient les leurs du ſénat de Rome. Quand Conſtantin eût pu les rendre parfaitement égaux, en les faiſant participer aux mêmes droits, il ne l'eût pas fait; car il ſe fût donné deux maîtres.

Le ſénat de Conſtantinople n'avoit donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvoit point cette majeſté, dont il reſtoit au moins l'ombre dans le ſénat de Rome, & qui auroit pu reprendre une partie de ſon éclat, ſi le prince n'eût pas préféré le deſpotiſme au pouvoir légitime.

Cependant la préſence de l'empereur, & quantité de privilèges donnoient au ſénat de Conſtantinople une eſpèce de grandeur qui l'égaloit en apparence au ſénat de Rome. La flatterie affecta de ne point voir de différence entre l'un & l'autre; ſoit parce qu'elle vouloit élever l'ouvrage de Conſtantin, ſoit parce qu'en ſuppoſant les deux ſénats égaux, elle ôtoit les droits de ſouveraineté à celui de Rome, ſans les donner à celui de Conſtantinople. L'ignorance adopta le langage de la flatterie; tout fut confondu, & cette confuſion ſe voit encore dans les hiſtoriens. On oublia donc tout à-fait les uſurpations qui avoient été fai-

tes. Le deſpotiſme fit des progrès; il paſſa en habitude. Il ſe conſerva ſous les meilleurs princes. Ce gouvernement, mauvais par lui-même, l'étoit ſur-tout, pour un empire épuiſé. Si Conſtantin a cru ne pas uſurper, s'il n'a pas vu l'injuſtice de ce deſpotiſme, s'il n'en a pas prévu les abus, il faut convenir qu'il a manqué de lumières.

Il y avoit déjà eu pluſieurs empereurs à la fois. Mais l'empire qui n'avoit pas été diviſé ſous Marc-Aurèle & ſous Diocletien, le fut réellement, lorſque Galère & Conſtance devinrent Auguſtes. Conſtantin auroit prévenu les maux dont il avoit été témoin, s'il n'eût donné qu'un ſeul maître à l'empire.

Il aima mieux le partager entre ſes enfans, & il en diſpoſa comme de ſon patrimoine. On verra naître de-là des guerres civiles & la ruine de ſa famille. Voilà les fruits du deſpotiſme.

CHAPITRE IV.

Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire romain après la mort de Conſtantin.

IL y a eu de grandes révolutions, dont nous avons à peine parlé, & qu'il ne faut cependant pas ignorer tout-à-fait. On demandera peut-être, pourquoi nous avons ſi peu ſuivi l'ordre des tems ; & on ſera étonné que nous nous ſoyons mis dans la néceſſité de ſuſpendre, en quelque ſorte, le cours de l'empire romain, pour ramener à des événemens que nous aurions pu expliquer plutôt. Mais,

comme on ne s'inſtruit que par des comparaiſons, nous croyons qu'il faut ſouvent rapprocher les choſes les plus éloignées. Voilà pourquoi nous avons jugé que l'époque où l'empire romain menace ruine, eſt le moment favorable pour faire conſidérer les grands empires qui ont été & qui ne ſont plus. Lorſqu'on les voit paſſer rapidement, les yeux s'accoutumeront à voir leur chûte ; l'imagination n'en ſera plus étonnée ; on concevra qu'ils tombent plus facilement qu'ils ne s'élèvent, on appréciera enfin la grandeur des ſouverains, & on reconnoîtra qu'elle ne ſe meſure pas par le nombre des provinces. On ſe garantira, en un mot, des

fauſſes idées qui éblouiſſent le vulgaire, & qui confondant la puiſſance avec l'étendue de la domination, ne permettent pas d'imaginer ce qu'on a vu ſi ſouvent, on veut dire la chûte des grands empires.

Les Romains ſe croyoient les maîtres du monde ; cependant leur empire, trop grand en lui-même pour ſe ſoutenir, étoit bien petit par rapport aux vaſtes régions qui l'environnoient. Condamnés à ne découvrir que les lieux où ils portoient les armes, ils comptoient pour rien tout ce qui étoit au-delà. Ils ne connoiſſoient pas les peuples qui les devoient conquérir ; & ils s'imaginoient que leur empire

ne finiroit qu'avec le monde, jugeant de ſa durée auſſi fauſſement que de ſon étendue. C'eſt le moment de donner quelqu'idée de ces nations qu'ils appeloient barbares.

L'empire d'Aſſyrie, le plus ancien que nous connoiſſions, a été encore un des plus étendus. Il étoit borné à l'occident par la mer Méditerranée; à l'orient par l'Indus; au midi par l'Arabie, le golfe Perſique & la mer Erythréene; au nord par le pont-Euxin, la mer Caſpienne & une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la mer Caſpienne juſqu'au nord du fleuve Hermandus. C'eſt ce qu'on voit par une inſcription qui avoit été faite

pour conſerver le ſouvenir des conquêtes de Sémiramis.

Au-delà, entre l'Indus & le Gange, eſt l'Inde proprement dite, & plus à l'orient eſt la Chine. Il paroît que plus de deux mille ans avant Jeſus-Chriſt des colonies avoient déjà pénétré dans ces deux contrées de l'Aſie. Si même nous en croyons Ctéſias, Sémiramis échoua contre un roi de l'Inde, auquel il donne une armée plus grande que celle qu'il a donnée à cette reine. Mais nous ne connoiſſons les anciens peuples que par des traditions vagues. Il en eſt de même des Egyptiens, dont on prétend que le royaume étoit déjà floriſſant dans les tems les plus reculés. Il en eſt de même

de l'empire des Titans, qui, ſi nous en croyons des traditions grecques, regnoient ſur une grande partie de l'Europe. Si les anciens écrivains avoient moins ignoré les autres parties de la terre, ils y auroient trouvé des traditions, & ils y auroient ſans doute créé des empires. Leur ſilence nous permet au moins de conjecturer qu'elles étoient ou déſertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer que les anciennes traditions ne ſe trouvent que dans une région qui s'étend de l'occident de l'Europe à l'orient de l'Aſie, avec plus ou moins de largeur; car cette obſervation paroît prouver que ce climat eſt le plus favorable à la po-

pulation & aux progrès de l'eſprit humain, dont les commencemens ont été par-tout des fables. La vérité ne ſe montra que chez un ſeul peuple, & il fallut que Dieu la conſervât lui-même.

L'empire d'Alexandre & celui des Romains s'étant formés de pluſieurs royaumes, nous jugeons qu'il en a été de même de celui d'Aſſyrie; & nous imaginons une multitude de royaumes qui exiſtoient auparavant; ce qui ſuppoſeroit bien des révolutions & bien des ſiècles. C'eſt que nous employons toujours les mots de *royaume* & d'*empire*, quoique les choſes que nous exprimons par ces mots doivent avoir été bien différentes, ſuivant les tems & les

lieux. Il eſt certain que du tems d'Abraham l'agriculture n'étoit pas ſi généralement répandue en Aſie, qu'il n'y eût encore des troupes de paſteurs qui erroient de province en province. Or, ſur de pareils peuples il n'eſt pas poſſible d'avoir la même domination que ſur des hommes qui labourent chacun leur champ, ou qui cultivent les arts dans les villes. Toutes les fois au moins qu'ils pourront s'éloigner, ce qui doit arriver ſouvent, il leur ſera facile de conſerver leur liberté. Ils fuiront juſqu'à ce qu'ils ſoient arrêtés par des mers, des fleuves, des montagnes, & forcés de fuir encore pour ſe conſerver libres, ils franchiront même ces obſtacles.

En effet, telles ont été les bornes de l'empire d'Assyrie.

Les rois d'Assyrie avoient donc pour sujets des troupes fixées qui cultivoient la terre, & des troupes errantes de pasteurs. Qu'on se représente à-peu-près la puissance qu'ils avoient sur les premières parcelles dont jouissent nos souverains, nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient eu la même puissance sur les autres. Pour assujettir également toutes ces troupes errantes, il faudroit qu'ils eussent été toujours partout avec des forces supérieures. Cela ne se pouvoit pas. Ils étoient donc exposés à perdre leur domination sur une province, tandis qu'ils l'étendoient sur une nouvelle.

En conſéquence, il faut repréſenter Ninus comme un chef qui porte la terreur devant lui, & qui ne ſauroit aſſurer toutes ſes conquêtes. On ſubit le joug par-tout où il paſſe ; dès qu'il a paſſé, on le ſecoue : ou, ſi on héſite encore, c'eſt qu'on appréhende qu'il ne revienne. Ainſi il eſt plutôt craint qu'il n'eſt obéi. Une raiſon cependant pouvoit contribuer à ſa puiſſance, c'eſt que ſous ſa protection les troupes foibles étoient à l'abri de toute nſulte.

Quoi qu'il en ſoit, un empire tel que celui de Ninus ſe détruit par lui-même, & s'il ſurvient un prince pacifique, il ſe reſſerrera dans des bornes bien étroites ; c'eſt ce

qui dut arriver ſous Ninias, quoique les hiſtoriens ne le remarquent pas.

Environ ſeize ſiècles avant Jeſus-Chriſt, Séſoſtris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, ſe fit craindre encore juſqu'au Gange, juſqu'au Tanaïs, juſqu'au Danube; & les hiſtoriens ont l'exactitude de remarquer que le défaut de vivres l'arrêta dans la Thrace. On eſt étonné qu'ayant ſu s'en pourvoir dans tant de pays, il n'ait pas ſu s'en pourvoir dans celui-là; ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette courſe rapide; & l'empire égyptien

qui finiſſoit d'un côté, lorſqu'il commençoit d'un autre, paſſa comme une ombre ſur la ſurface que Séſoſtris avoit parcourue. Il paroît que le ſeul fruit qu'il retira de ſon expédition, fut de tranſporter en Egypte beaucoup de richeſſes & beaucoup de priſonniers. Voilà donc ce qu'on appeloit alors conquérir; il s'agiſſoit moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richeſſes & la population des anciennes, & les malheurs de la guerre ne tomboient que ſur les nations étrangères. Aujourd'hui, nous nous faiſons des idées bien différentes & bien moins raiſonnables. Car on verra qu'on appellera conquérans des princes qui ruine-

ront leurs états pour acquérir quelques places, qu'ils rendront même à la paix ; en ſorte qu'ils paroîtront avoir pris les armes pour dévaſter leurs provinces.

La courſe conquérante de Séſoſtris affoiblit ſans doute la monarchie des Aſſyriens, & fut favorable aux peuples qui voulurent ſecouer le joug. C'eſt alors que ſe formèrent pluſieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie & de Troye. Il faut même que la Paleſtine ſe ſoit ſouſtraite alors, ou quelque tems après à la domination des Aſſyriens, quoiqu'ils ne s'opposèrent point aux Hébreux qui s'y établirent vers l'an 1440 avant Jeſus-Chriſt.

La domination des rois d'Aſſyrie a dû faire ſouvent échapper les troupes errantes par les paſſages que les gorges des montagnes du Nord offroient à la liberté. Elles refluèrent donc de ce côté, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, & n'attendant que le moment où elles pourroient y revenir. Elles communiquèrent vraiſemblablement à d'autres le deſir de les ſuivre; elles parurent lorſque Séſoſtris eut paſſé; & c'eſt alors qu'elles s'établirent, ſous le nom de Parthes, aux environs de la mer Caſpienne.

Cette irruption des peuples du nord étant la plus ancienne dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir,

il eſt à propos de faire à cette occaſion quelques obſervations ſur ces peuples, afin de n'être plus obligé d'y revenir.

Les anciens confondoient, ſous le nom de Scythes, toutes les nations du nord de l'Aſie, peut-être parce que c'étoit-là le nom de quelqu'une des plus voiſines & des plus connues.

Il eſt certain que les peuples d'Aſie qui ſe ſont policés les premiers, habitoient au midi du Pont-Euxin, de la mer Caſpienne, & des montagnes qui partagent ce continent d'occident en orient. Au nord de cette barrière, tous les peuples étoient chaſſeurs, pêcheurs, & ſur-tout paſteurs. C'étoient des hor-

des, qui errant de contrée en contrée, ſe pouſſoient les unes les autres, ſe diviſoient, ſe mêloient, & ſe confondoient continuellement. Attirés vers les campagnes les plus fertiles, ces barbares ont ſouvent fait des irruptions dans le midi de l'Aſie. Ils ont ſoumis pluſieurs fois la Chine, ſubjugué les Indes, la Perſe, la Syrie, parcouru l'Europe, & achevé la ruine de l'empire romain.

Mais ces grandes révolutions ont été précédées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres aux barbares, & d'autres fois elles les ont repouſſées, & elles ont établi des colonies dans les pays

qu'elles leur avoient enlevés. On conçoit que par les établiſſemens que ces peuples faiſoient tour-à-tour les uns chez les autres, la barbarie, qui ſe répandoit au midi, arrêtoit ſouvent les progrès des arts, & que les loix, qui ſe portoient au nord, poliçoient inſenſiblement de nouvelles nations.

Il y a eu bien des migrations, & par conſéquent bien des mêlanges, avant que les hommes aient ſu ſe fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Aſie au tems d'Abraham, puiſqu'il y avoit alors des troupes errantes de paſteurs : quant aux peuples du nord, ils ne connoiſſoient que la vie errante, & les

troupes y étoient plus barbares, parce qu'elles n'erroient pas parmi les nations policées.

De cette manière de vivre, il réſulte une confuſion qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples; il ſeroit ſur-tout impoſſible de déterminer quelles ſont les familles qui ſe ſont établies les premières au nord de l'Aſie. Tous ces barbares ont été ignorés, tant qu'ils ne ſont pas ſortis des lieux où ils ſe ſont multipliés; & lorſqu'ils ſe ſont fait connoître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étoient ſans doute déja mêlées de bien des manières, & avoient changé de nom bien des fois. Tantôt on aura déſigné les troupes qu'on ne

connoiſſoit pas, par le nom de celle qu'on aura connue la première ; telle eſt celui de Scythes : d'autres fois, par un nom plus relatif à leur origine ; tel eſt celui des Nomades. Car ce dernier ſignifie des peuples qui changent continuellement de lieux pour chercher de nouveaux pâturages.

Il paroît que les Chinois ont été plus à portée de connoître quelques-unes de ces nations barbares. M. de Guines, qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains, croit que les uns, qui étoient au nord de la Chine, ſont une des plus anciennes, & que c'eſt d'eux que ſont ſortis les Turcs, les Tartares, les Mogols, & d'autres peuples dont

dont nous aurons occaſion de parler. On voit dans l'hiſtoire qu'il en donne, des guerres, des conquêtes, des royaumes, des empires & des révolutions fréquentes, qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares, quelque critique qu'on leur ſuppoſe; encore cette hiſtoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Ces recherches d'ailleurs ſeroient peu inſtructives; bornons-nous à ce qu'on ſait de la manière de vivre de ces peuples.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caſpienne, de l'Oxus, de l'Inde & de la Chine, eſt aujourd'hui habité par des nations que nous confondons ſous le nom de

Tartares. On nomme Khans les chefs qui les conduiſent, & dont l'autorité dépend ſans doute beaucoup plus de leur habileté que d'aucune règle. Il n'eſt donc pas poſſible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaſte pays eſt coupé par des déſerts, des fleuves, des montagnes; & les peuples, toujours diviſés, y ſont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce ſont-là des obſtacles qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux & d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent ſur les frontières des nations policées, ſont un peu moins barbares. Tantôt ils ſe font craindre,

tantôt ils dépendent; mais l'autorité qu'on a sur eux est fort bornée, & on est forcé de les ménager.

Le genre de vie qu'ils ont embrassé est conforme à la nature des lieux; ils errent avec leurs troupeaux dans les campagnes, qui, étant arrosées par de grands fleuves & par quantité de rivières, leur offrent des pâturages abondans; toujours en guerre, ils sont soldats autant que pasteurs, parce qu'ils ne sont maîtres nulle part, qu'autant qu'ils sont les plus forts. C'est ainsi qu'une troupe, venant à se faire craindre dans une certaine étendue de pays, en force plusieurs autres à reconnoître sa

ſupériorité ; & qu'un Khan ſe fait un empire, qui peut être puiſſant pour un tems, mais qui ne peut pas être durable.

Ils ſont tous cavaliers, ſoit parce que le pays abonde en chevaux, ſoit parce qu'ils ſont dans la néceſſité de faire ſouvent de grandes courſes. Ils ont des chars qui ſont comme des maiſons ambulantes, avec leſquels ils tranſportent leurs femmes, leurs enfans, leurs bagages, & dans leſquels ils ſe retirent. Il y en a qui enſemencent des terres, & cependant ils ne ſe fixent pas, parce que les beſtiaux faiſant encore la principale partie de leur ſubſiſtance, ils ſont forcés de quitter une contrée auſſitôt qu'ils

en ont conſommé les pâturages. D'autres ſe ſont établis à demeure, mais ils n'en ſont guère moins barbares. Leurs cabanes reſſemblent plus à des tentes qu'à des maiſons; & préférant le butin à l'agriculture, ils font continuellement des incurſions chez leurs voiſins, & ne ſont contenus que par la crainte.

Tels ſont encore aujourd'hui les Tartares, & l'on peut juger quelle a été la barbarie des Huns & des Scythes. En effet, on retrouve à-peu-près les mêmes uſages & les mêmes mœurs chez les uns & chez les autres; ſoit parce qu'ils ont tous une origine commune; ſoit plutôt parce qu'ils ont habité ſucceſſive-

ment les mêmes pays, ou des pays ſemblables. Car les hommes ſe font des beſoins ſuivant les lieux, & ils choiſiſſent un genre de vie d'après leurs beſoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine ſoit la même, & avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine ſoit différente.

Or, ſi nous conſidérons que cette partie de l'Aſie, coupée par ces pays ſtériles & par des montagnes, eſt ſéparée des nations policées par des barrières que les arts peuvent difficilement affranchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractère féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages

abondans, nous ne ſerons pas étonnés que les habitans y cherchent leur ſubſiſtance dans des troupeaux auxquels ils donnent tous leurs ſoins. Ils ſeront tous ſoldats, parce que la vie errante eſt un état de guerre ; & ils mettront toute leur force dans la cavalerie, parce que les vaſtes déſerts qu'ils ont à traverſer leur font une néceſſité d'être preſque toujours à cheval. La guerre deviendra donc leur principale occupation ; ce ſera l'étude favorite de la jeuneſſe, le ſeul moyen d'acquérir de l'eſtime, & ſouvent l'unique moyen de ſubſiſter. Il n'eſt pas étonnant que de pareils peuples aient fait de grandes révolutions, lorſqu'ils ont re-

flué ſur l'Aſie & ſur l'Europe, c'eſt-à-dire, ſur des nations pour qui la guerre eſt toujours un fléau, & qui ſe ruinent, même avec des ſuccès ſoutenus. Pourquoi n'en feroient-ils pas encore?

Ces hordes de barbares font des irruptions, ſoit parce qu'elles ſont attirées par le butin, ſoit parce que la trop grande population des pays qu'elles habitent les met dans la néceſſité de refluer. Alors les peuples policés commencent à leur céder des terres; ils s'allient de quelques-uns pour ſe défendre contre d'autres. Bientôt c'eſt leur unique reſſource dans les guerres qu'ils ſe font; ils n'ont plus d'autres forces; & il vient un tems où les

barbares rempliſſant les armées, les campagnes, les villes, s'apperçoivent qu'ils ſont les maîtres. Voilà à-peu-près comment ils ont envahi les provinces de l'empire romain.

Six cens trente & quelques années avant Jeſus-Chriſt, les Scythes ſe répandirent dans l'Aſie, la ravagèrent pendant 28 ans, pénétrèrent dans la Judée, s'avancèrent juſques ſur les frontières d'Egypte, & forcèrent Pſaméticus à ſe racheter du pillage: les circonſtances étoient favorables à leur invaſion; car les Aſſyriens, fort affoiblis, étoient en guerre avec les Mèdes qui s'étoient révoltés. Cependant, par les ſoins que ces deux peuples donnèrent à la défenſe de leurs provin-

ces, une partie des barbares fut repouſſée dans la Scythie occidentale ſur les bords du Tanaïs.

Bientôt après Cyaxare, roi des Mèdes & petit-fils de Déjocès, fit alliance avec Nabopolaſſar, roi de Babylone & père de Nabucodonoſor. Ils aſſiégèrent Ninive, la prirent, la rasèrent, & partagèrent entr'eux l'empire d'Aſſyrie.

Le royaume des Mèdes & celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus, qui fonda la monarchie des Perſes, 560 ans avant Jeſus-Chriſt & qui ſubjugua les Lydiens, les Hyrcaniens, les Syriens, les Aſſyriens, les Saques (1), les Arabes,

(1) Les Perſes donnoient le nom de

les Bactriens, les Indiens, les Cappadociens, les Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens, & beaucoup d'autres nations.

On ſait avec quelle facilité cette vaſte monarchie fut renverſée par Alexandre, & ce que devint l'em-

---

Saques aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes*, & que nous nommons *Tartares*. Mais les Sacques, proprement dits, habitoient ſur les bords du Jaxartes, au pié du mont Imaüs. Il paroît qu'avant Cyrus une de leurs colonies s'étoit établie au midi de la Babylonie, & que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, & qu'ils ſe répandirent juſques dans la Cappadoce. Mais nous ſommes bien loin de connoître toutes les invaſions des peuples du Nord

pire de Macédoine après la mort de ce conquérant. On a vu Séleucus régner avec gloire dans la Syrie. Mais ce royaume s'affoiblit bientôt. Vers la 60e année de l'ère des Séleucides, ſous Antiochus II, ſurnommé Dieu, Arſace ſouleva les Parthes, & jetta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Théodore, à ſon exemple, ptit le titre de roi de la Bactriane, dont il étoit gouverneur; & les principaux peuples de l'Orient s'étant ſoulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces ſituées au-delà de l'Euphrate.

Comme il y avoit toujours eu de grands empires en Aſie, il étoit difficile

difficile que tous ces nouveaux ſouverains fuſſent capables de ſe renfermer chacun dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une ſource de guerres. Mais les Arſacides furent les plus habiles ou les plus heureux ; de ſorte que Mitridate, cinquième roi des Parthes, étendit ſa domination ſur tous les pays qui ſont entre le mont Caucaſe, l'Euphrate & le Gange. Ayant borné ſes conquêtes à ces barrières que la nature ſembloit lui preſcrire, il fit régner la paix & l'abondance, & il montra des vertus qui le firent regretter de ſes ſujets.

Phraate I, ſon fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les

Scythes qu'il avoit appelés à ſon ſecours, & perdit la bataille & la vie. Les Scythes ravagèrent ſes états, & Artabane, ſon oncle & ſon ſucceſſeur, qui marcha contre eux, reçut une bleſſure dont il mourut.

Enfin ſous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes & les Romains commencèrent à s'obſerver. Ce roi envoya même des ambaſſadeurs à Sylla pour s'allier de la république, & depuis il renouvela cette alliance avec Lucullus. Deux peuples auſſi belliqueux ne pouvoient être long-tems alliés, puiſqu'ils étoient voiſins. La guerre s'éleva ſouvent entr'eux; les bornes des deux empires varièrent, &

ils s'affoiblirent mutuellement, ſans pouvoir ſe détruire. Cependant les Parthes furent toujours redoutables aux Romains.

Artabane avoit vaincu les Romains, & l'empereur Macrin avoit été forcé d'acheter la paix. Il ſembloit donc que les Parthes & leur roi n'avoient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint de marcher bientôt contre les Perſes qui s'étoient révoltés, tombe entre les mains des rébelles, eſt mis à mort, & ſon armée eſt entièrement défaite. Les Parthes reſtent aſſujettis; un nouvel empire des Perſes recommence, & cette révolution eſt l'ouvrage d'un ſoldat de fortune. L'épuiſement où les

guerres précédentes avoient mis la monarchie des Parthes, fut pour lui une circonſtance favorable. Il prit le nom d'Artaxerce.

Il étoit à peine ſur le trône, qu'entreprenant d'étendre ſa domination ſur toutes les provinces qui avoient appartenu aux Perſes, il ordonna aux gouverneurs romains d'évacuer la Syrie & l'Aſie mineure ; ce qui fut le ſujet de la guerre qu'il eut avec Alexandre Sévère. Pluſieurs de ſes ſucceſſeurs eurent les mêmes prétentions, & Sapor II ſe diſpoſoit à les faire valoir, lorſque Conſtantin mourut.

On a vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté, & toujours difficiles à vaincre ; tels ont été les

Grecs, les Italiens, les Eſpagnols, les Germains, les Gaulois & les Bretons. On remarquera encore qu'on n'y a vu pendant long-tems que de petits états, & qu'on n'y compte que deux vaſtes monarchies; l'une formée lentement par un peuple libre, & l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides, que lorſqu'elles ſe ſont faites hors de l'Europe. En Aſie, au contraire, le deſpotiſme regne; les peuples y ſont dans une eſpèce d'eſclavage; les révolutions fréquentes s'y font preſque ſans obſtacles, & il s'y forme toujours de vaſtes monarchies. On eſt curieux de connoître la raiſon de cette différence, elle eſt facile à trouver; il ſuffit preſ-

que de jetter les yeux ſur la carte.

En conſidérant le nord de l'Aſie, on a compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares, & le ſont encore. On comprend qu'il en doit être de même de l'Arabie, preſqu'iſle formée par le golfe Perſique & par la mer Rouge. Comme on y trouve de grands déſerts, des montagnes & des pâturages; les peuples qui l'habitent, au lieu de ſe fixer, erreront par troupes, & ſeront paſteurs & brigands. C'eſt ce qu'ont été les Arabes & ce qu'ils ſont aujourd'hui. Il faut remarquer ſeulement qu'ils ſont moins à craindre que les Tartares, parce que le climat n'eſt pas propre à produire d'auſſi bons ſoldats.

Il y a encore de grands déſerts dans la Syrie, dans le cœur & au midi de la Perſe. Or, ce ſont-là autant de retraites pour les brigands, qui veulent ſe ſouſtraire à toute domination. Il ne faudroit pas s'étonner, ſi un de leurs chefs faiſoit quelque révolution en Perſe ou en Turquie.

Des Tartares, qui ſe ſont établis depuis ſix à ſept ſiècles au midi de la mer Caſpienne, dans les montagnes d'Arménie, prouvent combien les peuples du nord de l'Aſie ſont difficiles à policer. Ils vivent à peu-près, comme ils vivoient ſur les bords de l'Oxus & du Jaxartes, d'où ils ſont venus. Il eſt vrai que ceux qui ſont au midi de la mer Caſpienne cultivent la terre;

mais comme leur principale richeſſe eſt dans les troupeaux, ils paſſent l'été ſous des tentes, changent continuellement de lieu, & ne ſe retirent dans leurs villages que lorſque l'hiver les y contraint. Les autres, plus barbares, ne connoiſſant pas l'agriculture, ſubſiſtent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, ſe répandent l'hiver dans les campagnes arroſées par l'Euphrate, & ſe retirent l'été dans les vallons que forment les montagnes d'Arménie. Ces peuples ſe nomment Turcomans.

Comme il y a des parties de l'Aſie où les hommes ont toujours été barbares, il y en a d'autres où ils paroiſſent déjà policés dans les

ſiècles les plus voiſins du déluge ; & ce ſont l'Aſie mineure, la Syrie, la Perſe, les Indes & la Chine. On y trouve des pays riches, où l'agriculture a dû être connue de bonne heure, parce que les productions naturelles, qui ne pouvoient manquer de s'obſerver, indiquoient les moyens de rendre les terres encore plus fertiles. Or, de l'agriculture naiſſent ſucceſſivement la police, l'abondance, la douceur des mœurs, les arts, le luxe & la molleſſe. L'hiſtoire des Aſſyriens prouve combien ce progrès eſt rapide.

De pareilles nations ſont aiſées à conquérir. Par conſéquent, s'il s'en trouve une moins amollie que

les autres, elle en ſubjuguera facilement pluſieurs. Il ne faut que lui ſuppoſer un chef ambitieux, qui, pour ſon ſiècle, ne ſoit pas ſans talens. Mais le vainqueur s'amolliſſant à ſon tour, offrira bientôt une conquête facile. Ainſi les Aſſyriens ont été ſubjugués par les Mèdes, les Mèdes par les Perſes, les Perſes par les Macédoniens, les Macédoniens par les Parthes, les Parthes par les Perſes, & de pareilles révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes, puiſqu'il y avoit toujours en Aſie des nations nées pour la ſervitude, & des peuples nés pour l'indépendance.

Ces monarchies ont été néceſſai-

rement vaſtes, parce que les nations étant peu capables de réſiſter, les mers, les déſerts & les montagnes ſont les ſeules barrières qui pouvoient arrêter le vainqueur.

Le gouvernement en a été deſpotique tout auſſi néceſſairement; car, d'un côté, les peuples vaincus étoient trop foibles pour ne ſe donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à ſe croire ſeul libre, croyoit ajouter à ſa gloire, en les aſſujettiſſant davantage; & le monarque profitant de cette diſpoſition des eſprits, étendoit inſenſiblement ſur les vainqueurs le pouvoir abſolu qu'ils lui avoient laiſſé prendre ſur les vaincus.

On conçoit donc pourquoi les monarchies dans l'Asie doivent être vastes, despotiques & sujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles qui sont connues, n'eût été capable de résister à des voisins tels que les Gaulois & les Germains. Que deviendra donc l'empire, dont Artaxerce a été le fondateur, si les barbares, qui sont aux frontières, font jamais une irruption dans la Perse? Mais passons en Europe, & suivons les peuplades qui s'y sont transportées de proche en proche.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Hellespont, & l'autre par les pays qui sont au nord de la mer Caspienne & du Pont-Euxin. Peu

auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Helleſpont aura été long-tems un obſtacle inſurmontable, & parce qu'il n'eſt pas naturel que les peuples de l'Aſie mineure aient quitté des établiſſemens aſſurés pour ſe haſarder dans des pays qu'ils ne connoiſſoient pas. Quelques avanturiers auront les premiers tenté ce paſſage, & ſe ſeront répandus le long des côtes de la Thrace & de la Grèce.

Ils ont trouvé dans ces contrées des montagnes & des bois, des plaines plus petites que celles de l'Aſie, & quelques-unes ſujettes à des inondations qui ne permettoient pas de s'y fixer. Enfin les

pâturages étoient rares. Les habitans n'ont donc pas eu la reſſource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chaſſeurs & pêcheurs, ils auront vécu en petites troupes, & auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations ſe ſeront faites par le Nord, où les peuples, chaſſés par d'autres, trouvoient toujours des terres devant eux. Ils ſe ſeront répandus entre le Tanaïs & le Boriſthène, delà juſqu'au Danube, & ainſi de ſuite, avançant toujours au Midi tant qu'ils ne trouvoient pas d'obſtacles, & ne ſe rejettant au Nord que lorſqu'ils y étoient forcés.

Comme ces peuples étoient paſ-

teurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées partout où ils auront trouvé des pâturages abondans. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance ; & ils auront eu pour préjugé, qu'il eſt moins glorieux de labourer la terre, que d'être libre & de vivre de butin.

L'Europe, moins grande que l'Aſie, en diffère encore par la forme & par le ſol. Les parties occidentales paroiſſent comme reſſerrées par les mers. Pluſieurs ſont même des preſqu'iſles. On n'y trouve pas des plaines immenſes, dont la ſtérilité fait des déſerts. Elles ſont toutes propres à la culture. Enfin, elles ſont ſéparées par des barrières difficiles à franchir.

Par conſéquent, à meſure qu'elles ſe peupleront davantage, il ſera moins facile d'y mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il n'y aura plus de terres qui puiſſent être au premier occupant. Chaque peuple ſera entouré d'autres peuples. Aucun n'aura la liberté de changer de lieu pour ſubſiſter. Ce ſera donc une néceſſité de s'appliquer à l'agriculture.

Ces nations ſe fixent donc peu-à-peu. Les guerres étendent ou reſſerrent leurs frontières; les rivières & les montagnes en marquent les limites, & l'Europe ſe diviſe en pluſieurs cités.

Ces cités étant voiſines, elles apprennent à s'obſerver. Elles s'oc-

cupent des moyens de ſe défendre ; elles cherchent l'occaſion d'empiéter les unes ſur les autres ; elles contractent des alliances, elles s'appliquent à chercher le gouvernement qui leur convient davantage, & elles ſe policent mutuellement. C'eſt ainſi que les mêmes hordes, qui erroient en Scythie dans les pâturages, ſéparées par de vaſtes déſerts, deviennent des corps de citoyens, lorſqu'en Europe elles ſont reſſerrées dans des pays fertiles.

Cependant elles conſerveront toujours des reſtes de leur premier caractère. Si elles s'adonnent à l'agriculture, ce ne ſera qu'autant qu'elles y ſeront forcées par le be-

ſoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres, ſi elles ne ſentent pas la néceſſité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre de butin ; elles ſeront toujours portées à faire de nouveaux établiſſemens, & elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté qu'ils avoient dans le nord de l'Aſie ; & comme ils auront de plus une patrie à défendre, ils y ſeront encore meilleurs ſoldats.

Tous les légiſlateurs ont ſenti que l'égalité ſeule peut conſerver la liberté, & prévenir le luxe & les abus qui en naiſſent. Cependant dès

que les citoyens ont des champs en propre, l'inégalité ne peut manquer de s'introduire. Les riches ſeront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont ſur les pauvres : l'intérêt particulier ſera préféré au bien public : bientôt le luxe & la misère rendront les citoyens peu propres ou peu intéreſſés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvéniens, les Germains imaginèrent d'exercer l'agriculture, ſans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magiſtrats faiſoient tous les ans une nouvelle diſtribution des terres. Par-là, celui qui une année avoit cultivé un champ, en cultivoit un autre l'année ſuivante.

Il ne s'attachoit donc à aucun, & cependant tous les citoyens enſemble s'intéreſſoient également aux terres qui appartenoient à la cité. Ce moyen, qui n'eſt praticable que dans de petits états, fait voir combien les Germains s'étudioient à maintenir l'égalité & la liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Eſpagne & l'Italie ſe peuploient, & qu'il s'y formoit un grand nombre de petites cités, les Grecs commençoient à cultiver les arts, qui leur avoient été apportés par des colonies étrangères. Dès qu'ils les connurent, ils en ſentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitoient des contrées peu fertiles. Mais nés libres, ils continuè-

rent d'être jaloux de leur liberté; & en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes comme les peuples du midi de l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-tems invincibles. Ils l'avoient puisé dans le premier état où ils avoient vécu, & ils le conservoient, parce que les barrières que la nature & les circonstances avoient mises entr'eux, ne laissoient à aucun peuple le pouvoir de subjuguer les autres, & donnoient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle & téméraire; au

lieu que chez des peuples qui cultivent les arts ſans en connoître encore les abus, il ajoute continuellement des reſſources au courage. Les Scythes ne ſe défendent que par les montagnes & les déſerts, qui permettent rarement de pénétrer juſqu'à eux, & ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens au contraire, ſe défendent moins par la nature des lieux, que par la forme du gouvernement & par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été ſi difficiles à ſubjuguer.

Pendant long-tems les Romains ont été auſſi barbares que les autres peuples d'Italie; & d'abord ils l'ont même été plus que les

Toſcans. Dans la ſuite, leur empire a frayé le chemin aux arts : les nations vaincues ſe ſont éclairées : la lumière a pénétré plus ou moins au-delà même des provinces romaines.

Telle devoit être la route des arts : d'Aſie en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Eſpagne, &c. Ils ne pouvoient ſe répandre de proche en proche, qu'en s'établiſſant chez des peuples fixés & policés juſqu'à un certain point. Il n'étoit pas poſſible que des hordes errantes les apportaſſent en Europe à travers les déſerts de la Scythie.

Mais les arts arrivoient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples

s'accoutumoient tout-à-la-fois au joug & à la molleſſe ; leur courage s'énervoit ; ils connoiſſoient moins la liberté & l'uſage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étoient plus au tems de Conſtantin, ces mêmes Gaulois qui avoient fait trembler Rome.

Comme les arts ſuivoient la route des Romains, ils n'avoient pas pu s'établir où les Romains ne s'étoient pas établis eux-mêmes. C'eſt pourquoi les Germains conſervoient leurs anciennes mœurs : ils n'avoient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avoient pas été conquis. Car la Germanie ſupérieure & la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étoient

n'étoient qu'un démembrement de la Belgique, auquel Auguſte avoit donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitans en étoient Germains d'origine. La Germanie, proprement dite, étoit au-delà du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Viſtule, & au nord par la Mer. C'eſt un pays que les Romains ont ravagé; mais ils n'y ont jamais fait d'établiſſement conſidérable & ſolide.

Nous ne nous arrêterons pas ſur les Germains, quoiqu'il ſoit important de les étudier, pour ſe préparer aux révolutions que l'hiſtoire a conſervées. Un ſeul paſſage de Tacite fera connoître combien

ces peuples étoient redoutables.

L'an de Rome, dit-il, 640, ſous le conſulat de Cécilius Métellus & de Papirius Carbo, le bruit de l'armement des Cimbres ſe fit entendre pour la première fois. Deux cens dix années ſe ſont écoulées depuis juſqu'au deuxième conſulat de l'empereur Trajan; & les Germains ſont ſi difficiles à dompter, que ce long intervalle n'a été pour eux & pour nous qu'une alternative de revers. Les Samnites, les Carthaginois, les Eſpagnols, les Gaulois, les Parthes même, ne nous ont pas donné de ſi fréquentes alarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur liberté, que les Arſacides leur empire.

Par la défaite de Carbo, de Caſſius, d'Aurelius Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ils ont enlevé cinq armées conſulaires à la république & depuis à l'empereur Auguſte, Varus avec trois légions. Ce ne fut pas ſans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-Céſar dans les Gaules, Druſus, Tibère & Germanicus dans leur pays.... Pendant nos guerres civiles, ils ont chaſſé nos légions des quartiers d'hiver, & ont oſé entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repouſſés: mais dans les derniers tems, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Depuis Tacite, la Germanie a

montré aux Romains de nouveaux peuples & de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germaniques avec des noms auparavant inconnus : car les Allemands, les Goths, les Francs, &c. étoient Germains ; des ſavans ont tenté de découvrir la première origine de ces peuples : quelques-uns même ſont remontés de génération en génération juſqu'à Noé. Pour nous, nous remarquerons ſeulement, que les Allemands, les Goths, les Francs, & d'autres ſont ſortis de la Germanie.

Le réſultat de ce que l'on a lu dans ce chapitre, c'eſt que pendant que l'empire romain & celui des Perſes ſe craignoient réciproquement, & qu'ils avoient l'am-

bition de ſe détruire ſans en avoir la force, les peuples barbares qui les environnoient, ſe préparoient à les envahir, & les envahirent. Ces révolutions ſont un tableau dont il eſt important de reconnoître les principales parties : car notre deſſein n'eſt pas d'entrer dans les détails dont parlent les hiſtoires particulières.

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Conſtantin juſqu'à celle de Jovien.

LA proſpérité & les revers d'un état durent encore après le ſouverain qui le gouverne. Aurelien n'étoit plus, & l'empire, ſans troubles, quoique ſans chef, ſe ſoutint par l'ordre qu'il avoit établi. Probus le défendit avec gloire tant qu'il vécut; & continua de le défendre en quelque ſorte après ſa mort, parce qu'il laiſſa pour généraux des hommes de mérite qu'il ſut diſcerner, & qu'il ne craignit pas d'employer. Conſtantin hâta la décadence de l'empire.

Il laiſſoit dans l'égliſe des diviſions qu'il avoit fomentées : & il en ſema encore dans l'empire par la manière dont il en diſpoſa.

A Conſtantin, l'aîné de ſes fils, il donna les Gaules, l'Eſpagne & la Grande Bretagne ; à Conſtance, le ſecond, l'Aſie, la Syrie & l'Egypte ; & à Conſtant, le dernier, l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. Il fit encore un partage à deux de ſes neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe ; & Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont & la Cappadoce.

Le ſénat eût été en droit de rejeter tous ces princes, & de choiſir un Auguſte dans une autre famille : le droit cède à la force,

& les trois fils de Conſtantin furent reconnus & proclamés. Les deux neveux, comme plus foibles, périrent : les ſoldats leur ôtèrent la vie. Ils égorgèrent encore deux frères de Conſtantin, Jule-Conſtance & Annibalien, & cinq autres de ſes neveux dont on ignore les noms. Gallus, âgé d'environ douze ans, fut ménagé, parce qu'il ne paroiſſoit pas devoir vivre ; & Julien, âgé de ſix, dut ſon ſalut à Marc, évêque d'Aréthuſe, qui le déroba aux aſſaſſins. Ils étoient l'un & l'autre, fils de Jule-Conſtance, mais de deux lits différens. On n'attribue ces maſſacres qu'à Conſtance ſeul. Il eſt au moins certain qu'il ne s'y eſt pas oppo-

ſe ; & il eſt très-vraiſemblable qu'il a contribué à la fureur des ſoldats : il y gagna la Thrace & les états d'Annibalien. Conſtant acquit la Macédoine & l'Achaïe ; & Conſtantin conſerva des prétentions ſur l'Italie & ſur l'Afrique. Les trois frères s'étoient aſſemblés en Pannonie pour faire eux-mêmes ce partage, ſur lequel il reſte d'ailleurs beaucoup d'obſcurité.

Conſtance, attaqué par Sapor, roi de Perſe, ne reçut aucun ſecours de ſes frères. Cette guerre, ruineuſe pour les deux peuples, dura autant que ſon règne & au-delà. Elle fut ſeulement ſuſpendue de tems en tems, parce que Sapor avoit à ſe défendre contre les bar-

bares du Nord. Quoiqu'on en connoiſſe peu les détails, on voit que Conſtance ſe fit mépriſer, & que Sapor acquit peu de gloire.

Il y avoit environ deux ans & demi que Conſtantin étoit Auguſte, lorſqu'il arma contre Conſtant, paſſa les Alpes, tomba dans une embuſcade, fut défait & perdit la vie; Conſtant ſe trouva maître de tout l'Occident.

Conſtantin n'eſt connu que par ſon panégyriſte. Jamais les panégyriſtes n'ont été ſi communs que ſous ces derniers règnes; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque les empereurs ſe piquoient d'être théologiens. Car dans ce ſiècle où les différentes ſectes avoient chacune

intérêt de ménager les ſouverains qui les protégeoient, des princes théologiens ne pouvoient manquer de panégyriſtes.

Les ſources où ces docteurs puiſoient, n'étoient pas toujours bien pures. Souvent en croyant prendre un parti avec connoiſſance, ils ne faiſoient que ſuivre les impreſſions de quelque hypocrite, ou les ſcrupules de quelque dévote. Il y avoit alors à Conſtantinople un prêtre arien, qui s'étant introduit auprès de Conſtantia, ſœur de Conſtantin le Grand, gagna peu-à-peu la confiance de cette princeſſe, & lui perſuada que la condamnation d'Arius étoit une injuſtice criante. Conſtantia, au lit

de la mort, communiqua ſes ſcrupules à ſon frère, en lui recommandant le prêtre par qui elle croyoit avoir été éclairée. Auſſitôt le grand Conſtantin ſe crut éclairé lui-même; & quoiqu'il eût en horreur de ſe donner pour juge en matière de religion, il ne balança pas entre l'autorité du concile de Nicée & les ſcrupules d'une femme trompée par un prêtre. Ce fut alors qu'il rappela d'exil Arius, & perſécuta les catholiques.

Le prêtre arien conſerva ſur l'eſprit de Conſtantin le même crédit qu'il avoit eu ſur celui de Conſtantia. Il fut même le dépoſitaire du teſtament de cet empereur, avec ordre de ne le remettre qu'entre les mains

mains de Conſtance. Cette confiance lui ayant donné beaucoup de conſidération, il entraîna dans ſon parti tous ceux qui gouvernoient le prince ; c'eſt-à-dire, les eunuques. Conſtantin le Grand, pour avoir partagé les foibleſſes de ſa ſœur, a été la première cauſe des progrès de l'Arianiſme.

Conſtance favoriſa donc les Ariens ; mais Conſtant prit avec zèle la défenſe des Catholiques, & menaça de rétablir par les armes les évêques dépoſés : c'eût été la première guerre de religion. L'égliſe cependant qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autoriſe pas à les rétablir par cette voie. Quoi qu'il en ſoit, la crainte eut

plus de pouvoir ſur l'ame de Conſtance, que la religion, & même que les intrigues de la cour. Il conſentit donc au rappel de S. Athanaſe & des autres évêques exilés.

Conſtant néanmoins n'étoit pas à redouter. Il y avoit à peine deux ans qu'il avoit effrayé ſon frère, lorſque Magnence fut proclamé Auguſte dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, & perdit la vie dans les Pyrénées, lorſqu'il étoit ſur le point de paſſer en Eſpagne. Il étoit âgé de trente ans, & en avoit régné douze.

On doit ſans doute des éloges à la protection qu'il a donnée à l'égliſe. Cependant, s'il a penſé comme bien

des princes, que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux que des pères lui ont donné. On ſait qu'il préféroit ſes plaiſirs à ſes devoirs, ce qui ſeul ſuffit pour déshonorer un prince. Ainſi, ſans ſe donner la peine de démêler ce qu'il étoit, c'eſt aſſez de conſidérer la manière dont il a perdu l'empire & la vie, pour juger combien il étoit haï & mépriſé.

Magnence, né au-delà du Rhin, avoit été fait captif & tranſporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talens, point de vertu, il s'éleva par la faveur de Conſtantin le Grand. Son règne,

qui fut court, dévoila ſon avarice & ſa cruauté.

Maître des Gaules & de l'Eſpagne par la mort de Conſtant, il le fut bientôt de l'Italie, de la Sicile & de l'Afrique. L'Illyrie cependant ſe déclara pour Vétranion, qui commandoit l'infanterie dans la Panonie. On dit même que ce fut Conſtantine, ſœur de Conſtance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'oppoſer à Magnence. On ajoute qu'elle croyoit avoir le droit de faire un empereur, parce que Conſtantin ſon père lui avoit donné à elle-même le diadême & le titre d'Auguſte. Cette prétention de la part d'une femme, paroit fort ſingulière, quand

on ſe rappelle les ſiècles précédens. Il falloit, en effet, que les enfans de Conſtantin euſſent des idées bien étranges. On voit avec quelle facilité le deſpotiſme fait diſparoître les droits des peuples.

Vétranion, né dans les pays incultes de la haute Mœſie, étoit un vieux ſoldat ſi ignorant qu'il ne ſentit le beſoin d'apprendre à lire, que lorſqu'il fut empereur. Quoique groſſier, il ne manquoit ni de probité ni d'expérience. Il étoit même généralement aimé. Il écrivoit à Conſtance qu'il ne ſe regardoit que comme ſon lieutenant, & qu'il n'avoit pris la pourpre que pour arrêter les progrès de Magnence; il étoit bien ſimple, s'il

croyoit que Conſtance voulût pour lieutenant un ſecond empereur.

Sur ces entrefaites, Népotien proclamé Auguſte par une troupe de bandits ramaſſés de toutes parts, ſe rendit maître de Rome, & livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Conſtantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, ſœur de Conſtance, il avoit échappé, on ne ſait comment, au maſſacre de ſa famille.

Magnence, qui avoit proſcrit tous ceux qu'il ſoupçonnoit avoir été attachés à Conſtant, fit de nouvelles proſcriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, ſous

peine de mort, à tous les Romains d'apporter au tréſor la valeur de la moitié de leur bien, & il offroit des récompenſes aux eſclaves qui dénonceroient leurs maîtres. On lui prodigua cependant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur de la liberté, de conſervateur de la république. Plus la ſervitude eſt grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le deſpote, & ils ſont quelquefois ſi groſſiers, qu'on les prendroit pour une ſatyre. Magnence ſe préparant à la guerre, appela les barbares d'au-delà du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Conſtance étoit alors en Aſie, où la guerre avec les Perſes l'avoit

retenu. Heureuſement pour lui, Sapor ſe retira, ne ſachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonſtance qui lui étoit ſi favorable.

Il ſe prépara donc à paſſer en Occident. En dix mois, dit Juſtin, il équipa une flotte plus conſidérable, que celle que Xercès avoit équipée en dix années. Il exhorta les Idolâtres qui étoient dans ſes troupes, à ſe convertir : il permit de ſe retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême ; quoiqu'il ne voulût combattre qu'avec des ſoldats chrétiens, il ne s'étoit pas lui-même fait baptiſer encore.

Il venoit d'arriver dans la Thrace, lorſque Vétranion & Magnence, qui ſe préparoient à réunir leurs

forces, lui firent des propoſitions de paix qui l'ébranlèrent. Il paroiſſoit diſpoſé à les accepter, quand ſon père, qui lui apparut en ſonge, lui promit la victoire & le raſſura. Ayant donc continué de marcher, il paſſa le pas de Succques, défilé étroit qui eſt entre les monts Hémus & Rhodope, & par lequel la Thrace communique avec l'Illyrie.

Vétranion, qui n'étoit pas arrivé à tems pour défendre ce paſſage, fut obligé d'entrer en négociation Mais pendant qu'il traitoit, on débaucha ſes troupes, & il tomba entre les mains de l'empereur, qui le relégua à Pruſe en Bithynie. Heureux d'être redevenu particulier, il

ne concevoit pas pourquoi Conſtance ne partageoit pas un bonheur qu'il ſavoit procurer aux autres.

Magnence traverſa les Alpes juliennes, & Conſtance s'occupoit d'un concile qu'il faiſoit tenir à Sirmich. Cependant les deux armées arrivèrent dans la haute Pannonie. Après avoir eu tour-à tour des avantages l'une ſur l'autre, elles engagèrent une action générale dans les campagnes de Murſe ſur la Drave. On prétend que plus de cinquante mille hommes y périrent.

Conſtance, loin du danger, étoit dans une égliſe, lorſque Valens, évêque de Murſe & arien, qui

avoit pris ſes meſures pour être des premiers inſtruit de l'événement, s'écria tout-à-coup que l'ennemi étoit en fuite, & qu'un ange venoit de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la ſainteté de cet évêque, & crut lui devoir la victoire.

Magnence ſe retira en Italie. Forcé de reculer encore, il ſe réfugia dans les Gaules; il perdit une ſeconde bataille dans les Alpes cottiennes; & il s'enfuit à Lyon, où voyant ſes ſoldats prêts à le livrer, il ſe donna la mort. Il a régné trois ans & demi.

Naturellement ſoupçonneux & ſanguinaire, Conſtance le devint

encore davantage lorſqu'il fut ſeul maître de l'empire ; & ſa puiſſance ne parut s'accroître que pour donner à ſes vices un plus libre cours. Jaloux de proſcrire tous ceux qui avoient ſuivi le parti de ſon ennemi, il répandit ſes délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, ſurnommé *la chaîne*, parce qu'il tramoit mieux qu'un autre les accuſations, parcouroit les provinces, & entroit d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppoit dans ſes calomnies un plus grand nombre d'innocens. Cependant, parce qu'une vengeance ſoutenue demande une fermeté que Conſtance n'avoit pas, il pardonnoit quelquefois aux plus coupa-

bles ; & parce que la flatterie saisissoit cette occasion d'applaudir à sa clémence, il croyoit avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'étoit assez d'être accusé pour être puni.

Le caractère soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouroient. En feignant de trembler pour ses jours, on exagéroit les moindres fautes, on envenimoit les actions les plus indifférentes, on diminuoit, on tournoit en ridicule les succès des uns, on supposoit une ambition criminelle aux autres, & on lui reprochoit continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde, ou d'être trop indulgent. Mais afin que l'on

puiſſe mieux juger des intrigues qui faiſoient agir Conſtance, il faut faire connoître ce que c'étoit que ſa maiſon & ſa cour.

Il ſemble que depuis Conſtantin, les empereurs ne ſe cruſſent grands que par la multitude des valets qui rempliſſoient le palais. Or, parce que ſous les princes foibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être au point qu'on l'acheta; & il arriva qu'au lieu d'en régler le nombre ſur les beſoins du ſervice, on en reçut autant qu'il s'en préſenta avec de l'argent ou avec de la protection. Il y avoit dans la maiſon de Conſtance mille officiers de cuiſine, autant de bar-

biers, beaucoup plus d'échanſons, & les eunuques étoient en ſi grand nombre, qu'on ne les comptoit pas.

Ces ames intéreſſées n'avoient donné que pour reprendre avec uſure. Souvent le concours leur avoit fait acheter un emploi qui rapportoit peu; pour ſe dédommager, ils prirent lorſqu'ils eurent occaſion de prendre; & dès qu'ils eurent pris une fois, ils ſe crurent autoriſés à reprendre toutes les fois que les mêmes occaſions ſe préſentoient. Ils ſe firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs qui ne leur manquoient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles

prétentions; & ils les firent ſi bien valoir, que les plus gros gages n'étoient rien, comparés à ce qu'ils appeloient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avoit par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une groſſe penſion & des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtoit plus pour les domeſtiques du palais que pour la ſubſiſtance des armées, & ce n'eſt pas une exagération.

Les mêmes abus régnoient parmi ceux qui occupoient les grandes charges; ils avoient auſſi leurs profits. Ces valets, qu'on prenoit pour les grands ſeigneurs de l'état, ne permettoient à leurs inférieurs

de ſe faire des droits, que parce qu'ils vouloient s'en faire eux-mêmes, & ils s'en faiſoient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtoit la maiſon du prince.

Quand le ſouverain eſt vain, foible, ignorant, les derniers de ſes valets ſont ceux qui lui plaiſent davantage, parce qu'il n'eſt jamais plus à ſon aiſe qu'avec eux. Auſſi les eunuques, qui juſqu'alors avoient été la partie la plus vile de la maiſon des empereurs, commencèrent ſous Conſtance à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux, nommé Eusèbe, arien, faux, avare, cruel, étoit ſon grand chambellan, & gouvernoit l'empire. Nous remarquerons encore que les femmes

avoient beaucoup de crédit dans ſa cour, & qu'elles prenoient toujours quelque part au gouvernement.

Des milliers de valets déſœuvrés, des favoris ſans vertus, des miniſtres ſans talens, des femmes qui affichoient la coquetterie, l'eſprit ou la dévotion, voilà donc ce qui entouroit l'empereur. L'argent étoit l'unique mobile de ces ames qui ne s'occupoient qu'à tramer des intrigues. Tout ſe vendoit, les plus grandes charges & les plus bas emplois; on s'enrichiſſoit à force de baſſeſſes, on ſe ruinoit à force de diſſipations. On s'élevoit rapidement, on tomboit plus rapidement encore; & l'état étoit

gouverné par le même eſprit, qui faiſoit & défaiſoit les fortunes des particuliers : les entrepriſes du gouvernement n'étoient ſouvent que l'effet d'une intrigue de cour.

Conſtance, au milieu de cette foule qui le pouſſoit en ſens contraire, ne jouoit le ſouverain qu'en affectant une gravité ridicule. En public, immobile comme une ſtatue, il n'oſoit ni tourner la tête, ni faire un geſte, ni ſe moucher, ni cracher. C'eſt ainſi qu'il croyoit conſerver toute ſa dignité.

Telle étoit la cour de Conſtantinople ; il y en avoit une autre en Orient, où Gallus, neveu de Conſtantin le grand, avoit été envoyé lors de la guerre de Magnence.

Ce prince, à qui Conſtance avoit donné le titre de Céſar, & une de ſes ſœurs, cette même Conſtantine dont nous avons parlé, ſe regardoit comme l'héritier de l'empire, & gouvernoit en maître abſolu. On voyoit dans ſa cour les mêmes abus que dans celle de ſon beau-frère. La flatterie ſur-tout s'y montroit s'il eſt poſſible avec plus d'impudence encore. Comme il forçoit les ſophiſtes à faire ſon panégyrique, & à le prononcer devant lui, la manie de le louer devint ſi contagieuſe, que quoiqu'il fût arien, les écrivains catholiques lui prodiguoient des éloges. Il eſt vrai qu'il paroiſſoit avoir quelque zèle pour le chriſtianiſme; mais il

étoit gouverné par Aëtius, ſon théologien, homme ſans principes & ſans mœurs, qui après avoir fait toutes ſortes de métiers, s'étoit arrêté à celui d'hypocrite, comme le plus lucratif dans ſon ſiècle, & qui étoit en horreur aux Ariens, quoiqu'il profeſsât l'Arianiſme.

Conſtantine, haute & ambitieuſe entretenoit la confiance de ſon mari, lui donnoit des conſeils pernicieux, & l'enhardiſſoit au crime. Ce n'étoit pas aſſez pour Gallus de répandre des délateurs dans les provinces qu'il gouvernoit : il ſe déguiſoit pour découvrir lui même ceux qui parloient mal de lui. Nous ne parlerons pas de ſes cruau-

tés ; nous nous laſſons d'entrer dans de pareils détails, & nous cacherions volontiers les vices des mauvais princes, ſi c'étoit aſſez de les cacher pour en garantir.

Gallus, ainſi que Julien, avoit d'abord été la victime des défiances de Conſtance, qui les avoit fait conduire l'un & l'autre au château de Marcelle, près de Céſarée en Cappadoce. Là, ces deux princes, toujours obſervés comme des priſonniers, & privés de tout commerce avec les perſonnes qui pouvoient leur être attachées, furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevoit dans la religion chrétienne, ou pour parler avec plus de préciſion, dans l'A-

rianiſme. On les ordonna même *lecteurs*, & ils en firent les fonctions; mais les exercices pieux auxquels on les forçoit, ne leur donnoient que du dégoût pour la vraie piéte. Cette contrainte irritoit ſur tout Gallus, qui étoit dans un âge où les paſſions font deſirer la liberté. Il ne ſoupiroit donc qu'après le moment auquel il ne ſentiroit plus le poids des chaînes; & quand il eut été fait Céſar, il ne connut plus de frein.

Il gouvernoit l'Orient depuis près de quatre ans, lorſque l'empereur, qui prit de l'ombrage, lui ôta, ſous différens prétextes, une partie des troupes, & l'invita par des lettres d'amitié à venir à Milan, afin de

traiter enſemble des affaires de l'empire. Gallus héſita. Cependant, ſoit qu'il osât ſe flatter, ſoit qu'il ne lui fût pas poſſible de déſobéir, il partit d'Antioche : ce fut ſa perte. Conſtance le fit mourir dans une ville de Dalmatie, où il l'avoit fait conduire.

Silvain, fils d'un Franc qui avoit ſervi ſous Conſtantin, commandoit alors dans les Gaules. Ce général, qui avoit donné des preuves de capacité & de fidélité, excita la jalouſie des courtiſans, qui l'accusèrent de penſer à l'empire. Forcé d'y penſer en effet, ou d'être condamné ſans avoir été entendu, il ſe fit proclamer.

Urſicin, qui avoit commandé la cavalerie

cavalerie en Orient, & qui, ſous de fauſſes accuſations, venoit d'être rappelé avec Gallus, étoit à Milan, où les courtiſans qui lui faiſoient un crime de ſa réputation, tentoient de le perdre; il eut été ſans doute immolé à leur jalouſie, ſi la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu néceſſaire. Il fut donc envoyé dans les Gaules. Cependant il ne réuſſit que par une trahiſon. Il fit aſſaſſiner Silvain.

Conſtance à qui les moindres talens faiſoient ombrage, retira les troupes qu'il avoit dans les Gaules, & ne laiſſa à Urſicin que le titre de général. Les Francs néanmoins, les Allemands & les Saxons avoient ruiné quarante-cinq

villes le long du Rhin. Maîtres d'une grande étendue de pays, ils portoient encore le ravage au-delà. Pluſieurs villes de l'intérieur étoient abandonnées, & il y en avoit d'autres dont les habitans n'oſoient ſemer que dans l'enceinte des murs. Euſébie, femme de l'empereur, ſaiſit cette occaſion pour lui perſuader d'envoyer dans les Gaules Julien avec le titre de Céſar.

Agé de vingt-quatre ans, Julien ne paroiſſoit pas devoir être ſuſpect. Juſqu'alors il n'avoit eu que la paſſion des lettres, recherchant les ſophiſtes de réputation, & allant à toutes les écoles qui avoient de la célébrité. Appelé à la cour, il y parut avec la barbe & le man-

teau de philoſophe. On en plaiſanta, & on en plaiſanta encore davantage, quand on le vit avec tout l'attirail de ſa nouvelle dignité; ſon embarras fit juger aux courtiſans qu'il ſeroit à la tête d'une armée plus ridicule que redoutable. Ils ſe trompèrent. Il eſt vrai que Julien n'avoit jamais vu la guerre, mais il en avoit fait une étude; & les courtiſans ne l'étudient pas, même lorſqu'ils la voient. Il lui étoit néanmoins difficile de réuſſir, parce qu'il ne pouvoit qu'être traverſé par ceux dont on l'avoit entouré : c'étoient des eſpions qui devoient l'obſerver & des capitaines qui devoient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on vouloit que les trou-

pes ne viſſent en lui qu'un fantôme choiſi ſeulement pour repréſenter l'empereur.

Conſtance, qui ſe piquoit d'être théologien, liſoit ou feignoit de lire tout ce qu'on écrivoit ſur la religion. C'étoit un malheur pour l'état comme pour l'égliſe : car par la confiance avec laquelle il jugeoit de ce qu'il n'entendoit pas, il ne produiſoit que des ſcandales & des troubles. Sa cour ſuivoit ſon exemple ; le mot *conſubſtantiel* étoit le ſujet de toutes les converſations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin diſſertoit ſur le dogme. Les Ariens entretenoient cette manie par des brigues qui tendoient

à ruiner les Catholiques. Mais à force de diſputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes : ils ſe divisèrent & formèrent pluſieurs ſectes.

Les ariens, qui n'ignoroient pas que, ſi toute l'égliſe ſe réuniſſoit, ils ne ſeroient pas le plus grand nombre, proposèrent de tenir deux conciles, l'un en Orient, l'autre en Occident, perſuadés qu'il leur ſeroit facile de prévaloir dans l'un des deux. On choiſit Rimini & Séleucie, capitale de l'Iſaurie. Les ordres de l'empereur étoient qu'après les ſéances, les conciles lui enverroient chacun dix députés pour lui rendre compte des décrets; & en attendant leurs déciſions, il

fit lui-même un formulaire avec huit évêques, qu'il avoit assemblés à Sirmich.

Le concile de Rimini, composé de quatre cens évêques, dont quatre-vingts seulement étoient ariens, confirma la foi de Nicée, & fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signèrent le contraire des décisions qu'ils avoient apportées. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que le concile qui le désapprouva, succomba lui-même bientôt après. Soit foiblesse, soit surprise, tous les pères, sans exception, signèrent une profession de foi qui cachoit l'Arianisme sous des expressions équivoques. *Le mon-*

de chrétien, dit à cette occaſion S. Jérôme, *fut étonné de ſe voir arien.*

Les évêques catholiques étoient ſimples & peu exercés aux ſubtilités. Il n'en étoit pas de même des Ariens, qui avoient fréquenté les écoles trop célèbres de l'Orient. Les artifices de ceux-ci trompèrent les plus zélés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Conſtance, ſe crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Les Ariens triomphèrent : mais leur triomphe ouvrit les yeux aux Catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la déſavouèrent ; & l'erreur ſe diſſipa d'autant plus rapi-

dement, qu'elle n'avoit pas été volontaire.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les Ariens & les demi-Ariens ſe ſéparèrent, firent deux profeſſions différentes, & s'anathématisèrent mutuellement. Pour les rapprocher malgré eux, Conſtance fit ſigner la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, & il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le ſujet d'une nouvelle perſécution. Telles étoient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçoit l'empire, & que Julien le défendoit contre les barbares.

Le jeune Céſar, par les victoires & par la ſageſſe de ſon gouvernement, avoit établi la ſûreté & l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au-delà du Rhin, n'étoient plus pour lui qu'une occaſion d'élever de nouveaux trophées ; chaque campagne avoit ajouté à ſa réputation. Enfin reſpecté des ſoldats, chéri des peuples, il étoit devenu, pour achever ſon éloge, l'objet de la jalouſie de Conſtance, & des railleries des courtiſans. Ils l'appeloient *Victorin* ; froide alluſion à un tyran, qui, du tems de Gallien, avoit uſurpé dans les Gaules le titre d'Auguſte. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applau-

disſoit au mépris que ſa cour affectoit pour Julien, & s'approprioit en même-tems tous les ſuccès de ce général. Il ne le nommoit ſeulement pas, lorſqu'il en publioit les victoires; mais il ſe repréſentoit lui-même, rangeant les troupes, combattant aux premiers rangs, donnant tous les ordres, renverſant tous les ennemis. Il parloit, en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, & que Julien eût préſidé à un concile.

Les préparatifs qu'il faiſoit contre les Perſes, furent un prétexte qu'il ſaiſit pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pas ſeulement adreſſer ſes ordres à ce général : il ne lui écrivit que pour

lui dire qu'il eût à ne pas s'oppoſer à ſes volontés. Julien ne s'y oppoſa pas : ce furent les ſoldats qui refuſèrent d'obéir ; & malgré toutes ſes réſiſtances, ils le proclamèrent Auguſte à Paris.

Il paſſa les Alpes, après avoir repouſſé les Allemands qui s'étoient jetés ſur les Gaules, à la ſollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce ſe déclarèrent auſſi-tôt pour lui, & il n'eut pas beſoin de combattre : Conſtance, qui étoit parti d'Antioche, étant mort ſur ces entrefaites en Cilicie, dans ſa quarante-cinquième année. Reconnu dans tout l'empire, Julien continua ſa marche, & fut reçu à Conſtanti-

nople, au milieu des acclamations.

L'éducation de Julien fut la cauſe de ſes erreurs. Séduit par des ſophiſtes, il ſe prévint contre l'égliſe, parce qu'il jugea de tous les Chrétiens par la ſecte des Ariens, dans laquelle il avoit été élevé. Il vit les travers de Conſtance, il vit les maux que les héréſies avoient produits; & confondant le menſonge & la vérité, il ne penſa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il ſe rendit odieux : il mérita ſur-tout d'être plaint.

Pendant un an & huit mois que dura ſon règne, il s'occupa des moyens d'abolir le chriſtianiſme. Il employa à cet effet la politique, & il fit plus de mal à l'égliſe que s'il

s'il l'eût perſécutée ouvertement. La guerre qu'il fit aux Perſes mit fin à ce projet. Il fut bleſſé dans un combat qu'il livra au-delà du Tigre ; & il mourut âgé de trente-deux ans. En lui finit la maiſon de Conſtance Chlore, ſi floriſſante ſous Conſtantin.

Julien, qui lui ſuccéda, fit une paix honteuſe, repaſſa le Tigre, & perdit dans ſa retraite une partie de ſes troupes. Quoique jeune encore, & qu'il eût des défauts, il avoit des vertus que l'âge auroit pu mûrir : mais il n'a régné que ſept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de ſageſſe par la conduite qu'il tint pour rétablir la paix dans l'égliſe. Il

mourut dans la Galatie, lorſqu'il alloit à Conſtantinople.

Pendant le règne de Conſtance, les Francs, les Allemands, les Saxons & les Perſes ne furent pas les ſeuls ennemis de l'empire: les Romains eurent encore à ſe défendre contre les Quades, les Sarmates & d'autres peuples du Nord. Les Iſaures qui ſe retiroient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Aſie; & les Sarraſins dont les Romains n'avoient appris le nom que du tems de Marc-Aurèle, pillèrent plus d'une fois la Méſopotamie. Tant que ces barbares ne forment point d'établiſſemens, ils ne méritent pas de nous arrêter.

LIVRE XVII.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.

DE tous les maux qui préparoient la ruine de l'empire romain, les disputes sur la religion n'étoient pas les moindres: c'étoit la source d'une guerre intestine, qui devoit durer plus que cet empire. Les différens partis cherchoient à se rendre les princes favorables: trouvant tour-à-tour des protecteurs, ils devenoient tour-à-tour plus puissans; & les désordres croissoient d'un règne à l'autre.

On a vu juſqu'où ils étoient montés. Il étoit tems de protéger l'égliſe, ſans lever le glaive ſur ſes ennemis, & de reconnoître que la perſécution qui ne ſuffit pas pour convaincre, ne ſuffit pas pour convertir. On venoit de voir les temples ſe remplir, auſſi-tôt que Julien les avoit ouverts, & ce prince apoſtat avoit démaſqué les faux Chrétiens que la perſécution avoit faits.

Jovien avoit été confeſſeur. On ne pouvoit donc pas douter de ſon zèle : mais il étoit convaincu, comme le dit M. l'abbé de la Bletterie, que la foi ſe perſuade & ne ſe commande pas. En quoi, remarque ce même écrivain, il pen-

ſoit comme S. Athanaſe : on peut ajouter, comme tous les pères de l'égliſe pendant plus de trois ſiècles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance, qui ménageant les préjugés, ramena peu-à-peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'ôtoit rien à la protection qu'il devoit à l'égliſe.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter, eſt bien difficile à déterminer ; car elle eſt entre deux extrémités, la perſécution & l'indifférence. Comment éviter également ces deux écueils ? Si Jovien eût vécu plus long-tems, quelle qu'eût été ſa conduite, elle nous inſtruiroit au moins par ſes fautes.

Bien plus : il eſt encore fort difficile de nous inſtruire parfaitement, en obſervant la manière dont les premiers empereurs ſe ſont conduits. Pour en juger ſûrement, il faudroit connoître toutes les circonſtances où ils ſe ſont trouvés. Si Conſtantin, par exemple, n'eût démoli que les temples où le culte étoit contraire aux bonnes mœurs; s'il n'eût fait taire que les oracles où la fourberie étoit manifeſte; enfin, s'il n'eût défendu que les enchantemens, la magie & toutes les pratiques groſſières qui étoient plutôt l'abus que l'eſſence de la religion payenne, on ne pourroit que le louer. Les idolâtres les plus raiſonnables n'auroient oſé le déſapprouver; il n'eût

même fait que ce que les ſouverains pontifes avoient droit de faire ; & cependant il ſe préparoit à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui falloit donc que de l'adreſſe pour obtenir par douceur & peu-à-peu, ce qu'il ne pouvoit emporter de force & tout-à-coup. Mais jaloux comme il l'étoit de ſon autorité, pouvoit-il uſer de ces ménagemens ?

Nous voyons donc ce qu'il pouvoit abſolument faire. S'il lui a été permis de paſſer quelquefois les bornes que nous venons de preſcrire, il eſt au moins évident qu'il a été trop loin, puiſqu'il a porté des loix qu'il n'a pu faire exécuter. Lorſque ſes fils défendirent gé-

néralement à tout le monde de ſacrifier, ils déclarèrent qu'ils ne faiſoient qu'ordonner l'exécution des loix que leur père avoit faites. Cependant Conſtance fut témoin qu'on ne les obſervoit pas, & il fut obligé de le ſouffrir. Tous ces empereurs s'étoient donc trop hâtés de porter ces loix.

Si d'un côté nous remarquons l'abus que Conſtantin a fait de ſon autorité ; de l'autre nous connoiſſons l'uſage qu'il en pouvoit faire ſans être taxé d'imprudence. Cependant nous ne ſaurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien & de mal dans ſa conduite, parce que les circonſtances des tems où il a régné ne nous ſont

pas assez connues. Nous serons dans le même cas par rapport aux règnes suivans.

Quelques jours après la mort de Jovien, l'armée élut empereur Valentinien, fils de Gratien, qui de simple soldat étoit devenu comte d'Afrique. L'empire trouvoit dans ce prince un catholique qui avoit été confesseur sous Julien.

Protecteur de sa communion, Valentinien laissa aux hérétiques & aux payens une entière liberté de conscience. Il défendit seulement, comme sources de désordres, les pratiques magiques & les sacrifices nocturnes. Il se fit sur-tout une loi de ne se porter jamais pour juge en matière de religion, & de

conſerver aux évêques ſeuls le droit d'en décider. Il pouvoit avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien, & plus encore à la vue des maux que Conſtance avoit cauſés.

Malgré les preuvés qu'il avoit données de ſa foi ſous Julien, ſa tolérance le rendit ſuſpect d'indifférence. Il ſemble néanmoins que Conſtantin & Conſtance auroient dû faire remarquer combien les princes intolérans ſont dangereux pour l'égliſe ainſi que pour l'état. Que les ſouverains gouvernent leurs peuplés avec juſtice, qu'ils leur donnent l'exemple de la piété, qu'ils faſſent enfin chérir la religion qu'ils profeſſent, & ils auront rarement beſoin d'employer l'autorité. Voilà

ſur-tout la protection qu'ils doivent à l'égliſe. Mais ſi livrés au vice, ils perſécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendent-ils de leur prétendu zèle ? Que l'on compare les progrès des Ariens avec ceux des autres hérétiques dans les ſiècles précédens, & on ſera convaincu que les héréſies n'ont jamais été plus funeſtes, que depuis que l'autorité s'eſt mêlée des diſputes de religion.

Valentinien avoit des qualités qui le rendoient digne du trône. Il aimoit la vérité, il ſoulageoit les peuples, il donnoit des emplois au mérite : mais parce qu'il comptoit trop ſur ſes lumières, il en étoit plus facile à tromper, & on le trompa.

Il ſongeoit à prendre un collègue, & c'étoit même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état*, lui dit un de ſes généraux, *vous choiſirez : ſi vous préférez votre famille, vous avez un frère.* Valentinien préféra ſa famille, & s'aſſocia Valens ſon frère, homme peu inſtruit, ſans expérience dans la guerre & protecteur des Ariens. Il lui céda l'Orient, c'eſt-à-dire, la Thrace, l'Aſie & l'Egypte ; & il ſe réſerva l'Occident. Il ſemble qu'il ne vouloit qu'aſſurer l'empire dans ſa famille : car trois ans après, au ſortir d'une maladie, il déclara Auguſte Gratien ſon fils, âgé de huit ans.

Valens, dès la ſeconde année de

ſon règne, devenu ſi odieux qu'on le comparoit à Tibère, ſe vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette diſpoſition des eſprits, fut proclamé Auguſte par quelques cohortes, & ſe fit reconnoître à Conſtantinople, pendant que Valens étoit en Galatie. Il ne régna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ſes généraux, & livré à Valens qui lui ôta la vie.

Les barbares que Julien avoit contenus, recommençoient leurs hoſtilités. Les Gaules étoient expoſées aux courſes des Francs, des Allemands & d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venoient par

mer porter la désolation sur les côtes. Les Sarmates & les Quades pilloient la Pannonie. Les Pictes & les Ecossois ravageoient la Bretagne. Les Asturiens & d'autres nations maures ne causoient pas de moindres désordres en Afrique. Enfin l'Orient avoit pour ennemis les Isaures, les Perses, les Sarrasins & les Blemmies qui se jettoient souvent sur l'Egypte.

L'Occident fut défendu par les victoires de Valentinien, & par celles de deux de ses généraux, Jovien & Théodose. Cependant ce règne est l'époque où les Romains, devenus perfides, commettent ouvertement les trahisons les plus noires. Ils égorgent les Saxons qui se

retiroient ſur la foi d'un traité. Ils font aſſaſſiner Vithicabe, roi des Allemands, Gabinius, roi des Quades, & Para, roi d'Arménie. Rome idolâtre avoit eu des Fabricius : pourquoi faut-il que les trahiſons deviennent ſi fréquentes ſous des princes chrétiens ? Valentinien ſans doute, quoique confeſſeur, n'étoit pas aſſez inſtruit de ſes devoirs. On ne voit pas qu'il ait fait aucune recherche ſur les trahiſons de ſes généraux ; & il paroît avoir trempé lui-même dans la mort de Vithicabe.

C'eſt encore à ce règne qu'on vit commencer dans l'égliſe des troubles qui ſe renouvelèrent dans la ſuite, & qui produiſirent de

grands maux. Le ſiége de Rome étoit déjà devenu l'objet de l'ambition, parce que les pontifes avoient mille moyens de s'enrichir, & qu'ils pouvoient vivre dans l'opulence & dans le luxe. Damaſe, ſucceſſeur du pape Libère, avoit été élu canoniquement, & cependant Urſin, diacre de l'égliſe romaine, forma un parti, & ſe fit élire. Ce fut le ſujet d'une guerre.

L'antipape ſoutint un ſiége dans une baſilique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome, célèbre par ſa ſageſſe & par ſon équité, armât pour chaſſer les ſchiſmatiques, & ce ſchiſme dura pluſieurs années.

Valentinien mourut en Illirie dans la douzième année de ſon règne,

& dans la cinquante-cinquième de ſon âge, l'an 375, époque où les Huns commencèrent à pénétrer en Europe (1). Les hordes de ces barbares, les plus puiſſantes de toutes celles qui erroient dans le Nord, toujours armées les unes contre les autres, avoient cauſé pluſieurs révolutions; & celles qui avoient été vaincues, forcées de céder, s'étoient retirées ſur les bords de la mer Caſpienne & du Pont-Euxin, & tombèrent ſur les Alains qui habitoient ces contrées. Ces deux peuples, après une guerre longue & ſanglante, ſe réunirent & paſſèrent enſemble le Palus Méotide.

(1) Il faut conſulter ſur les Huns les Mémoires de M. de Guines.

Les Goths s'étendoient alors depuis le Tanaïs juſqu'au Danube, & leur roi Ermanéric ſe faiſoit redouter juſqu'à la mer Baltique, & paroiſſoit avoir conquis toute la Germanie. Cette nation étoit formée de pluſieurs peuples, auxquels une peuplade originaire de Scandinavie, paroît avoir donné ſon nom. On diſtinguoit en général, les Oſtrogots qui habitoient l'Orient, & les Viſigots, qui habitoient l'Occident. On met parmi les nations gothiques, les Gépides, les Hérules & les Vandales, quelques-uns ajoutent les Lombards & les Alains. Mais la plupart de ces origines ſont peu certaines. Nous remarquerons qu'il n'eſt pas poſſible

que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait ſortir.

Les Goths ſuccombèrent ſous les efforts des Huns. Ils abandonnèrent leur pays au vainqueur ; & s'étant reculés juſques ſur les bords du Danube, deux cens mille demandèrent à Valens la permiſſion de s'établir dans la Thrace, & offrirent de ſervir dans les armées romaines. Leur propoſition fut acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreroient dans les terres de l'empire qu'après avoir quitté les armes : condition qui fut mal obſervée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les déſarmer. D'autres Goths firent encore la

même demande, & furent refusés, parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombre de barbares. Ils passèrent malgré les Romains.

Valens comptant que les Goths lui fourniroient désormais assez de soldats, licencia une partie des anciennes troupes, & exempta de la milice les citoyens romains. Son avarice lui fit voir un avantage à imposer une somme sur chaque village pour chaque soldat dont il l'exemptoit. Il ne vit pas qu'il surchargeoit les peuples déjà trop foulés, & qu'il ruinoit les armées.

Cependant la Thrace ne pouvant suffire à la subsistance de ses

anciens habitans & des nouveaux peuples qui l'inondoient, éprouva une grande famine, dont les Goths, ſur-tout, reſſentirent les effets. Maxime & Lapicinus, qui commandoient dans cette province, ne pensèrent point à les ſoulager; au contraire, ils les irritèrent par des injuſtices & par des trahiſons. Forcés à prendre les armes, les Goths invitent les Alains & les Huns à venir à leur ſecours. Ces peuples ſe joignent à eux, & toute la Thrace eſt expoſée au pillage des barbares.

Valens, qui étoit à Antioche, ſe preſſa de faire la paix avec les Perſes, & vint combattre les Goths, près d'Andrinople, avec une ar-

mée levée à la hâte. Il perdit la bataille & la vie ; les deux tiers de ſes troupes reſtèrent ſur la place. Il a regné quinze ans.

Gratien, depuis la mort de ſon père, règnoit en Occident avec ſon frère Valentinien que l'armée lui avoit donné pour collègue, & qu'il chériſſoit comme ſon fils. Il n'avoit que ſeize ans lorſque ſon père mourut, & ſon frère en avoit quatre.

La jeuneſſe de Gratien & la foibleſſe de ſon caractère rendoient preſqu'inutiles les qualités eſtimables qu'on remarquoit en lui. Quoiqu'élevé dans la piété & dans le goût des lettres par le poëte Auſone, il ne fut jamais capable de

s'appliquer aux affaires du gouvernement, & on abuſa de ſa facilité.

Il y avoit eu bien des abus ſous le dernier règne. On lui perſuada d'en punir les auteurs, parce qu'on vouloit perdre Théodoſe ; & ce général, qui avoit ſervi l'état avec autant de facilité que de talens, fut exécuté à Carthage. Son fils, diſgracié, ſe retira en Eſpagne, ſa patrie : il portoit le même nom. Un prince ſage doit moins penſer à punir les abus qui ſe ſont commis avant lui, qu'à prévenir ceux qui pourroient ſe commettre. Les recherches qu'il fait ſur le règne qui a précédé, font toujours périr des innocens.

Gratien marchoit contre les Goths. Valens, qui craignoit de partager avec lui l'honneur de la victoire, n'ayant pas voulu l'attendre, il tourna ſes forces contre les Allemands qui s'étoient jettés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar, les défit, & les pourſuivit au-delà du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien ſe diſtingna par ſon courage.

Après la mort de Valens, ce prince, âgé de vingt ans, & n'ayant qu'un enfant pour collègue, commandoit depuis l'Euphrate juſqu'aux iſles Britanniques, & depuis la Numidie juſqu'au Danube. Cependant l'empire avoit toujours ſes anciens ennemis. Les Huns venoient

noient d'en augmenter le nombre. Les Goths, vainqueurs, ravageoient la Thrace ; ils avoient forcé le pas de Sucques ; ils ſe répandoient dans l'Illyrie, dans la Macédoine, dans la Grèce. Sur leurs traces ſe pouſſoient comme des flots les Sarmates, les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, les Marcomans. Ces barbares n'avoient plus qu'à franchir les Alpes juliennes pour porter la déſolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodoſe, relégué en Eſpagne, paroiſſoit l'unique reſſource de l'empire. On ne préſumoit pas néanmois que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils

ont offenſés. On ſe trompa. Théodoſe fut rappelé, eut le commandement des armées, & défit les Goths & les Sarmates qui s'étoient raſſemblés ſur le Danube. L'année ſuivante, Gratien le prit pour collègue, & lui céda l'Orient.

CHAPITRE II.

Théodoſe.

APRÈS avoir été vaincus par Théodoſe, les Goths n'avoient plus de retraite, puiſque leur ancien pays étoit occupé par les Huns. Il falloit par conſéquent les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel & dangereux de les réduire au déſeſpoir, & d'ailleurs la Thrace avoit beſoin d'être peuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province; on leur donna les droits de cité; on les exempta de tout impôt, & on en prit des ſoldats pour la défenſe de l'empire.

Les circonſtances qui ſont quelquefois plus fortes que toute autre conſidération, paroiſſoient demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths pouvoient armer d'autres barbares, dans l'eſpérance d'obtenir la même grace, & il eût été plus prudent de les diſtribuer dans différentes provinces. Vraiſemblablement ils ne voulurent pas ſe ſéparer, parce qu'ils ſe ſeroient livrés à la diſcrétion des Romains, dont la mauvaiſe foi leur étoit connue. Ils obtinrent même de ne ſervir dans les armées que ſous des chefs de leur nation. Il en naquit bien des troubles.

On auroit tort néanmoins de

faire des reproches à Théodoſe. Quand le déſordre eſt à un certain point, on ne peut pas tout à la fois corriger le préſent, & pourvoir à l'avenir. Il paroît que ce prince fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un courage éclairé. L'empire eût ſuccombé ſans lui; il en a retardé la chûte.

Les maux de l'égliſe, de nature à n'attendre des remèdes que du tems, étoient grands ſur-tout dans les provinces orientales, où Valens, perſécuteur des Catholiques, avoit été favorable à toutes les ſectes, & même à l'idolâtrie. Les Ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogeoient une eſpèce de domination: d'au-

tres hérétiques, & il y en avoit de bien des eſpèces, briguoient la faveur de la multitude, & ſemoient la diviſion parmi les peuples. Enfin l'idolâtrie avoit encore des temples célèbres.

Trop de ſévérité pouvoit cauſer des troubles. Théodoſe le jugea, & ſe conduiſit, d'abord avec réſerve. Mais ſa douceur ne fut pas approuvée par tous les Catholiques. Ils ne ſavoient ſi cette conduite de l'empereur étoit de ſa part défaut de zèle, timidité ou prudence. C'eſt ainſi qu'en parloit, remarque Tillemont, S. Grégoire de Naziance, quoiqu'un des plus modérés; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque ce ſaint blâmoit Conſ-

tance d'avoir laiſſé la vie à Julien.

Théodoſe ne tarda pas à porter des loix contre les hérétiques. La première eſt de la ſeconde année de ſon règne, l'an 380. Elle ordonne à tous les peuples de ſon obéiſſance de ſuivre la foi du concile de Nicée, déclarant que ceux qui n'obéiront pas ſeront traités comme infâmes, & ſubiront les peines qui leur ſeront infligées par la juſtice divine & par l'autorité impériale.

Une autre loi, portée l'année ſuivante, défend à ceux qui ne ſuivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des aſſemblées dans les villes, ſous quelque prétexte

que ce ſoit. Elle ordonne que toutes les égliſes de l'empire ſoient remiſes aux évêques catholiques, & qu'on chaſſe des villes tous les hérétiques qui feront quelque réſiſtance.

Les Ariens qu'on entreprit de chaſſer, excitèrent des ſéditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvelée quelques mois après, avec deux nouvelles clauſes : une défenſe aux Ariens de bâtir des égliſes, ſoit dans les villes, ſoit dans les campagnes, & une déclaration que tous les lieux où ils auroient fait quelque fonction, ſeroient acquis au fiſc. Enfin, par une loi de l'an 388, Théodoſe défend aux hérétiques de de-

meurer dans les villes, & ordonne de les chaſſer dans les déſerts.

L'idolâtrie, relevée par Julien, avoit pris ſous Valens de nouvelles forces. Théodoſe tenta de la détruire par des loix. En 381, il défendit les ſacrifices ſous peine de proſcription, ſoit dans les temples, ſoit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands ſupplices ceux qui chercheroient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendoit toute immolation, ſous peine de mort, & tous les autres actes d'idolâtrie ſous peine de confiſcation des lieux où ils auroient été faits. Enfin il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples; & Cinège,

un des préfets du prétoire, fut entr'autres chargé de cette commiſſion.

De pareils ordres ne pouvoient pas être exécutés, ſans quelque réſiſtance de la part des payens. Alexandrie fut pendant pluſieurs jour le théâtre d'une guerre qui coûta la vie à beaucoup de Chrétiens, & le ſang coula dans pluſieurs provinces. Si les loix de Théodoſe euſſent été exécutées, on eût peuplé les déſerts & dépeuplé bien des villes.

Au reſte, on ſe feroit une fauſſe idée de la conduite de cet empereur, ſi on en jugeoit par les loix qu'il a portées. *Il eſpéroit*, dit Tillemont, *que ſans qu'il fût be-*

in de punir, la loi orthodoxe ſe
vandroit aſſez d'elle-même, quand
gliſe auroit la liberté entière de
'cher la vérité. Il avoit ſans doute
is de compaſſion que d'indignation
ur ceux qui aimoient leur aveu-
ment, & il pouvoit juger que
ins les hérétiques ſeroient perſé-
's, plus ils ſe diviſeroient & ſe
'écuteroient eux-mêmes, ce qui ne
iquera pas d'arriver. Les loix
ies, ajoute cet écrivain, *dont*
e preſſoit pas l'exécution, les
oient dans la crainte, parce que
iſe pouvoit s'en ſervir, & s'en
it effectivement, lorſqu'elle le
oit néceſſaire pour arrêter leur
ce.

s premiers empereurs chrétiens.

s'imaginèrent qu'il ſuffiſoit de menacer pour ramener à l'égliſe les hérétiques & les idolâtres, & ils portèrent des loix ſanglantes. Ils ſe trompèrent, l'événement le prouva ; mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étoient trompés. Ils continuèrent donc de porter les mêmes loix, & cependant ils n'en preſſoient pas l'exécution, parce qu'ils voyoient l'impoſſibilité où ils étoient de les faire exécuter. Cette contradiction ſauvoit la dignité du prince.

Depuis Conſtantin, il y a bien peu de ſageſſe dans la légiſlation ; & il y en aura encore moins, parce que l'ignorance ſe répand tous les jours davantage.

Les

Les déſordres, au commencement du règne de Théodoſe, n'étoient pas les mêmes dans toute l'égliſe. En Occident, s'il s'élevoit quelques troubles, elle jouiſſoit en général de la paix. En Orient, au contraire, déchirée par une multitude de ſectes, elle étoit encore troublée par les diviſions même des Catholiques. Un concile paroiſſoit l'unique moyen de rétablir l'union; on le crut au moins, & Théodoſe en convoqua un à Conſtantinople, où cent cinquante évêques de ſes provinces ſe raſſemblèrent; l'Occident n'y prit point e part. S. Mélèce, évêque d'Anoche, y préſida.

Le concile commença par dé-

poſer Maxime le cynique, qui s'étoit établi ſur le ſiége de Conſtantinople, & dont l'ordination étoit nulle ; cette place fut donnée à S. Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, S. Mélèce étant mort, il s'éleva dans le concile des diſſentions au ſujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les eſprits s'échauffèrent : on ſe ſouleva contre S. Grégoire, dont l'avis n'étoit pas celui du grand nombre, & on parla de le dépoſer ſous prétexte que ſon intronisation étoit contraire aux canons. Ce ſaint aima mieux ſe démettre, que d'être l'occaſion d'un ſchiſme.

Il étoit beau de renoncer à un

ſiége qui étoit le ſecond de l'égliſe, & qui paroiſſoit le diſputer au premier; il eût été plus beau de le quitter ſans regret, & on eſt fâché de voir S. Grégoire ſe plaindre durement des évêques qui l'avoient forcé à cette démarche. Il les repréſente comme des gens ignorans & groſſiers, comme des ſuperbes & des ambitieux, comme des avares qui ne ſongent qu'à amaſſer par toutes ſortes de voies, comme des hypocrites qui ſous l'apparence des vertus, cachent de grands déréglemens. C'eſt, dit-il, une aſſemblée d'oiſons & de grues qui ſe battent & ſe déchirent ſans diſcrétion; une troupe de geais, un eſſaim de guêpes qui ſautent

au viſage; il paroît en effét que les pères de ce concile montrèrent beaucoup de paſſion, & que S. Grégoire avoit raiſon d'en être ſcandaliſé.

Après avoir fait des réglemens ſur la diſcipline & ſur la juriſdiction des égliſes, le concile fit des canons ſur le dogme. Les Macédoniens qui nioient la divinité du S. Eſprit, & les Apollinariſtes qui avoient différentes erreurs ſur l'incarnation, furent anathématiſés, ainſi que les Ariens; & comme il importoit de s'expliquer ſur la divinité du S. Eſprit, avec plus de préciſion qu'on n'avoit fait juſqu'alors, on ajouta au ſymbole de Nicée, que le S. Eſprit procède du

Père. On ajoutera dans la ſuite & *du fils*, ce qui ſera le ſujet d'une longue diſſention.

Ce concile, le ſecond écuménique, n'a été reconnu en Occident que long-tems après; & quoique reçu en Orient, ſans obſtacles de la part des évêques catholiques, il ne fit pas ceſſer les diſputes. A Conſtantinople, ſur-tout, elles dégénéroient en manie, on dogmatiſoit dans les places publiques comme à la cour, & il n'y avoit point d'artiſans qui ne ſe donnât pour théologien. *Si vous voulez changer une pièce de monnoie*, dit S. Grégoire de Nyſſe, *on vous fait de grands diſcours ſur la différence du fils engendré & du pere*

non engendré : ſi vous demandez combien vaut le pain, on vous répond que le père eſt plus grand & que le fils lui eſt ſoumis : & ſi vous demandez quand le pain ſera chaud, on vous aſſure bien ſérieuſement que le fils a été créé.

Théodoſe invita les chefs des différentes ſectes à conférer enſemble, & il les raſſembla à Conſtantinople. Il ſe flattoit qu'ils s'expliqueroient, qu'ils s'entendroient, & qu'ils ſe rapprocheroient : il ſe trompa; la diſpute les aigrit, & ils en devinrent plus opiniâtres; c'eſt ce qu'on devoit attendre des paſſions, de la mauvaiſe foi & du fanatiſme qui diviſoient les partis.

Il eſt pardonnable de ſe tromper, quand on fait le premier une tentative; on peut donc excuſer Théodoſe. Mais cette faute ſera ſouvent répétée. On diroit que les ſouverains ſont condamnés à ne pas s'inſtruire par l'expérience.

En Occident, Gratien publioit les loix de Théodoſe, & quelquefois il en preſſoit l'exécution. Il fit abattre dans le ſénat l'autel de la Victoire, monument auquel la ſuperſtition attachoit le ſort de l'empire: il confiſqua les revenus des pontifes: il ſupprima les priviléges des prêtres payens & des veſtales: & il refuſa le titre de ſouverain pontife que les empereurs, même chrétiens, avoient porté juſqu'a-

lors; ce refus qui parut aux Catholiques un acte de piété, offenſa les Romains qui le regardèrent comme une marque de mépris.

Pendant qu'il aliénoit ſes ſujets, il attiroit à la cour les barbares, dont les hommages flattoient ſa vanité : il ruinoit ſon épargne par des profuſions, & il négligeoit tous les ſoins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'eſtime des troupes & l'amour des peuples.

Maxime, qui avoit été valet dans la maiſon de Théodoſe, & qui pour lors commandoit en Bretagne, profita de ce mécontentement, ſe fit proclamer Auguſte & paſſa dans les Gaules. Gratien mar-

che contre lui ; mais ſon armée l'abandonne : les villes mêmes s'oppoſent à ſa fuite ; elles lui ferment les portes ; & lorſqu'il croit échapper à la faveur d'un déguiſement, il eſt arrêté, & perd la vie.

Valentinien II, alors âgé de douze ans, reconnut Maxime, qui promit de ne pas paſſer les Alpes, & Théodoſe diſſimula. Les Huns & les Perſes qui étoient entrés dans la Méſopotamie, lui faiſoient une néceſſité de porter ſes forces en Orient, & ne lui permettoient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc auſſi reconnoître Maxime ; il ſongea néanmoins à le repouſſer, s'il formoit quelque nouvelle entrepriſe, & il ſaiſit la pre-

mière occaſion de faire la paix avec la Perſe.

Quelques années après, Valentinien n'eut que le tems de s'enfuir, & de ſe jeter entre les bras de Théodoſe, qui arma, & qui vainquit Maxime. Cet uſurpateur eut la tête tranchée; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avoient ſuivi ſon parti. Théodoſe publia même une amniſtie pour les raſſurer; & il rétablit Valentinien dans l'empire d'Occident.

Son armée étoit preſque toute compoſée de Huns, d'Alains & de Goths, c'eſt qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas ſoudoyé des barbares. Il étoit même néceſſaire de s'en ſervir, parce qu'inca-

pables de goûter la paix, ils auroient attaqué l'empire, s'ils ne l'avoient pas défendu. Cependant cette politique avoit l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, & de leur faire appercevoir toute la foibleſſe des Romains.

Théodoſe qui s'arrêta quelques années en Italie, étoit à Milan, lorſqu'il apprit que des Chrétiens avoient brûlé une ſynagogue à Callinique en Méſopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, & de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juſte, fut un ſujet de ſcandale pour S. Ambroiſe, évêque de Milan; il écrivit à l'empereur que l'évêque de Callinique ſeroit prévaricateur,

s'il lui obéiſſoit : il lui repréſenta que les Juifs avoient ſouvent brûlé des égliſes, ſans qu'on les eût punis ni condamnés à les rétablir : & il ajouta qu'il étoit indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une ſynagogue contre l'égliſe. Sa lettre, comme le remarque du Pin, tenoit plus de la déclamation que du raiſonnement ; & cependant il menaçoit l'empereur de le priver de la communion, s'il ne révoquoit ſes ordres. Théodoſe les révoqua ; il eut lieu de s'en repentir : car les Chrétiens, impunis, ſe portèrent dans la ſuite à de tels excès, qu'il fut obligé de ſévir, & de porter une loi pour réprimer leurs violences.

Il me ſemble que, ſans manquer au reſpect qu'on doit au zèle de S. Ambroiſe, on peut dire que les noms de Juifs & de Chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police; qu'il a eu tort par conſéquent de ſe porter pour juge de la conduite de l'empereur, & encore plus de le menacer d'excommunication.

Pendant le ſéjour que Théodoſe fit en Italie, il prit en quelque ſorte ſous ſa tutelle le jeune Valentinien, & il gouverna l'Occident. C'eſt alors ſur-tout qu'il parut ſe flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolâtrie : c'eſt alors auſſi que ſes loix occaſionnè-

rent plus de ſoulevemens. Il vint à Rome, ou, quoique ferme dans ſes principes, il parut ſe conduire avec plus de modération. Il exhorta les ſénateurs à embraſſer la religion chrétienne : il n'accorda rien à leurs inſtances pour le maintien de l'ancien culte: au contraire, il ſupprima les fonds deſtinés pour les ſacrifices. Mais il témoigna de la conſidération aux payens qui avoient ſervi l'état, & il donna des dignités à pluſieurs.

Il ne manquoit plus au zèle de Théodoſe que d'édifier l'égliſe par une pénitence publique.

Comme on préparoit des jeux à Theſſalonique, le peuple de cette ville demanda un cocher du cir-

que qui avoit été mis en priſon, ſe ſouleva contre le commandant qui le lui refuſoit, l'aſſomma, & pluſieurs autres perſonnes périrent encore dans cette ſédition. L'empereur qui avoit d'abord ordonné de punir les coupables, ſe laiſſa preſqu'auſſi-tôt fléchir aux prières de S. Ambroiſe & promit de pardonner; cependant on lui repréſenta que l'impunité eſt en pareil cas, d'une extrême conſéquence; & on ne manqua pas de raiſons d'état aſſez apparentes, dit Tillemont, pour le lui perſuader. *Aſſez apparentes* paroît étrange; ſans doute cet écrivain parle ainſi, parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raiſons puiſſent balan-

cer l'autorité d'un ſaint ; mais S. Ambroiſe, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui penſent qu'il a été infaillible ſur la terre.

Théodoſe devoit donc ſévir ; mais ceux qu'il chargea de ſes ordres, abusèrent étrangement de ſa confiance. Ce prince avoit fait grace à pluſieurs perſonnes qui avoient conſpiré contre lui, & avoit fait grace à la ville d'Antioche où il y avoit eu une ſédition violente. Eſt-il vraiſemblable que ſes ordres aient été d'aſſembler au cirque le peuple de Theſſalonique, de l'envelopper de ſoldats & d'égorger indiſtinctement tout ce qui s'offriroit ? C'eſt néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ſes ordres ; Théodoſe étoit donc coupable. S. Ambroiſe eut le courage de lui reprocher ſon crime. L'empereur le reconnut, & ſe ſoumit à la pénitence publique, alors le ſeul moyen de ſe reconcilier à l'égliſe. Il ne fut abſous qu'après huit mois d'humiliation. Telle étoit encore dans ce ſiècle la diſcipline ; elle ſe relâchera dans la ſuite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les ſouverains, on verra les abus qui en naîtront. Théodoſe, pendant ſa pénitence, ſe dépouilla des ornemens impériaux ; un jour viendra où l'excommunication dépouil-

lera les princes de toute autorité.

Sous ce règne, les moines commençoient à devenir puiſſans; répandus dans les villes, non-ſeulement ils faiſoient une guerre ouverte aux payens, ils s'ingéroient encore dans toutes les affaires; ils ſuſcitoient des diſputes; ils commettoient des violences, & ils excitoient des ſéditions parmi le peuple. Théodoſe publia une loi qui leur enjoignoit de ſe retirer dans les déſerts, conformément à l'eſprit de leur état. Quelques années après ils eurent aſſez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer; & depuis cette époque, leur puiſſance s'eſt toujours accrue.

Après un ſéjour de trois ans en

Italie, Théodoſe repaſſa en Orient, & l'année ſuivante, Valentinien eut le ſort de ſon frère. Un de ſes généraux, le comte Arbogaſte, Franc d'origine, le fit aſſaſſiner, & revêtit de la pourpre Eugène, qui avoit enſeigné la rhétorique, & qui étoit ſecrétaire de Valentinien. Il comptoit gouverner ſous le nom de cet empereur.

Pour ſe faire un parti, Eugène rouvrit les temples des idoles, où la foule ſe précipita. Théodoſe à qui il avoit envoyé une députation, diſſimuloit & faiſoit ſes préparatifs. Deux ans après, vainqueur d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugène. Arbogaſte ſe tua, & il n'y eut plus de ſang verſé. Il ſurvécut peu à

ſa victoire. Il mourut au commencement de l'année ſuivante, la cinquantième de ſon âge, & la ſeizième de ſon règne.

On lui a donné le ſurnom de grand. Il ſeroit difficile de l'apprécier. Dans ce ſiècle l'ignorance commençoit à tout confondre, & l'eſprit qui dominoit n'étoit qu'un ramas d'idées contradictoires. C'étoit l'effet des diſputes qui s'élevoient entre les ſectes, & de la conduite inconſidérée des princes qui les avoient fomentées. Théodoſe ne paroît pas avoir eu aſſez de lumières pour ſe conduire à travers ce cahos.

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodoſe, juſqu'à la priſe de Rome par Alaric.

THÉODOSE, dernier prince qui ait été maître des deux empires, laiſſa deux fils, Arcadius âgé de dix-ſept ans; & Honorius âgé de dix. Le premier régna, ſuivant ſes diſpoſitions, en Orient; le ſecond, en Occident.

Voilà donc deux enfans qui vont gouverner, & leur enfance durera. Toujours foibles, ils ne ſeront capables, ni d'acquérir des lumières, ni d'agir par eux-mêmes. Ils ſeront l'un & l'autre le jouet des intrigues de leur cour, & cependant

ils régneront dans les tems les plus difficiles.

Les diviſions inteſtines renouveloient ſans ceſſe les plaies qu'elles avoient faites, & une légiſlation abſurde les envenimoit. Les barbares menaçoient de toutes parts, & l'empire n'avoit pour ſe défendre que d'autres barbares, qui l'avoient défendu ſous Théodoſe. C'étoient des Goths, qui étoient commandés par des chefs habiles, & qui voyoient la foibleſſe du gouvernement. Les ennemis étoient donc au-dedans & au-dehors.

Théodoſe avoit donné pour miniſtre à l'aîné de ſes fils, Rufin, gaulois qui s'étoit élevé à la préfecture d'Orient par une ſuite de

perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avoit aucun talent.

Stilicon, Vandale d'origine, gouvernoit l'Occident ſous Honorius. Général habile, il ne manquoit pas de lumières pour l'adminiſtration ; mais il n'étoit, ni moins injuſte, ni moins ambitieux que Rufin.

Sous ces deux miniſtres, également avides, tout fut vénal, & les emplois ſe multiplièrent au gré de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paroît plutôt que voulant ſe rendre néceſſaires, ils n'ont penſé qu'à faire durer les troubles. Leur méſintelligence ſuffiſoit pour les entretenir & pour en produire de nouveaux.

Rufin craignoit l'ambition de Stilicon qui ſe portoit pour tuteur des deux princes ; & il avoit un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenoit de l'aſcendant ſur Arcadius, & qui devoit bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen étoit bon, oſoit aſpirer aux premières dignités, abuſoit inſolemment de la foibleſſe de ſon maître, & avoit la capacité des gens de ſon eſpèce.

Les Huns ravageoient l'Aſie, & les Goths de Thrace ſe répandoient dans toutes les provinces ſituées entre la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils ſe préſentèrent aux portes de Conſtantinople, & ils ſe jetèrent ſur la Grèce. Alaric, leur chef,

chef, avoit ſervi ſous Théodoſe contre Eugène. Il ſe montrera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeler ces barbares dans les provinces qu'il gouvernoit lui-même. Cette conduite eût été bien maladroite. Il eſt plus naturel de penſer que ces peuples n'inondoient l'Orient, que parce que Théodoſe n'étoit plus.

Stilicon, dont la prudence & le courage avoient mis les provinces occidentales à l'abri des inſultes des barbares, marcha contre Alaric avec une armée compoſée des troupes de Théodoſe & de celles d'Eugène, & joignit les Goths dans la Theſſalie. Il ſe diſpoſoit à

les attaquer, lorſqu'un ordre d'Arcadius lui enleva une partie de ſes forces. Rufin avoit engagé ſon maître à rappeler l'armée de Théodoſe. Stilicon la renvoya, & chargea du ſoin de le venger Gaïnas, capitaine Goth qui la conduiſit à Conſtantinople; trop foible alors pour haſarder une bataille, il ſe retira.

Arcadius vint au-devant de l'armée. Rufin l'accompagnoit. Il comptoit ſur les intelligences qu'il avoit ménagées parmi les troupes; &, ce jour-là même, il ſe flattoit de partager l'empire avec ſon maître. Mais au ſignal que donna Gaïnas, des ſoldats ſe jetèrent ſur lui & le tuèrent aux pieds de l'empereur.

Eutrope le remplaça & en eut la dépouille. Ce nouveau miniſtre qui n'ignoroit pas combien il étoit haï & mépriſé, fit une loi qui condamnoit à mort tous ceux qui conſpireroient contre un des conſeillers du prince, ou qui en auroient formé le deſſein, & on ne vit plus que des délations & des proſcriptions. Cependant le miniſtre donnoit des fêtes à ſon maître.

Alaric, qui avoit conduit les Goths juſques dans le Péloponèſe, leur livra la Grèce. Ils ruinèrent ſur-tout les temples des idoles; & ce qui avoit échappé aux loix des empereurs, ne put échapper à leurs armes. Ce ſont les barbares qui

acheveront la ruine de l'idolâtrie.

Corinthe ſe défendoit encore, lorſque Stilicon marcha une ſeconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment, d'autres le juſtifient. Il eſt certain qu'Eutrope le traverſa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire, pour avoir attaqué les barbares dans le Péloponèſe; la cour de Conſtantinople fit même alliance avec Alaric, & lui donna le commandement dans la Grèce & dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faiſoient partie de l'empire d'Orient, depuis le partage que Gratien avoit fait avec Théodoſe.

Toujours jaloux de Stilicon, Eu-

trope tenta de le faire aſſaſſiner. Il ſollicita les généraux d'Honorius à ſe ſoulever; il réuſſit à faire prendre les armes à Gildon, qui commandoit en Afrique, & à qui ſa révolte coûta la vie.

Il gouvernoit l'Orient, & ſon ambition n'étoit pas ſatisfaite. Il vouloit réunir en lui les titres à la puiſſance. Il ne voyoit pas qu'il les aviliroit ſans ſe décorer; & ſon maître, trop foible, le fit conſul. L'Orient en fut indigné, & l'Occident refuſa de le reconnoître: pour avoir voulu trop s'élever, Eutrope hâta ſa perte.

Un Goth qui commandoit en Phrygie, le comte Tribigilde, ſe ſoulève; le Gaïnas, qu'on ne ſa-

voit pas être d'intelligence avec lui, eſt chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagère les forces du rebelle, il en fait craindre les progrès, & il conſeille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes que pour ſe ſoutenir contre Eutrope, & eſt prêt à les quitter ſi on veut lui ſacrifier cet eunuque.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouſe de gouverner, & d'ailleurs irritée contre Eutrope qui avoit menacé de la chaſſer du palais, ſe joignit à ſes ennemis, & obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée l'année même de ſon conſu-

lat. Il fit voir combien les favoris les plus puiſſans doivent peu compter ſur un prince foible.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement, & on peut tout ſe permettre ſous cette femme, gouvernée elle-même par des eunuques. En effet, Gaïnas qui ſe révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande : il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui : il le force à lui conſerver le titre de général, il obtient même les ornemens du conſulat, & il entre dans Conſtantinople comme en triomphe.

Dans ce ſiècle, il ſemble qu'il n'y avoit plus que le zèle de la religion qui pût donner du cou-

rage. Les Goths étoient Ariens, & ils n'avoient point d'égliſe. Gaïnas en demande une. S. Jean Chryſoſtôme, évêque de Conſtantinople, la refuſe; également inflexible aux menaces de Gaïnas & aux inſtances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths ſont maſſacrés, & leur chef forcé à ſe retirer au-delà du Danube, y trouva les Huns qui étoient toujours les ennemis des Goths, & perd la vie en combattant contr'eux.

L'Orient, juſqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles produits d'un côté par le zèle, & de l'autre par la perſécution. S. Jean-Chryſoſtôme vouloit réformer les mœurs, & Eudoxie per-

ſécutoit ce ſaint évêque, le plus vertueux & le plus éloquent de ſon ſiècle.

Pendant que ces déſordres ſe paſſoient en Orient, l'Occident étoit plus que jamais expoſé aux irruptions des barbares. Alaric, ſouverain en quelque ſorte dans l'Illyrie où il commandoit, & proclamé roi par ſes troupes, ravageoit les provinces qu'arroſe le Pô, & menaçoit Rome. On n'avoit point d'armée à lui oppoſer. Stilicon entame une négociation, fait ſes préparatifs, & tombe tout-à-coup ſur les Goths. La bataille fut ſanglante & indéciſe. Mais les enfans d'Alaric ayant été faits priſonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux

conditions qu'on lui offrit, & il ſe retira.

Maximien avoit établi ſon ſiége à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontières. Honorius, qu'Alaric venoit d'effrayer, établit le ſien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir ; il pouvoit delà paſſer en Epire. La lâcheté de ce prince livroit donc l'Italie aux barbares.

Auſſi les Goths reparurent bientôt ; plus de deux cens mille hommes, conduits par Radagaiſe, ſe jettent ſur cette province, pénètrent juſqu'en Toſcane, & mettent le ſiége devant Florence. Radagaiſe étoit idolâtre, & il en paroiſſoit plus formidable aux Payens

qui croyoient que la protection de ſes dieux lui aſſuroit le ſuccès de ſon entrepriſe. Leur aveuglement étoit même ſi grand, qu'ils ſe réjouiſſoient de cette invaſion. Ils ſe flattoient que le moment étoit arrivé où ils alloient relever les temples, & rétablir l'ancien culte.

Les barbares, ignorans dans l'art militaire, n'étoient propres qu'à ravager un pays ouvert; & s'ils tentoient une entrepriſe avec courage, ordinairement ils l'exécutoient avec peu de précaution. Stilicon lève à la hâte une armée, compoſée principalement de Huns, d'Alains & de Goths, ſurprend Radagaiſe, & le défait

entièrement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prisonniers; & ceux qui échappèrent au fer du vainqueur se dispersèrent dans les montagnes, où ils périrent presque tous. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat éleva un arc de triomphe qui fut le dernier.

Cette victoire, en effet, étoit le dernier effort d'un empire qui ne pouvoit plus se soutenir. Honorius va perdre toutes les provinces transalpines.

Un déluge de barbares inonde tout-à-coup les Gaules, & se répand sans obstacle jusqu'aux Pyrénées. Ce sont des Vandales, des Suèves, des Alains, des Huns,

des

des Sarmates ; & bientôt après, les Francs & les Bourguignons ſuivent le chemin qui leur eſt ouvert.

Les troupes romaines qui étoient en Bretagne ne pouvoient plus attendre de ſecours, & cependant elles étoient expoſées aux invaſions des Pictes & des Ecoſſois, peuples féroces qui habitoient le nord de l'iſle. Elles ſongèrent à leur défenſe. Après avoir nommé Auguſte Marc qu'elles tuèrent, & Gratien qu'elles tuèrent encore, leur choix s'arrêta ſur un ſoldat, qui prit le nom de Conſtantin. Ce nouvel Auguſte paſſa dans les Gaules dont il s'aſſura. Son fils Conſtant, qui de moine venoit d'être

fait Céſar, lui ſoumit l'Eſpagne, & Honorius fut forcé de le reconnoître.

Alaric menaçoit alors l'Italie. Il paroît qu'il avoit fait des préparatifs pour une entrepriſe à laquelle Stilicon l'avoit invité, & qu'on avoit été obligé d'abandonner ; & il demandoit en dédommagement une ſomme qu'on ne pouvoit pas lui donner, & qu'on lui promit.

Sur ces entrefaites, on apprit la mort d'Arcadius, qui laiſſoit l'empire à Théodoſe ſon fils enfant de ſept ans. On prétend que Stilicon ſongeoit à la tutelle de ce jeune prince, lorſqu'il périt par la perfidie d'Olimpius dont il avoit fait la fortune.

Olimpius l'accuſoit d'aſpirer à l'empire, & d'avoir appelé les barbares dans les Gaules. Cependant le foible Honorius balançoit à lui livrer ſa victime. Alors profitant de l'abſence de Stilicon, il ſoulève l'armée contre les amis de ce miniſtre, & il les fait égorger. L'empereur ne balance plus ; il auroit trop craint le reſſentiment de ſon général. Il le fit donc arrêter, & on lui trancha la tête.

L'empire perdoit un défenſeur. Cependant cette révolution lui enlevoit des ſoldats, & les armoit contre lui. Trente mille barbares, qui avoient ſervi ſous Stilicon, & dont les femmes & les enfans avoient été maſſacrés dans le ſou-

lèvement, ſe refugièrent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs ſervices, & lui demandèrent vengeance.

Le roi Goth traverſe l'Italie ſans obſtacle, & vient juſqu'à Rome qu'il aſſiège. Olimpius, qui s'étoit ſaiſi du miniſtère, n'avoit pris aucune meſure pour l'arrêter; il étoit même hors d'état de donner aucun ſecours aux Romains; & il venoit de répondre avec un mépris outrageant, lorſqu'Alaric avoit fait demander la ſomme qu'on lui devoit.

Rome, bientôt réduite à la dernière extrémité, n'eut pas aſſez d'or pour ſe racheter. Elle livra ce qu'il y avoit de plus précieux dans les temples des idoles; &

parce que cela ne ſuffiſoit pas, elle s'engagea par un traité que l'empereur ratifia, & donna pour ôtages les enfans des principaux citoyens. Alaric ſe retira dans la Toſcane, où il attendit l'exécution du traité.

On lui manqua de parole, & il reprit les armes. Son armée étoit groſſie des troupes d'Ataulfe, ſon beau-frère, & de quarante mille eſclaves qui s'étoient enfuis de Rome.

Olimpius venoit d'être diſgracié, & avoit eu pour ſucceſſeur Jovius, préfet du prétoire, un traître ſans talens. Sous le premier de ces miniſtres, Honorius avoit porté des loix ſanglantes contre les héréti-

ques & contre les payens : ſous le ſecond, il leur accorda aux uns & aux autres une entière liberté de conſcience.

Pendant que remué uniquement par les intrigues de ſa cour, il ne fait que des démarches ou fauſſes ou contradictoires, Alaric force les Romains à le méconnoître, & leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt & qu'il dépouille tour-à-tour de la pourpre, ſuivant ſes intérêts.

Sous prétexte de ſecourir Honorius, Conſtantin ſe propoſoit la conquête de l'Italie, lorſque Géronce, qui commandoit pour lui en Eſpagne, ſe ſouleva : ce fut

à cette occaſion que les Vandales, les Suèves & les Alains paſsèrent les Pyrénées. Ils profitèrent de cette guerre civile pour s'établir en Eſpagne. Ils mirent d'abord tout à feu & à ſang. Devenus plus humains lorſqu'ils furent poſſeſſeurs tranquilles, ils gouvernèrent les peuples avec douceur; mais cette révolution fit aux égliſes de cette province une plaie qui ſaigna longtems : elle répandit l'Arianiſme; elle corrompit la diſcipline, & elle fit oublier toutes les loix eccléſiaſtiques.

Les barbares continuoient toujours de ravager les Gaules, & Conſtantin, qui portoit ſon ambition au-delà, n'y avoit pas en-

core assuré sa puissance. Chaque peuple étoit obligé de penser à sa sûreté. C'est dans cette conjoncture que les Armoriques qui habitoient les côtes entre la Seine & la Loire, secouèrent le joug des Romains, & commencèrent à se gouverner en république. Honorius venoit alors de renoncer à toute souveraineté sur la Bretagne, & les peuples de cette isle recouvroient leur liberté.

Alaric traitoit avec la cour de Ravenne, lorsque Sarus, capitaine Goth qui étoit au service d'Honorius, l'attaqua brusquement. Cette trahison le ramena sous les murs de Rome; & il livra cette ville au pillage. Cependant, parce qu'il professoit l'Arianisme, il ordonna

de reſpecter les lieux ſaints ; il défendit ſur-tout de faire aucune inſulte à ceux qui ſe refugieroient dans les égliſes de S. Pierre & de S. Paul. Ces aſyles ſauvèrent un grand nombre de citoyens ; mais le fer & le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année, lorſqu'il méditoit la conquête de l'Afrique.

CHAPITRE IV.

Juſqu'à la mort d'Honorius.

LES dernières années d'Honorius n'offrent plus que des troubles, qui ſe paſſoient principalement dans les Gaules. Nous allons les parcourir.

Conſtantin avoit franchi les Alpes, dans le deſſein de ſe rendre maître de l'Italie, il comptoit ſur Allobic, général d'Honorius. La mort de ce traître le força bientôt à ſe retirer.

Il venoit lui-même de perdre tout-à-fait l'Eſpagne, & il alloit perdre l'empire. Géronce, qui pourſuivoit Conſtant, le ſurprit à Vienne,

& lui fit trancher la tête. Il vint enſuite aſſiéger Arles, où Conſtantin s'étoit renfermé, & il donna la pourpre à Maxime.

Conſtantius, général d'Honorius, & le ſeul que ce prince n'eût pas choiſi parmi les barbares, jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avoit ſervi ſous Théodoſe, & il montroit des talens.

A peine eut-il paſſé les Alpes, que Géronce, abandonné de ſes troupes, fut contraint de s'enfuir en Eſpagne, où il périt. Maxime, qui l'y ſuivit bientôt après, eut le même ſort, & Arles ouvrit ſes portes. Les habitans obtinrent une capitulation avantageuſe, & Conſtan-

tius promit la vie à Conſtantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le fit mourir, lui & ſon fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de barbares, venoit de ſe faire proclamer Auguſte dans la Gaule ultérieure.

Ataulfe envoya la tête de ce rébelle à l'empereur, ce qui fait juger qu'il avoit un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, & il l'avoit prévu ſans doute, car il traînoit toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvoit ſe ſervir. En effet, il lui rendit la pourpre; il ravagea les Gaules, & il en conquit une partie. Il épouſa néanmoins une ſœur d'Honorius, Placidie, qu'A-

laric avoit fait priſonnière à Rome. Au reſte, lorſqu'on le voit reparoître à la tête des Goths, on ne ſait pas ce qu'il avoit fait depuis la mort de ſon beau-frère.

On rapporte à ce tems le premier établiſſement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avoient fait pluſieurs irruptions; ils ſe fixèrent dans la première Germanie, pays dont l'Alſace n'eſt aujourd'hui qu'une partie. Ils embraſsèrent la foi catholique, gouvernerent avec douceur les peuples conquis, & commencèrent à s'appliquer à l'agriculture & aux arts méchaniques.

Cependant Conſtantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths,

qu'il a vaincus, lui abandonnent cette province, & ſe retirent en Eſpagne, où Ataulfe eſt tué; il a pour ſucceſſeur Sigéric, ſon ennemi, qui fait égorger tous ſes enfans, & qui lui-même eſt aſſaſſiné après avoir régné ſept jours. Vallia, que les Goths choiſiſſent alors pour chef, fait la paix avec Honorius: il lui rend Placidie, & il ſe charge de la guerre contre les Vandales.

Les courſes des Goths, qui, malgré leurs victoires, ne peuvent ſe fixer, prouvent combien ce peuple étoit encore barbare, & incapable d'être gouverné par des loix. Il n'y avoit que le tems qui pût enfin le dégoûter d'être

par-tout en guerre, & de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta ſur les Vandales, il obtint de Conſtantius la ſeconde Aquitaine, où il s'établit. Cette province s'étendoit depuis Toulouſe, qui en devint la capitale, juſqu'à l'Océan. Elle comprenoit le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gaſcogne.

Il y avoit dix ans que Conſtantius gouvernoit & défendoit l'empire, lorſqu'Honorius le prit pour collègue. Il mourut quelques mois après. Il avoit épouſé Placidie, & il laiſſoit d'elle deux

enfans, Valentinien & Honorius.

Placidie, chaſſée d'Italie par ſon frère, ſe retire avec ſes deux fils à la cour de Conſtantinople, & Honorius meurt la même année. Ce prince a régné vingt-neuf ans.

CHAPITRE V.

Juſqu'aux tems où Attila commence à menacer l'empire.

L'EMPIRE de Conſtantinople offre peu d'événemens, depuis la mort d'Arcadius juſqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, miniſtre éclairé, ſage & vertueux, qui réprima les abus, & qui fit reſpecter la puiſſance de ſon maître.

Il commençoit à rétablir l'ordre & la tranquillité dans les provinces, lorſque Pulchérie, ſœur de Théodoſe, obtint le titre d'Auguſte, parut à la tête des affaires, & prit ſon frère, en quelque ſorte, ſous

ſa tutelle. Elle ſe chargea ſur-tout de ſon éducation.

Cette princeſſe, plus âgée que Théodoſe de deux ans, en avoit quinze ; & quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle étoit gouvernée. On lui donne des talens au-deſſus de ſon ſexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudroit cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce miniſtre ; quoi qu'il en ſoit, le règne de Théodoſe prouva que cette princeſſe a eu peu de talens ou peu d'influence.

Théodoſe avoit de la douceur, de la piété, du goût pour les arts & pour les ſciences, & même aſſez

d'intelligence pour y faire quelque progrès. Curieux de s'inſtruire, il donnoit beaucoup de tems à l'étude; il paroiſſoit ne vouloir rien ignorer de ce qu'il eſt poſſible de ſavoir. Avec ces qualités qui ſe montroient en lui dès ſon enfance, il ſe conduiſit néanmoins comme un prince foible & ignorant.

Il y a deux ſortes de curioſité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous eſt étranger, pour nous porter aux choſes qu'il eſt de notre devoir de connoître.

Il y a une autre curioſité, qui ſe trouve quelquefois dans une ame lâche, lente & pareſſeuſe: tout la dégoûte; elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement & ſans diſcernement.

Telle étoit la curioſité de Théodoſe ; ceux qui font ſon éloge le diſent inſtruit dans tous les arts & dans toutes les ſciences. Il étoit peintre ; il étoit ſculpteur ; il avoit étudié la botanique ; il ſavoit la médecine ; il ſe piquoit de ſe connoître en pierres précieuſes ; il ſe croyoit théologien.

Il étoit cependant peu inſtruit en tous genres, ſi nous en jugeons par ſes connoiſſances en théologie. Il avoit fait ſa principale étude de cette ſcience, & on admiroit ſurtout, dans cette partie, les progrès de ſon eſprit.

Sa piété dégénéroit en foibleſſe, parce que c'étoit la piété d'une ame foible. Il prioit ſans ceſſe ; il vi-

ſitoit continuellement les égliſes, il les enrichiſſoit ; il faiſoit un monaſtère de ſon palais ; il ſavoit l'écriture par cœur ; il en avoit recherché & lu tous les commentaires ; il n'ignoroit aucune des queſtions qui troubloient l'égliſe ; il connoiſſoit parfaitement toutes les pratiques religieuſes ; enfin, il entretenoit, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans le ſacerdoce. Voilà ce qu'on louoit en lui. Un fait ſuffira pour nous faire juger de ſes lumières.

Un moine à qui il avoit refuſé une grace, eut l'inſolence de lui dire qu'il le retranchoit de la communion des fidèles. A ce mot l'empereur crut voir tous les fou-

dres de l'égliſe. Non-ſeulement il eut la ſimplicité de ſe croire excommunié, il crut encore devoir s'abſtenir de toute nourriture, juſqu'à ce que l'excommunication eût été levée par celui même qui l'avoit portée. En vain un évêque en qui il avoit confiance, l'aſſura que tout le monde n'avoit pas le droit de ſéparer ainſi de l'égliſe; il ne put être raſſuré, que lorſque le moine même lui eut donné l'abſolution. S'il y a ſouvent des princes auſſi ignorans que celui-là, le ſacerdoce n'aura pas de peine à uſurper l'empire. Auſſi l'uſurpa-t-il.

Théodoſe, dit Tillemont, avoit tout ce qu'il falloit pour devenir ſaint dans une vie particulière; &,

ſelon l'expreſſion de S. Auguſtin, il pouvoit être déifié en demeurant dans la ſolitude. Il avoit donc de la piété ; mais ſa piété étoit celle d'un moine, & cependant il avoit d'autres devoirs à remplir. Conſidérons-le comme ſouverain. Autant ſa curioſité pareſſeuſe le portoit ſur mille choſes inutiles, autant elle l'éloignoit des affaires de l'empire. Incapable d'application, il laiſſoit faire, il approuvoit ſans examiner, il ſignoit ſans lire. Il avoit plus de vingt ans, lorſqu'on lui fit ſigner un acte, par lequel il abandonnoit ſa femme pour être eſclave. Pulchérie lui avoit elle-même tendu ce piège. Il parut honteux de ſa négli-

gence, & il ne ſe corrigea pas. Il eût trouvé trop de fatigue à veiller ſur la conduite de ſes miniſtres : il avoit plutôt fait d'abandonner ſa confiance à qui la vouloit, & de laiſſer faire.

De tous ceux qui entourent un prince foible, les valets ſont plus à portée de ſe ſaiſir de cette confiance, qu'il veut dépoſer quelque part. Les eunuques gouvernèrent donc ſous Théodoſe. Ils l'occupèrent de jeux, & ils prirent pour eux les affaires. Au lieu de commander, il obéiſſoit ; mais il ſe trouvoit ſoulagé.

Il falloit donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rébelle au ſouverain, & ce fut une ſource

ſource d'injuſtice & d'atrocité. S. Iſidore qui vivoit ſous ce règne, dit qu'on donnoit des héritiers à des hommes encore vivans ; qu'aux uns on enlevoit leurs enfans, à d'autres leurs femmes, & qu'il y avoit peu de citoyens riches à qui on ne ravît les biens.

Parce que l'empereur manquoit de courage, les miniſtres achetèrent la paix. Auſſi-tôt les barbares en firent commerce ; & comme ils étoient toujours en armes, elle étoit encore à vendre après qu'on l'avoit rachetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les tréſors qu'on livroit ſi ſouvent en échange d'une paix qu'on montroit ſans la donner, mirent dans

la néceſſité de ſurcharger les peuples ; & il arriva que l'excès des impôts joint aux injuſtices les plus criantes, chaſſoit de l'empire les meilleurs citoyens. On préféroit d'aller vivre parmi les barbares.

C'eſt ſur-tout par ſon zèle pour la religion, que Théodoſe paroît avoir mérité des éloges. Ce zèle néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il ſe porta pour juge dans les queſtions qui diviſèrent l'égliſe : ou plutôt il en fit juges ſes eunuques. Ce n'eſt pas qu'il voulût s'arroger ſur les évêques le droit d'en décider ; mais, comme nous l'avons dit, les eunuques étoient plus près de lui pour ſe ſaiſir de ſa confiance.

Il contribua encore par une piété peu éclairée aux déréglemens des eccléſiaſtiques. C'eſt ce que remarque Tillemont d'après S. Iſidore. *La piété des princes religieux a fait voir ou même a cauſé l'irréligion des évêques*, dit ce ſaint. *Les honneurs extrêmes qu'ils leur ont rendus, ont affoibli la piété de ceux qui recevoient ces honneurs; & les grandes libéralités qu'ils leur ont faites, leur ont donné occaſion de vivre dans les délices & dans les excès de luxe.*

Cette piété dont parle S. Iſidore, ne contribuoit pas ſeulement à corrompre la diſcipline eccléſiaſtique; elle entretenoit encore le fanatiſme des idolâtres & des hérétiques

qu'elle faiſoit perſécuter. Théodoſe renouvella les loix portées contre eux par ſes prédéceſſeurs, & donna lieu aux plus grands déſordres. Les villes furent expoſées aux irruptions des moines, qui ſe croyant par état les exécuteurs de ces loix ſévères, ſortoient en force de leurs déſerts, tomboient ſur les hérétiques, ſur les idolâtres, ſur les Juifs, ſoulevoient les peuples, inſultoient les magiſtrats, & commettoient toutes ſortes de violences. L'Egypte où ils étoient en grand nombre, & dont le peuple avoit toujours le même fanatiſme, a été plus d'une fois le théâtre de leurs ſéditions ſanglantes. En 415, les Juifs furent chaſſés d'Alexandrie. On pilla

leurs biens, on en massacra plusieurs, & Hipatie, parce qu'elle étoit payenne, fut mise en pièces par le peuple. C'étoit la fille du géomètre Théon. Elle donnoit elle-même des leçons de philosophie. On faisoit cas de ses connoissances, & on respectoit ses mœurs. Il est fâcheux que le zèle, quelquefois trop impétueux, de S. Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paroisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne les punit pas. On n'en sera pas étonné.

En Perse, vers le même tems, le zèle inconsidéré d'un évêque, fut la cause d'une violente persécution contre les Chrétiens. On prétend qu'Isdegerde, roi de Per-

ſe, avoit conçu le deſſein d'embraſſer le chriſtiániſme, lorſque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de réſolution, & il devint perſécuteur. La perſécution qui dura juſques ſous Varenne ſon fils, forçoit les Chrétiens à ſe réfugier ſur les terres de l'empire. Varenne les fit redemander : Théodoſe les refuſa, & ce fut le ſujet d'une guerre. La paix ſe fit l'année ſuivante, en 422.

A la mort d'Honorius, Théodoſe eût tenté de réunir les deux empires ſous ſa domination, ſi cette entrepriſe ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean, ſecrétaire d'état d'Honorius, avoit été pro-

clamé Auguſte, & il comptoit ſur une armée de Huns, qu'Aëtius, ſon général, devoit lui amener.

Théodoſe ſe borna donc à l'Orient, reconnut Valentinien III pour empereur, & l'envoya en Italie avec Placidie ſa mère. Il lui donna une armée commandée par Ardabure.

Jean étoit déjà décapité, lorſqu'Aëtius arrivoit à ſon ſecours avec un corps de Huns. Ce général qu'il importoit de gagner, paſſa au ſervice de Valentinien qui fut généralement reconnu; & Placidie gouverna ſous le nom de ſon fils, enfant de ſix ans. Il ſemble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef.

Valentinien devoit principalement l'empire au courage & à la fidélité de Boniface, qui commandoit en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avoit à la faveur, tenta de le rendre ſuſpect à Placidie, & il y réuſſit. En même-tems il écrivit à Boniface, qu'on l'accuſoit d'une conſpiration, & lui conſeilla de veiller à ſa ſûreté.

Boniface qui comptoit ſur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que ſa perte ne fût arrêtée. Appelé à la cour, il refuſa de s'y rendre, & il diſpoſa tout pour ſe défendre dans ſon gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmoit dans ſes ſoupçons, crut voir dans Aëtius

un ſujet fidèle, & arma contre Boniface.

Celui-ci trop foible pour réſiſter aux troupes de Valentinien, appelle les Vandales établis dans la Bœtique depuis quelques années, & il leur fournit des vaiſſeaux pour paſſer le détroit. En moins de deux ans, Genſeric leur roi, capitaine hardi, prudent, habile ſur-tout à ſemer la diviſion parmi ſes ennemis, ſe rendit maître de toute l'Afrique, à l'exception de Carthage, Hippone & Cirte, révolution qui ne fut pas moins funeſte à l'égliſe qu'à l'empire.

Placidie ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avoit trompée, rendit ſa confiance à Boniface, qui tenta

vainement de chaſſer les Vandales. Il perdit encore Hippone, & il fut battu.

A ſon retour Valentinien lui donna le commandement des armées, & l'ôta ou voulut l'ôter à ſon rival. Mais Aëtius, qui étoit dans les Gaules à la tête des troupes, le conſerva. Il faiſoit alors la guerre aux Francs, qui s'établiſſoient dans la Belgique; & il paroît qu'il leur céda par un traité les terres qu'ils avoient conquiſes.

Pour lui ôter le commandement, il falloit le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ſes bleſſures, quelques jours après; & Aëtius ſe re-

tira chez les Huns dans la Pannonie, où il leva une nouvelle armée.

Avec le ſecours de ces barbares, il devenoit formidable. Placidie traite avec lui : elle lui rend le commandement des armées : elle y ajoute le titre de Patrice ; & ce fut encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulût le ſervir.

La plus grande partie des Gaules avoit été abandonnée aux Francs, aux Goths & aux Bourguignons. Valentinien conſervoit peu de choſe en Eſpagne, où les Suèves s'étoient emparés de la Bœtique abandonnée par les Vandales. Il ne lui reſtoit en Afrique que Cirte & Carthage ; & l'Illyrie oc-

cidentale étoit moins à lui qu'aux barbares qui vouloient la ravager.

Par-tout où les barbares s'établiſſoient, ils portoient l'Arianiſme ou l'Idolâtrie; & ils s'armoient contre les Catholiques qu'un zèle inconſidéré armoit contr'eux. Il ſembloit qu'une perſécution générale dût achever d'exterminer les peuples. C'étoit l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs loix étoient priſes à la lettre dans ces tems où ces barbares, qui conſervoient leur férocité juſques dans le ſein du Chriſtianiſme, ne cherchoient que des prétextes pour s'égorger. Citons-en un exemple.

Sous le règne de Théodoſe le Grand, Ithace, évêque en Eſpagne

gne, ſuſcita une violente perſécution contre les Priſcillianiſtes, hérétiques auxquels on reprochoit les erreurs des Gnoſtiques & des Manichéens. On leur enlevoit leurs égliſes, on les chaſſoit des villes, on les dépouilloit de leurs biens, on les faiſoit mourir dans les ſupplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans pluſieurs conciles. On fit ſchiſme avec lui; & on voit parmi ceux qui s'élevoient contre ſes violences, S. Martin, S. Ambroiſe & le pape Sirice. Il ne faiſoit néanmoins qu'exécuter à la lettre des loix des empereurs.

Les Priſcillianiſtes s'armèrent à leur tour contre les Ithaciens lors de l'invaſion des Vandales. Ils re-

couvrèrent leurs égliſes pendant les déſordres qu'occaſionna cette révolution, & les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entr'eux. C'eſt alors que l'Eſpagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La diſcipline ſe perdit, la foi s'altéra, les opinions ſe mêlèrent comme les peuples, on ne ſut plus ce qu'on devoit croire, & cependant on s'égorgeoit toujours.

L'empire d'Orient étoit entier ou à peu près. Il comprenoit l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Aſie mineure, la Syrie & l'Egypte. Les barbares n'avoient pu s'y établir nulle part, & il jouiſſoit de la paix qu'il avoit faite avec la

Perſe ; mais l'égliſe étoit troublée.

Neſtorius, évêque de Conſtantinople, fut l'auteur d'une nouvelle héréſie. Vain, préſomptueux & violent, il ſe fit connoître dès le jour de ſon intronisation, lorſque prêchant devant l'empereur, il lui adreſſa ces paroles : *faites que la foi orthodoxe règne ſeule ſur la terre, & je vous ferai règner avec Dieu dans le ciel ; aidez-moi à exterminer les hérétiques & j'exterminerai les Perſes avec vous.* Il ne lui manquoit plus que de dire : *Penſez comme moi, ou je vous exterminerai vous-même.* D'autres le diront.

Il ne tenoit pas à ce fanatique que le ſang ne coulât de toutes parts. Il perſécuta les hérétiques à

l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodoſe, & dans laquelle ſont nommés les Eunomiens, les Valentiniens, les Montaniſtes, les Meſſaliens, les Marcionites, les Photiniens, les Paulianiſtes, les Donatiſtes, les Audiens, les Manichéens, les Ariens, les Macédoniens, les Appollinariſtes, les Novatiens, les Sabbatiens, les Priſcillianiſtes, les Phrygiens, les Borboriens, les Euchites ou enthouſiaſtes, les Hidroparaſtates, les Aſcodrugites, les Marcellins. Il n'y eſt point fait mention des Pélagiens, parce que Neſtorius leur étoit favorable. Il importe peu de connoître les erreurs de tous ces hérétiques: il ſuffit ſeulement de con-

ſidérer leur nombre ; & on jugera des troubles que la perſécution devoit produire. Elle commença à Conſtantinople contre les Ariens. En cinq jours Neſtorius les réduiſit à un tel déſeſpoir, qu'ils brûlèrent eux-mêmes leur égliſe. Il fut ſurnommé l'incendiaire. L'incendie conſuma pluſieurs maiſons.

Cet héréſiarque perſécuteur ſouleva bientôt toute l'égliſe. S. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Neſtorius lui répondit par des accuſations calomnieuſes ; & il le fit condamner dans un concile qui ſe tint à Conſtantinople. Etant à la cour, il eut pour lui les eunuques, & par conſéquent Théodoſe.

Cependant un ſynode de Rome le condamnoit, & le pape Céleſtin avoit chargé S. Cyrille d'exécuter, en ſon nom, la ſentence portée contre cet héréſiarque. Un concile général parut alors néceſſaire. Tous les évêques en déſiroient la convocation, & Neſtorius la demandoit lui-même: il comptoit ſur ſon crédit à la cour. Ce concile convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Ephèſe le jour de la pentecôte de l'année ſuivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Eſpagne, ni des Gaules. Il n'y avoit plus dans ces provinces de voitures publiques; & d'ailleurs, les chemins infeſtés de gens armés, ne permettoient pas

de s'engager dans de longs voyages.

Les évêques d'Egypte & ceux de l'Asie mineure, arrivés les premiers, condamnèrent & déposèrent Nestorius, le jour marqué pour l'ouverture du concile, & sans attendre les autres évêques. Les députés du pape, qui survinrent après le jugement, approuvèrent tout ce qui avoit été fait. Mais cette précipitation ayant offensé les évêques d'Orient, qui avoient Jean d'Antioche à leur tête, ils firent schisme, & ils déposèrent dans leur synode, S. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephèse.

Les deux partis sollicitoient à la cour. Théodose, mal instruit comme à son ordinaire, crut faire sage-

ment d'approuver tout-à-la fois la dépoſition de Neſtorius, celle de S. Cyrille & celle de Memnon. C'eſt ainſi que ſe portant pour juge entre les deux partis, il les condamnoit & les approuvoit en même-tems l'un & l'autre. A la fin néanmoins Neſtorius, malgré ſes intrigues, reſta ſeul dépoſé. L'empereur rétablit S. Cyrille & Memnon ſur leurs ſiéges; & Jean d'Antioche abandonna l'héréſiarque. Mais l'héréſie ne fut pas éteinte.

En voulant prouver contre Neſtorius que les deux natures en J. C. font une ſeule perſonne, S. Cyrille ſe ſervit quelquefois d'expreſſions qui paroiſſoient confondre les deux natures en une : tant

il eſt difficile à ceux qui combattent une erreur, d'éviter juſqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutychès prit à la lettre les expreſſions de S. Cyrille. En convenant qu'avant l'incarnation la nature divine & la nature humaine étoient diſtinctes, il avança que, par l'incarnation, elles s'étoient confondues ; & que, comme en Jeſus-Chriſt il n'y a qu'une ſeule perſonne, il n'y a qu'une ſeule nature.

Eutychès étoit un moine de Conſtantinople, qui avoit la protection de Chryſaphius, eunuque tout puiſſant à la cour. Théodoſe ſe déclara pour lui. Il eut pour ſectaires tous les moines d'Egypte ; &

il fut ſur-tout ſoutenu par Dioſcore, ſucceſſeur de S. Cyrille. Cette héréſie n'éclata que quelques années après celle de Neſtorius. Nous les rapprochons, parce que nous préférons l'ordre des choſes à celui des tems.

Les Eutychéens accuſoient les Catholiques d'être Neſtoriens, & les Catholiques accuſoient les Eutychéens d'être Appollinariſtes. Delà naquirent de longues diſſentions & de grands troubles. Obſervons la conduite de l'empereur : c'eſt à quoi nous devons nous borner.

Eutychès ayant été condamné à Conſtantinople dans un concile auquel préſidoit S. Flavien, évêque de cette ville, Chryſaphius,

l'ennemi de Flavien, ſe plaignit à Théodoſe de cette condamnation ; il la lui repréſenta comme une injuſtice criante, & il l'aſſura que tous les pères du concile étoient autant de Neſtoriens. Auſſi-tôt l'empereur fait venir l'évêque de Conſtantinople: il en exige une profeſſion de foi, & il convoque un concile à Ephèſe pour le juger. Il ne parloit que d'extirper les reſtes du Neſtorianiſme, & il devenoit le fauteur d'une nouvelle héréſie.

L'intrigue fit Dioſcore préſident du concile, & lui donna main-forte. Proclus qui commandoit en Aſie, eut ordre de marcher à Ephèſe avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les ſoldats paru-

rent lorſque Dioſcore les demanda, & il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutychès orthodoxe: il dépoſa S. Flavien; & l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas ſouſcrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui deſſiller les yeux. Tant qu'il vecut, Dioſcore jouit de ſa victoire pour troubler l'Orient; & ce n'eſt qu'après la mort de Théodoſe, qu'Eutychès a été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son héréſie dure encore aujourd'hui.

Dans le tems que l'héréſie de Neſtorius troubloit l'Orient, Attila & Bléda, chefs des Huns, menaçoient l'empire; & Théodoſe achetoit la paix. Il s'engagea à ne donner au-

cuns ſecours aux ennemis des Huns, à rendre tous les transfuges qui s'étoient retirés ſur les terres de l'empire, & à payer tous les ans un tribut de ſept cens livres peſant d'or. Après avoir fait ce traité, les Huns tournèrent leurs armes contre les nations ſeptentrionales. Nous les reverrons bientôt.

CHAPITRE VI.

Juſqu'à la mort d'Attila.

Nous avons vu des héréſies en Orient. En Occident où l'on étoit plus barbare, on ſubtiliſoit moins & nous n'y verrons que des guerres.

Pour obtenir la paix de Genſeric, Valentinien lui avoit abandonné une partie de l'Afrique, & il lui reſtoit aſſez d'ennemis. Il étoit alors en guerre avec Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine; avec les Bourguinons auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres; & avec les Suèves qui étoient maîtres de la plus grande partie de l'Eſpagne. Pendant

que ces guerres occupoient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus foible, livroit les côtes aux pirateries des barbares; & l'intérieur des provinces aux troupes des brigans qui les ravageoient.

Dans ce désordre il sembloit que, pour assurer ses biens & sa liberté, chacun eût recouvré le droit de sa propre défense, & que ce fût une nécessité de piller pour n'être pas pillé soi-même. Tout le monde arma. Les payſans rassemblés par troupes sous le nom de Baguades, se soulevèrent principalement dans les Gaules; & ils commirent toutes sortes de violences pour se soustraire aux vexations des riches & aux rapines des Magistrats.

Ces troubles ouvroient l'empire aux ennemis. Genſeric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage & fit une deſcente en Sicile. Aëtius étoit alors occupé dans les Gaules, & Littorius, autre général de l'empereur, avoit été défait & pris par Théodoric. Valentinien permit à ſes ſujets de s'armer pour leur défenſe, & leur donna tout ce qu'ils pourroient prendre ſur les Vandales. Il ne faiſoit que montrer ſa foibleſſe.

L'Orient arma. L'eunuque Chryſaphius, qui ſe propoſoit la conquête de l'Afrique, épuiſa l'empire pour équiper plus de mille vaiſſeaux. La flotte aborde en Sicile. Elle eſt à charge ſans être utile.

Genſeric amuſe les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; & Théodoſe eſt bientôt obligé de la rappeler pour défendre ſes provinces attaquées par les Perſes, les Sarraſins, les Iſaures & les Huns. Genſeric alors fit la paix, & reſta maître de toute l'Afrique.

Attila & Bléda après avoir répandu la terreur dans la Tartarie juſqu'à la Chine, étoient revenus en Europe. Ils menaçoient l'Illyrie, & ils offroient de vendre encore la paix à Théodoſe. Pour cette fois le conſeil de l'empereur oſa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœſie & de la Thrace; & il fallut finir par

acheter la paix. Elle coûta ſix mille livres peſant d'or, & deux mille qu'on s'engageoit à payer chaque année.

En faiſant ces traités honteux, les empereurs vouloient ne donner aux rois barbares, que le titre de généraux de l'empire, & ils appeloient gâges les tributs qu'ils étoient forcés de payer. Attila ne rejettoit ni n'acceptoit ce titre. Ce n'eſt pas pour des choſes d'étiquette qu'un barbare fait la guerre; mais il prétendoit avoir parmi ſes eſclaves des rois qui valoient les généraux des empereurs & les empereurs mêmes. *Mon maître eſt le vôtre*, diſoient à Théodoſe les ambaſſadeurs de ce conquérant;

& Théodoſe faiſoit de magnifiques préſens à ces ambaſſadeurs. Lorſqu'Attila vouloit enrichir quelques-uns de ſes eſclaves, il les envoyoit en ambaſſade à Conſtantinople.

Attila fit mourir ſon frère, & régna ſeul ſur les Huns. Il avoit ſubjugué toutes les nations de la Germanie & de la Scythie, & on prétend qu'il étendit ſon empire juſqu'à l'Océan oriental; c'eſt-à-dire, que la terreur de ſon nom ſe répandit dans le nord de l'Europe & de l'Aſie, & pénétra bien au-delà des lieux où il porta ſes armes. Les hordes qui erroient dans la Tartarie, ont pu reconnoître ſa domination, ſoit par crainte, ſoit pour ſe rendre elles-mêmes plus

redoutables; mais il ne régnoit pas ſur elles, comme on règne ſur des peuples policés. L'opinion faiſoit ſa puiſſance plutôt que la force; & quoiqu'il fît trembler les Romains, ſon vaſte empire devoit tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'étoit élevé.

On n'en jugeoit pas ainſi à Conſtantinople. Théodoſe, qui déſeſpéroit de vaincre Attila, tenta de le faire aſſaſſiner. Ce fut Chryſaphius, ſon miniſtre, qui lui en donna le conſeil, & ce lâche eunuque l'aſſura du ſuccès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chryſaphius lui fût livré, & qui traita Théodoſe comme un eſclave

perfide envers ſon maître. L'empereur fut obligé de prodiguer ſes tréſors pour conſerver ſon miniſtre.

Pendant qu'il ruinoit ainſi l'empire, c'eſt alors que, fauteur de l'héréſie d'Eutychès, il troubloit l'égliſe. Il mourut l'année ſuivante, dans la quarante-troiſième année de ſon règne.

Il y avoit pluſieurs années qu'Honoria, ſœur de Valentinien, princeſſe que ſon frère avoit chaſſée du palais à cauſe de ſes débauches, invitoit Attila à porter les armes en Italie, & lui offroit ſa main. Le roi des Huns n'avoit paru faire aucune attention aux ſollicitations de cette femme, lorſqu'après la mort de Théodoſe, il la de-

manda en mariage à Valentinien, avec la moitié de l'empire. Il ſuppoſoit ſans doute qu'elle y avoit des droits. On lui répondit qu'elle n'en avoit point.

Marcien, vieux ſoldat qui avoit ſuccédé à Théodoſe, refuſoit de payer le tribut. Il répondoit qu'il n'avoit que du fer pour les ennemis. L'Orient, ſous ce nouveau prince, paroiſſoit donc pouvoir ſe défendre. L'Occident offroit une conquête plus facile. C'eſt ce que Genſeric repréſentoit au roi des Huns, & il l'invitoit à conquérir les Gaules. Il vouloit ſur-tout l'armer contre Théodoric dont il étoit l'ennemi.

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en aſſurer le ſuccès, il né-

gocie tout-à la fois avec Théodoric & avec Valentinien : il feint de rechercher également l'alliance de l'un & de l'autre; il tente de perſuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, & aux Goths qu'il arme contre les Romains : prêt à tomber ſur celui des deux peuples qui ſe laiſſera ſurprendre. Il ne trompa perſonne : Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le ſervir mieux que ſa politique. A la tête de cinq cens mille hommes, il avoit déjà ravagé preſque toute la partie des Gaules qu'arroſent le Rhin, la Moſelle, la Marne & la Seine, & il aſſiégeoit Orléans, lorſqu'Aëtius arrivoit à

Arles où il n'avoit encore raſſemblé que peu de troupes. Le roi des Viſigots, Mérouée, roi des Francs, les Bourguignons & d'autres peuples viennent groſſir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il ſurprend les Huns; il en fait un grand carnage; il les pourſuit juſques dans la Champagne où il remporte une victoire complète. Plus de cent ſoixante mille hommes reſtèrent ſur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Le Nord ne produiſoit que des ſoldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila, il lui étoit facile de la réparer; & dès l'année ſuivante, il porta l'effroi en Italie.

Il prit d'assaut Aquilée qu'il ruina entièrement; il dévasta la Vénétie & la Ligurie; & il parut menacer Rome. C'est à cette occasion que les habitans de la Vénétie, cherchant un asyle dans les îles du Golfe, jetèrent les fondemens de la république de Venise.

Attila, malgré ses succès, ne savoit encore, s'il devoit marcher à Rome. Il avoit à défendre ses états contre l'empereur d'Orient, qui lui déclaroit la guerre: son armée dépérissoit par les maladies; & Aëtius, à qui Marcien avoit envoyé des secours, venoit de remporter quelques avantages. Il craignoit sans doute ce général. Telle

étoit sa position, lorsque le pape S. Léon, envoyé par Valentinien, vint lui demander la paix. Il l'accorda. Mais les Romains se soumirent à un tribut. Il mourut l'année suivante.

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affoiblirent, parce qu'ils le partagèrent, & plus encore parce qu'ils ne succédèrent pas à la réputation de leur père. Les peuples, auparavant soumis, secouèrent le joug. Les Huns, presque toujours vaincus, se dispersèrent. Une partie se retira vers le Pont-Euxin, un grand nombre se confondit avec les autres barbares; quelques-uns se donnèrent aux empereurs d'Orient. Enfin, quinze ou vingt ans après

la mort d'Attila, cette nation fut comme éteinte. Son nom ne paroît plus dans l'hiſtoire.

Le grand talent d'Attila étoit ſans doute de ſubjuguer les imaginations foibles. Fier, intrépide, hardi dans ſes projets, il paroiſſoit inſpiré du dieu des combats. On croyoit même qu'il combattoit avec une épée que ce dieu lui avoit donnée, & on lui rendoit une eſpèce de culte. Les rois qu'il traînoit à ſa ſuite attendoient ſes ordres ſans oſer l'enviſager, & tous ſes ſoldats trembloient devant lui. Cependant il n'eſt pas sûr qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paroît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes que celles que ſe font tous

les barbares. C'étoit assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagère fut l'effet de la foiblesse de ses ennemis, plutôt que de ses talens militaires.

Sans foi avec les peuples auxquels il faisoit la guerre, il se piquoit de rendre justice à ceux qui lui étoient soumis. Il ne souffroit pas qu'on les opprimât, & il punissoit les violences qui leur étoient faites. Avec un extérieur simple, il affectoit de se mettre au-dessus des rois par son mépris pour le faste. C'est sur une chaise de bois que les ambassadeurs de Théodose le trouvèrent assis; & dans le repas

qu'il leur donna, il les fit ſervir en vaiſſelle d'or & d'argent, pendant qu'on le ſervoit lui-même en vaiſſelle de bois. On auroit dit qu'en dépouillant les Romains, il vouloit plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le beſoin que les Huns pouvoient avoir d'or & d'argent: & on auroit jugé à leur genre de vie, qu'ils devoient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices eſt ſi rapide, que les barbares devenoient avides des richeſſes avant que d'en connoître l'uſage.

CHAPITRE VII.

Juſqu'à la ruine de l'empire d'Occident.

APRÈS la mort de Théodoſe le jeune, il ſembloit que l'Orient devoit appartenir à Valentinien, car les deux empires ſe réuniſſoient lorſque l'un des deux empereurs ne laiſſoit après lui perſonne avec le titre de Céſar ou d'Auguſte. Heureuſement pour l'Orient, il eût été impoſſible à Valentinien de faire valoir ſes prétentions. Il n'y ſongea même pas, & on diſpoſa de cet empire ſans le conſulter.

On fonde uniquement ſes droits ſur ce qu'il étoit empereur d'Occi-

dent, & non ſur ce qu'il avoit épouſé Eudoxie, fille de Théodoſe. Car l'empire ne ſe régloit pas comme les autres ſucceſſions : une fille n'en héritoit pas, & par conſéquent elle ne pouvoit pas le porter à ſon mari.

Pulchérie vivoit encore. Il eſt évident que le nom d'Auguſte n'étoit en elle qu'une dignité ſans pouvoir, & non un titre qui donnât des droits ; mais alors on ne faiſoit pas ces diſtinctions. Il ſemble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenoit pas, puiſqu'elle n'oſa pas s'en ſaiſir, & il ſemble auſſi qu'elle ait cru qu'il lui appartenoit, puiſqu'elle en diſpoſa. Elle s'imagina, parce qu'elle étoit Auguſte,

que celui qu'elle épouſeroit ſeroit Auguſte comme elle; & quoique ſon entrepriſe fût ſans exemple, elle ne trouva point de contradiction. Elle épouſa donc Marcien, & elle lui donna l'empire. Elle y mit ſeulement pour condition qu'il reſpecteroit ſa virginité. Elle avoit cinquante-deux ans, & Marcien en avoit cinquante-huit. C'étoit un ſoldat de fortune, qui avoit été attaché au général Aſpar, fils d'Ardabure.

Dès la ſeconde année de ce règne, on tint à Chalcédoine le quatrième concile écuménique où l'empereur & l'impératrice aſſiſtèrent, & montrèrent leur zèle pour la foi catholique. Ce concile con-

damna l'héréſie d'Eutychès, fit pluſieurs canons ſur la diſcipline, & donna le ſecond rang au ſiege de Conſtantinople, quoique juſqu'alors Alexandrie & Antioche euſſent eu la prééminence. Le pape S. Léon refuſa ſon conſentement à ce dernier décret. C'eſt depuis ce concile qu'on a donné le titre de Patriarche aux évêques de Rome, de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem.

Sous les empereurs, les perſécutions y enoient ſouvent à la ſuite des déciſions d'un concile. Marcien fut plus ſage. *Il appuya*, dit Tillemon, *de toute ſon autorité, & par un grand nombre d'édits, les décrets du concile de Chalcédoine. Mais ce fut ſans y*

mêler aucune violence qui pût rendre la vérité odieuſe. Car il n'ordonna jamais qu'on forçât perſonne à avouer & à ſigner, quoique ce fût malgré lui, ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces & des violences.

Quoique Marcien fût monté ſur le trône dans les tems orageux, ſon règne fut tranquille. Les barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs diſſentions pour former des entrepriſes ſur les provinces romaines. Les Perſes ne purent rompre la paix, parce qu'ils étoient eux-mêmes attaqués par les Huns, qu'on nommoit Cibarites. Les Saraſins, les Blemmies

& d'autres peuples du midi firent à la vérité des invaſions; mais ils furent bientôt repouſſés & contenus.

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui ſuffiſoit pour réprimer bien des abus, au moins à la cour; il en réprima par ſa vigilance dans les provinces. Il avoit peu de lumières, mais il fut juſte. Il mourut dans la ſeptième année de ſon règne.

Deux ans auparavant, Valentinien avoit été aſſaſſiné, lorſqu'il venoit lui-même de poignarder Aétius, que l'eunuque Héraclius lui avoit rendu ſuſpect. Ce prince lâche, qui vivoit dans la débauche, avoit déshonoré la femme

de Maxime, perſonnage puiſſant, qui, pour aſſurer ſa vengeance, trama la perte d'Aëtius, & ſe ſaiſit de l'empire.

Sous le règne de Valentinien, le pape S. Léon obtint une loi qui ſoumettoit à la juriſdiction du ſaint ſiège tous les évêques de l'empire. Elle leur défendoit de rien innover ſans y être autoriſés par le pape, & elle leur ordonnoit de comparoître à ſon tribunal toutes les fois qu'ils y ſeroient cités. Cette prérogative faiſoit du pape un monarque qui pouvoit abuſer de ſa puiſſance, & il en naîtra bien des abus.

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étoient devenus juges ſans

ſans appel en matière civile, & tout plaideur étoit autoriſé à porter ſa cauſe devant eux. Environ quarante ans après, Valentinien abrogea cette loi. On en voyoit déjà les inconvéniens.

Maxime ne régna que trois mois. Il fut maſſacré à Rome par le peuple, à l'approche de Genſeric, qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avoit appelé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant quatorze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entr'autres Eudoxie & ſes deux filles, & il refuſa ces princeſſes à Marcien.

Un Gaulois, général de Maxime, Avitus, ſe ſaiſit de l'empire; & après avoir régné un peu plus d'un

an, il tombe, entre les mains de Ricimer, qui s'étoit ſoulevé, & qui le fait ſacrer évêque de Plaiſance.

Nous avons déjà vu Conſtantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorſqu'il fut fait priſonnier par Conſtantius. Ce ſont-là les moyens que les barbares imaginoient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la ſuite, ils feront moines les princes qu'ils dépoſeront.

Le général Ricimer, Suève d'origine, n'oſant ou ne pouvant prendre la pourpre, vouloit au moins en diſpoſer, & il laiſſa l'empire ſans chef pendant dix mois.

En Orient, on voyoit à-peu-près

les mêmes ſcènes. Le général Aſpar y diſpoſoit du trône, & n'y pouvoit monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon, qu'il comptoit gouverner, lorſque Ricimer le donnoit à Majorien, qu'il comptoit gouverner également.

Majorien avoit ſervi ſous Aëtius. Il paroiſſoit capable de retarder la chûte de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre, & de ſoulager les peuples. Il vainquit les Vandales qui avoient fait une deſcente dans la Campanie, & il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Ricimer ne vouloit pas d'un prince qui gouvernoit par lui-même. Il le fit aſſaſſiner, & lui donna

pour ſucceſſeur Libius Sévérus, qui fut tel qu'il le vouloit. Egidius, tout-à-la-fois général des armées romaines dans les Gaules & chef des Francs qui avoient chaſſé Childéric, fils de Méroué & père de Clovis, prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien.

Aſpar n'étoit pas auſſi maître en Orient que Ricimer en Occident. Mais Léon n'avoit que des vices. Son avidité inſatiable ruinoit les provinces, & armoit ſon bras contre les citoyens dont il vouloit la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le ſurnom de Grand, parce qu'il parut vouloir protéger la religion. Ils le louoient ſur-tout

de préférer les affaires de l'égliſe à celles de l'état. Il nous ſemble pourtant que dans un tems où tout préparoit la ruine de l'empire, il étoit de l'intérêt de la religion même, qu'un ſouverain ne donnât pas moins de ſoins aux affaires de l'état, qu'à celles de l'égliſe.

Anthémius, petit-fils de ce ſage miniſtre qui avoit gouverné ſous Théodoſe le jeune, commandoit les troupes, & venoit de ſe diſtinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie, lorſque par la mort de Sévère, l'empire d'Occident ſe trouva ſans chef, & que Ricimer, qui n'oſoit prendre aucun titre, gouvernoit en tyran depuis pluſieurs mois. Léon donna

pour empereur ce général aux Romains, qui lui avoient envoyé une députation à cet effet ; & Ricimer, forcé d'y consentir, rechercha l'alliance d'Anthémius, qui lui donna sa fille en mariage.

Alors l'empereur d'Orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'Occident, & il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basiliſque, son beau-frère, Héraclius & Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Egypte, de la Thébaïde & de la Cyrenaïque, fondit tout-à-coup par mer sur la Tripo-

litaine, battit les Vandales, prit Tripoli, & marcha par terre à Carthage. Baſiliſque parut alors avec une flotte formidable, & la perte de Genſeric paroiſſoit aſſurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix; il obtint une ſuſpenſion d'armes, & pendant qu'on négocioit, il ſurprit la flotte & la brûla. Ainſi finit cette entrepriſe. Baſiliſque, accuſé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

En recevant l'empire, Léon avoit promis de déclarer Céſar un des fils d'Aſpar; & il n'en avoit rien fait. Aſpar néanmoins ſembloit devoir être ménagé. Il avoit un corps de troupes à lui, & pluſieurs généraux lui étoient attachés. Pour

ſe faire un appui contre ce ſujet trop puiſſant, l'empereur rechercha l'alliance des Iſaures, peuple brigand qui avoit ſouvent ravagé l'Aſie ; & il appela un de leurs chefs à ſa cour, Zénon, homme ſans vertus, ſans talens, qu'il prit pour gendre, qu'il fit conſul, & auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalouſie d'Aſpar ayant éclaté, Léon, qui feint de vouloir l'appaiſer, tient enfin la parole qu'il lui avoit donnée. Mais bientôt après il le fait aſſaſſiner avec ſes deux fils, Ardabure & Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que bleſſé.

En apprenant la mort d'Aſpar, Ricimer crut voir le ſort qui le

menaçoit. Il leva l'étendard de la révolte, & il vient aſſiéger Rome, où Anthémius s'étoit renfermé.

Léon envoie Olibrius au ſecours de l'empereur d'Occident. Ce traître ſe réunit à Ricimer; il ſe fait proclamer Auguſte; Rome eſt priſe, livrée au pillage, & Anthémius eſt égorgé. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, & Olibrius ne régna pas trois mois.

Glicerius prit la pourpre, & ne la porta qu'un an. La cour de Conſtantinople ne le reconnut pas; & Julius Nepos, envoyé par Léon, & proclamé à Ravenne, le ſurprit, le força d'abdiquer, & le fit ordonner évêque de Salone, en Dalmatie.

Sur ces entrefaites, Léon étoit mort, & avoit laiſſé l'empire à ſon petit-fils, Léon, fils de Zénon.

Sous ce règne, il y eut un grand chambellan qui ſe fit moine, & qui continua néanmoins d'être grand chambellan, & d'en faire les fonctions. Il y eut auſſi un moine conſul, qu'on reconduiſoit ſolemnellement à ſon monaſtère, où il reprenoit ſon habit de moine. Ces choſes ſont d'autant plus étranges, que Léon avoit fait une loi qui défendoit aux moines de ſortir de leurs couvens, & de ſe répandre dans les villes. On voit combien les barbares brouilloient toutes les idées.

Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, & ſe

trouva maître de l'empire quelques mois après par la mort de ſon fils. Il le perdit l'année ſuivante, & s'enfuit en Iſaurie. Ce prince, auſſi odieux que mépriſable, fut dépoſé par les ſoldats.

Baſiliſque, qui avoit été exilé ſous Léon I, fut alors proclamé. Il donna les titres de Céſar & d'Auguſte à ſon fils Marc. Il ſouleva les Catholiques, parce qu'il ſe déclara pour l'héréſie d'Eutychès, & il fit un grand carnage des Iſaures qui étoient à Conſtantinople. Zénon, à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire deux ans après s'être enfui. Il relégua Baſiliſque en Cappadoce, où il le laiſſa mourir de faim, &

Marc fut fait lecteur dans une égliſe. Pendant ces troubles, l'empire d'Occident finiſſoit.

Népos n'avoit régné qu'un an. Oreſte, ſon général, auparavant ſecrétaire d'Attila, l'avoit chaſſé, & avoit donné l'empire à ſon propre fils, Romulus Auguſtus qu'on nommoit Auguſtule, à cauſe de ſa jeuneſſe, ou par mépris.

Pour faire ceſſer ces révolutions, les barbares, qui rempliſſoient l'empire, & qui par conſéquent en étoient les maîtres, n'avoient qu'à déclarer qu'ils ne vouloient plus d'empereur. C'eſt ce qui arriva. Odoacre aſſiégea Pavie, où Oreſte s'étoit renfermé, prit cette ville d'aſſaut, fit trancher la tête à ce

général, laiſſa vivre Auguſtule, qu'il ne craignoit pas, ſubjugua l'Italie, & régna avec le titre de Roi. C'eſt ainſi que finit l'empire d'Occident, dans la cinq cent ſeptième année depuis la bataille d'Actium, & dans la douze cent vingt-neuvième depuis la fondation de Rome.

CHAPITRE VIII.

Concluſion de l'hiſtoire romaine.

DANS cette concluſion, on ſe propoſe de faire un tableau des différentes formes que les circonſtances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choſes dans un nouveau jour, en les renfermant dans un eſpace plus reſſerré.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de ſe faire des loix. Il ſe ſont élevés, & ils ſont tombés par la force des circonſtances. Leur ſituation ne leur permettoit pas de ſubſiſter par le commerce; les arts étoient peu connus en Italie, &

d'ailleurs un ramas de pâtres & de vagabonds étoit peu fait pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes & envahir des terres; & pour défendre ce qu'ils avoient pillé, ils furent dans la néceſſité de piller encore. Sous Romulus ils étoient donc & ils ne pouvoient être que brigands.

Ainſi Rome naiſſante devoit périr ou s'agrandir; telle étoit ſa conſtitution. Elle parut d'abord en changer ſous Numa. Les victoires, qui rendoient les Romains redoutables, furent des circonſtances favorables aux vues pacifiques de ce prince. On dit qu'il adoucit par ſes loix les mœurs du prince; & ce ſera avec raiſon, s'il eſt vrai que les mœurs

puiſſent devenir plus douces, lorſque l'eſprit ne s'éclaire pas ſur les devoirs de l'humanité. Pour rendre les Romains fidèles à leurs engagemens, il fit une divinité de la foi ; il en fit une autre d'une pierre, pour empêcher chaque citoyen d'uſurper ſur les champs de ſes voiſins : en un mot, il ne les contint que par la crainte de quelque dieu, & il ne leur donna aucune idée de juſtice ; ou plutôt il ne les contint pas, car on ne voit pas que les Romains aient été fidèles à leurs engagemens, ni qu'ils aient ceſſé d'uſurper les uns ſur les autres. Ils continuèrent donc d'être brigands, & ils furent ſeulement plus ſuperſtitieux.

Numa ne leur parla pas d'une autre vie. Il ne ſe mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devoient craindre s'ils déplaiſoient aux dieux. Il étoit bien sûr que ces imaginations groſſières craindroient quelque choſe, & c'étoit aſſez.

Il laiſſa les dieux auxquels on croyoit, & il en imagina d'autres auxquels on ne pouvoit manquer de croire. Il ne raiſonna ni ſur leur nature, ni ſur leur origine. Il ne les repréſenta pas jaloux de fouiller dans le cœur pour punir juſqu'aux penſées. Ils paroiſſoient, ainſi que le légiſlateur, ne juger que des actions extérieures.

Toute la religion ne conſiſtoit qu'en cérémonies. On étoit fort

exact à n'y rien changer. Elles ſe faiſoient avec magnificence, & la plus grande partie du culte rendu aux dieux étoit des fêtes pour le peuple. L'appareil des cérémonies remuoit l'imagination, l'exactitude à les obſerver les faiſoit reſpecter; & les ſpectacles, qui les accompagnoient, attiroient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains ſe préparoient à ne s'occuper que de jeux, lorſque la guerre, qui ſe feroit au loin, ne laiſſeroit dans Rome qu'une populace déſœuvrée.

L'unique dogme qui ſe ſoit introduit parmi eux, c'eſt que les dieux s'intéreſſoient à l'agrandiſſement de Rome. Il en réſultoit deux cho-

les ; l'une, que le ſeul moyen de leur plaire étoit de ſervir la patrie ; & l'autre, que l'utilité de la république étoit la ſeule règle de conduite. Par-là tout tendoit à l'agrandiſſement des Romains ; & l'on peut ajouter que tous les moyens d'y contribuer devoient paroître également légitimes. Avec cette façon de penſer, ils commettoient des injuſtices ſans ſe croire injuſtes, & la ſuperſtition ſembloit faire une vertu de leur férocité même.

Cette religion les a bien ſervis, préciſément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laiſſé leur premier caractère : ils étoient brigands par état, elle les fit brigands par ſuperſtition. Il ne

s'agiſſoit pas de s'aſſurer de la juſtice d'une entrepriſe : il ſuffiſoit de conſulter les augures dont l'intérêt public étoit toujours l'interprète, & le ſoldat ne doutoit pas qu'il n'obéît aux dieux.

Dès que les Romains n'étoient pas capables d'être conduits par la lumière, Numa eût mal fait de raiſonner avec eux : il ne pouvoit employer que la ſuperſtition. Mais ſes inſtitutions ne corrigeoient pas le caractère du peuple : elles le dirigeoient ſeulement vers le bien public ; & ce bien public n'étoit & ne pouvoit être qu'un brigandage. Tout citoyen religieux fut donc un ſoldat qui ſe croyoit tout permis avec les ennemis, c'eſt-à-dire, avec les peu-

ples voiſins. Si Numa, comme on le dit, & comme en effet il ſe paroît, a cru faire des Romains un peuple pacifique, il s'eſt prodigieuſement trompé.

Quand nous rapportons des inſtitutions à Romulus & à Numa, ce n'eſt pas que nous voulions aſſurer qu'ils en ſont les auteurs. Mais la tradition qui les leur attribue, prouve qu'elles ſont anciennes, pluſieurs mêmes remontent plus haut que la fondation de Rome, en quelque tems qu'on la ſuppoſe. Avant Romulus la religion des peuples d'Italie avoit pour baſe toutes les ſuperſtitions des augures. C'étoit une conſéquence que chacun crût être l'objet des dieux qu'il conſul-

toit. Or, les Romains ayant été par les circonſtances, plus ſoldats que les autres, ont eu plus de ſuccès, & par conſéquent plus d'occaſions de perſuader que les dieux protégeoient particulièrement leur ville. Voilà pourquoi cette religion a eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie, d'où les Romains l'avoient tirée.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint deſpotique ſous Tarquin le ſuperbe; & les rois ayant été chaſſés, la république commença. Mais ſi les Romains étoient capables de faire une révolution ſubite, ils ne ſavoient pas prendre, avec la même promptitude, les meſures convenables à la poſition où ils ſe trou-

voient. Une idée vague de liberté faiſoit deſirer à tous de ne pas obéir, tous auroient voulu commander. Delà naiſſoit une inquiétude qui devoit les agiter ſans interruption, & qui ne pouvoit s'éteindre que lorſqu'ils porteroient des fers. N'ayant point eu de légiſlateurs, ils ont été réduits à ſuivre les anciens uſages, ou à ne faire des réglemens qu'après coup, & d'ordinaire avec peu de prévoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré des diſſentions, il ne leur a pas même été poſſible de ſe faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchoient.

Après l'expulſion des Tarquins,

le gouvernement de Servius Tullius ſe conſerva ſous les conſuls, & ce fut une ſource de diſſentions, parce que les riches ou les Patriciens ſe trouvèrent ſeuls ſouverains.

Nous diſons, *les riches ou les Patriciens*; & en effet, ce devoit être la même choſe; car d'un côté, les Romains ne pouvoient s'enrichir que par des conquêtes; & de l'autre, les Patriciens ont toujours eu, ſous les rois mêmes, la plus grande part des terres conquiſes. Auſſi les hiſtoriens remarquent-ils que, lorſqu'on établit les conſuls, toute l'autorité ſe trouva entre les mains des Patriciens, & cependant les réglemens de Servius Tullius la donnoient aux riches.

Avant

Avant Servius Tullius, & lorſque les aſſemblées ſe tenoient par curies, les Plébéiens avoient la principale autorité, parce qu'ils étoient en plus grand nombre, & que le plus grand nombre faiſoit les loix. Ils étoient ſouverains dans les comices : car leur volonté avoit ſon effet ſans le conſentement comme avec le conſentement des Patriciens.

Mais les ſouverains avoient un frein dans les uſages établis. Ils ne pouvoient pas ou du moins ils n'imaginoient pas pouvoir confier le gouvernement à des magiſtrats pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choiſiſſoient toujours parmi les Patriciens.

Ceux-ci d'ailleurs étoient ſeuls en poſſeſſion du ſacerdoce. Maîtres des augures, ils les trouvoient favorables ou contraires, ſuivant qu'une entrepriſe leur étoit favorable ou contraire à eux-mêmes, & ils avoient tiré ce parti de la religion, qu'elle ſembloit n'être faite que pour eux, & qu'elle les mettoit infiniment au-deſſus des Plébéiens. Le ſacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages, lorſqu'après l'établiſſement du conſulat, les comices par centuries réunirent en leur perſonne la ſouveraineté aux diſtinctions.

Alors le gouvernement fut une ariſtocratie héréditaire. La ſouveraineté retenue comme de droit

par les Patriciens, paſſa de père en fils, & les familles Plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.

Cette ariſtocratie crut ne pouvoir ſe maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les Plébéiens ſeroient miſérables, plus ils ſeroient dans la dépendance, & tout contribuoit à les rendre miſérables. Car la guerre qui étoit à Rome, le ſeul moyen de s'enrichir, n'enrichiſſoit que les Patriciens qui ſe ſaiſiſſoient de toutes les terres conquiſes, ou qui les acquéroient bientôt par des uſures, s'ils avoient été obligés d'en céder.

A la vérité les magiſtratures paſsèrent dans les familles Plébéien-

nes : mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Auſſi-tôt qu'un Plébéien avoit part à la ſouveraineté, il prenoit la façon de penſer des Patriciens ; & la multitude qui l'avoit élevé, trompée dans ſon attente, reſtoit dans la ſujétion & dans la misère. Voilà pourquoi Rome devenue la capitale d'un vaſte empire, renferma un peuple pauvre, oiſif & inutile.

Lorſque le peuple ſe fut retiré ſur le mont ſacré, les Patriciens, trop avares pour abandonner des richeſſes acquiſes par des uſurpations ou par des uſures, aimèrent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir, que de lui faire juſ-

tice ſur le paſſé. On créa donc les Tribuns ; & parce qu'on ne leur accorda que le droit de s'oppoſer à ce qu'ils jugeroient contraire aux intérêts des Plébéiens, on ne prévit pas combien ils ſeroient redoutables ; ils ne tardèrent pas néanmoins à donner des preuves de leur puiſſance, puiſque trois ans après ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteurs du peuple emportoit le droit de réprimer toute vexation, il n'étoit pas naturel qu'ils s'en tinſſent ſcrupuleuſement à prononcer leur *veto*. Ils devoient porter continuellement de nouveaux coups à la puiſſance des Patriciens, & la ruiner par conſéquent tôt ou tard.

Pour bannir Coriolan, les Tribuns avoient pris ſur eux de convoquer le peuple par tribus, & c'eſt l'époque où ils furent véritablement magiſtrats ; car à la tête de ces comices qu'ils aſſembloient ſans conſulter les augures, & d'où ils excluoient les Patriciens, ils pouvoient déjà balancer la puiſſance des conſuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome, l'une compoſée des Patriciens, & l'autre des Plébéiens. C'étoient deux ſouverains, qui, toujours diviſés dans la paix, ne pouvoient ſe réunir que contre un ennemi commun.

La loi agraire proposée par S. P. Cassius, l'an de Rome 297, fut une source intarissable de dissentions, parce que cette loi ne pouvoit jamais s'exécuter. Aussi ce ne fut qu'un appas que les Tribuns présentèrent au peuple, pour se faire un appui contre les Patriciens, & pour s'élever aux dignités.

Ce qui leur fut sur-tout favorable, c'est qu'on changea la forme des comices par centuries, pour leur faire prendre en partie celle des comices par tribus. Il n'est pas possible, à la vérité, ni de marquer le tems où se fit ce changement, ni d'expliquer exactement en quoi il consistoit; mais il est certain que le droit de prérogative

fut transporté aux comices par centuries. Or, par-là, celle qui renfermoit le plus de Plébéiens, pouvoit voter la première, & cela suffisoit pour faire passer au moins quelquefois, toute l'autorité dans le second ordre; car le suffrage de la prérogative entraînoit d'ordinaire tous les autres; le sort qui l'avoit déclarée faisant présumer que les dieux manifestoient par elle leur volonté.

Alors dans les comices par centuries, les Patriciens & les Plébéiens luttoient, pour ainsi dire, & empiétoient tour-à-tour les uns sur les autres. Les Patriciens pouvoient diviser le peuple, parce qu'ils entraînoient de leur côté une par-

tie de leurs cliens; & le peuple pouvoit auſſi diviſer les Patriciens parce qu'il y en avoit toujours qui prenoient ſes intérêts, ſoit par juſtice, ſoit par ambition. Ainſi les deux ſouverains qui partageoient la république, étoient toujours dans une eſpèce de guerre, & avoient toujours auſſi des intelligences réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confuſion, les Patriciens & les Plébéiens ceſſèrent peu-à-peu de faire des corps diſtincts. On ne remarqua plus que le ſénat & le peuple, & ce furent alors ces deux ordres qui ſe diſputèrent la ſouveraineté. Le ſénat attiroit dans ſon parti les plus riches citoyens; mais le plus grand nom-

bre, les plus ambitieux ſur-tout, étoient dans le parti contraire.

Une choſe ſoutint l'autorité du ſénat ſur ſon penchant, c'eſt le reſpect du peuple pour ce corps; reſpect dont il s'étoit fait une ſi grande habitude, qu'il fut long-tems avant d'oſer tout ce qu'il pouvoit. Auſſi y eut-il un intervalle où le ſénat & le peuple, les comices par centuries, & les comices par tribus, les Tribuns & les Conſuls maintenoient dans la république un équilibre preſque parfait. Cet intervalle fut court, parce que l'équilibre ne tenoit qu'à l'opinion. On n'y étoit parvenu que par les diſſentions qui avoient élevé les Plébéiens; il ne pouvoit

manquer de ſe détruire, lorſque, par de nouvelles diſſentions, les Plébéiens s'éleveroient encore.

Ces diſſentions furent infiniment avantageuſes, parce qu'elles entretinrent l'émulation, & firent naître les talens à l'envi dans les deux ordres; les uns ne voulant pas perdre les magiſtratures, & les autres les voulant obtenir. C'eſt une fermentation qui produiſit continuellement d'excellens citoyens, & qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Les effets les plus funeſtes naiſſent des mêmes cauſes, comme les plus avantageux : il ſuffit ſeulement que les circonſtances viennent à changer. Les diſſen-

tions ne furent point ſanglantes, tant que le ſénat put ſuſpendre les entrepriſes des Tribuns, en leur cédant de nouveaux honneurs. C'eſt ce qu'on remarque pendant plus de deux ſiècles. Les grandes & longues guerres qui ſurvinrent enſuite, permirent à la république d'être aſſez tranquille au-dedans. Après la ruine de Numance, les troubles recommencèrent.

Les Tribuns s'étoient ouvert & frayé un chemin aux dignités : ils n'avoient plus rien à deſirer à cet égard. Leur inquiétude déſormais ne pouvoit donc avoir pour cauſe que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le deſſein de ſoulager les pauvres, en réduiſant les riches

tiches dans les bornes prescrites par les loix agraires. Il est évident que ces deux projets devoient également diviser les citoyens en différens partis, & les armer, soit pour conserver leurs biens, soit pour défendre leur liberté. Ce n'étoit plus le tems de ces dissentions, que le sénat appaisoit par le sacrifice de quelques magistratures. Les factions commençoient, & le sang devoit couler. Le sénat arma le premier; & dès qu'il eut donné l'exemple de la violence, les Tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni aristocratique, ni démocratique: ce fut une anarchie.

Dans ce désordre, les esprits se disposent peu-à-peu à plier sous le joug d'un maître; on commence à dire que la république a besoin d'un chef; & les citoyens courageux luttent vainement pour défendre la liberté expirante; en croyant sauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les factions qui se formoient dans Rome, ne pouvoient produire que des tyrans passagers : c'est la grandeur de l'empire qui devoit enfin assujétir les Romains pour toujours.

En effet, la grandeur de l'empire occasionnoit dans les comices un désordre favorable aux citoyens qui aspiroient à la tyran-

nie. C'eſt ce qu'il faut expliquer.

Au commencement de la république, les tribus & les centuries pouvoient s'aſſembler facilement, parce que le territoire de Rome étoit fort borné. Mais lorſqu'après la priſe de Veïes, les tribus ſe multiplièrent, & que pluſieurs ſe trouvèrent éloignées de Rome, il ne fut plus facile à tous les citoyens de ſe trouver aux comices. On a lieu de préſumer que, parmi ceux qui n'étoient pas à portée de s'y rendre, pluſieurs n'y venoient qu'autant qu'ils y étoient appelés par des intérêts particuliers, & que, par conſéquent, ils ne conſervoient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumoient

insensiblement à la façon de penser des peuples dont ils étoient voisins.

Cet inconvénient fut encore plus sensible, lorsqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne pouvoient se rassemblet à Rome, & cependant il n'y en avoit que trop encore. Comme ils y arrivoient avec des vues différentes, ils se divisoient, ils formoient des partis, & la république étoit sacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens qui, par leur nombre, se seroient rendus maîtres des comices, le censeur les accumuloit dans un petit nombre de tribus, & il avoit encore la

précaution de les inſcrire dans les tribus dont ils étoient les plus éloignés. C'étoient ordinairement les tribus de la ville ou quelques-unes des tribus ruſtiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, déſirèrent de paſſer dans les tribus conſulaires; & l'uſage s'introduiſit de les rétablir dans différentes tribus, ſans avoir égard aux lieux qu'ils habitoient.

Si les tribus avoient continué d'être, comme ſous Servius Tullius, une diviſion purement locale, le grand nombre des citoyens qui pouvoient venir aux comices, n'au-

roit pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenoit. La chose étoit encore moins praticable depuis que les tribus étoient devenues une division politique ; car il auroit fallu prendre un à un tous les citoyens qui se présentoient, & consulter les registres. Or, c'est une précaution qu'on ne prenoit pas, & qu'on ne pouvoir pas prendre, sur-tout dans les derniers tems de la république, où les comices convoqués à la hâte, se formoient tumultuairement. Ces assemblées n'étoient donc qu'une multitude confuse de gens qui se distribuoient comme ils le jugeoient à propos, & de la manière la plus conforme à leurs vues. Voilà pour-

quoi on voyoit des plébiſcites que le peuple ne ſavoit pas avoir faits. Tels ſont les déſordres qui ſe trouvoient dans les comices depuis que la république avoit trop multiplié le nombre de ſes citoyens.

Il eſt facile de juger comment au milieu de ces déſordres, les ambitieux gagnoient les uns, intimidoient les autres, & ſéduiſoient la multitude. Mais c'étoit toujours à recommencer, parce qu'après avoir exercé les magiſtratures, on redevenoit ſimple particulier, & qu'il falloit briguer de nouveau pour les obtenir une ſeconde fois. Le tems n'étoit pas encore arrivé où l'on ſe ſerviroit du peuple pour avoir des légions, & des

légions pour ſoumettre le peuple.

Il a été un tems où les généraux ne pouvoient pas abuſer de leur puiſſance, parce que les ſoldats, auxquels ils commandoient étoient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou du moins à qui le nom de tyran étoit odieux. On ne pouvoit donc pas craindre qu'alors les légions s'armaſſent pour leur chef contre la république; elles ſe ſeroient au contraire ſoulevées contre lui, pour peu qu'elles l'euſſent ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie. Il n'y auroit eu par conſéquent que de la témérité dans un pareil projet, & cette ſeule conſidération en écartoit juſqu'à l'idée.

Cependant la république auroit pu être ruinée plutôt qu'elle ne l'a été. Elle ſe ſoutint moins par ſa propre conſtitution, que par la force des préjugés. Il y a dans l'eſprit de chaque peuple une certaine allure, que tout le monde ſuit long-tems, avant que perſonne penſe à porter la vue au-delà. Or, parce que les Romains s'étoient fait une habitude de regarder les magiſtratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avoient obtenues, n'imaginoient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens penſoit ainſi par haine pour la tyrannie, & cette façon de penſer ſe communiquoit par imitation à

chaque particulier. Marius n'eut deſiré que d'être toujours conſul, & Sylla ſe vit maître de Rome ſans en avair formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, & que les généraux, déjà ſouverains dans leurs gouvernemens, découvrirent que les légions étoient à eux, & qu'ils pouvoient commander dans Rome. Voilà les circonſtances où Céſar, qui, un ſiècle plutôt, eût été bon républicain, projetta de donner des fers à ſa patrie. C'eſt la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le deſſein, & il en forma le plan avant même d'avoir paſſé par aucune magiſtature. Il réuſſit, & peut-être n'eut-il pas été aſſaſſiné,

ſi content de ſa puiſſance, il n'eût pas ambitionné de dompter juſqu'à l'imagination des Romains, en s'obſtinant pour un vain titre.

Enfin, toutes les circonſtances ſe réuniſſent pour la ruine de la république, & Auguſte règne. La fin tragique de Céſar fut une leçon pour ce tyran, qui eut continué d'être cruel s'il n'eût pas craint pour ſa vie. Il parut peu redoutable, & ce fut la cauſe de ſes ſuccès. Il d[illegible]empire à la trop grande confiance du ſénat, au déſeſpoir précipité de Caſſius & de Brutus, & aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naiſſent bien à propos. Auguſte, dans tout autre tems, eut été honteuſement chaſſé de ſa légion,

Toutes les circonſtances étoient pour lui. Le cri de la liberté ne ſe faiſoit plus entendre, depuis que les plus fiers républicains étoient enſevelis ſous les ruines de la république. On avoit long-tems gémi au milieu des déſordres; toutes les familles ſe reſſentoient des guerres qui avoient déchiré l'empire. Si l'on n'oſoit demander un maître, on ſentoit au moins le beſoin qu'on avoit d'un chef, & la paix ſembloit devoir tenir lieu de liberté. Auguſte, ſe conformant à cette diſpoſition des eſprits, s'offrit pour chef, & donna la paix.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être ſortis de l'anarchie, ils

ne portent point leur vue dans l'avenir, ils ne voient que le préſent; c'eſt le ſénat qui gouverne avec un prince qui le conſulte & qui le reſpecte. Le peuple s'aſſemble; c'eſt lui qui fait les loix, c'eſt lui qui nomme aux magiſtratures. En un mot, la république frappe ſeule les yeux; on ne perce point juſqu'à la puiſſance cachée qui la dirige, on ne la crainr pas. Qu'importe en effet, quand on eſt heureux, de ſavoir ſi on eſt libre? C'eſt ainſi qu'ont penſé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté, qu'ils ne haiſſent la tyrannie; & lorſqu'ils ſe ſoulèvent, c'eſt contre les tyrans. Obſervons donc la conduite d'Auguſte; comparons-

la donc avec celle de ſes ſucceſſeurs, & voyons qui on doit imiter.

Auguſte ſut, pour ſon bonheur & pour celui des Romains, entretenir l'illuſion du peuple. Il ramena l'abondance; il affecta de donner des marques de conſidération aux citoyens qui avoient l'eſtime publique; il éleva aux magiſtratures des républicains zélés, & ménagea juſqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du ſénat; enfin, il aſſura la paix, & il donna des ſpectacles.

Il refuſe le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magiſtratures qui s'aſſocient avec les idées de liberté. Il refuſe quelque-

fois le conſulat, pour ne pas devenir ſuſpect en le rendant perpétuel dans ſa perſonne. Il feint de vouloir ſe retirer au moment du plus grand enthouſiaſme. Il ne conſent à gouverner encore la république, que pour obéir aux déſirs du ſénat & aux ordtes du peuple. Enfin, il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéreſſe tous les citoyens à ſon ſort, & on accumule inſenſiblement ſur lui toutes les magiſtratures. Le peuple, que les malheurs précédens avoient dégoûté d'uſer de ſon pouvoir, chérit un joug dont le poids ne ſe fait pas ſentir.

Auguſte n'étoit que le miniſtre

de la république. Il n'étoit que ce qu'avoient été avant lui ces magiſtrats que le peuple avoit jugés pluſieurs fois; & ſon gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot, il vouloit n'être, ou du moins ne paroître qu'un adminiſtrateur, qui tenoit tous ſes pouvoirs du peuple & du ſénat, quî leur en devoit compte, & qui ne les avoit reçus que pour un tems limité. Cependant cette conduite modérée n'étoit qu'un effet de ſa politique; & l'ordre qu'il avoit établi, ne forçoit pas ſes ſucceſſeurs à ſe conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvoit ſubſiſter, parce qu'il

dépendoit uniquement de la volonté du ſouverain; il devoit donc dégénérer en deſpotiſme.

De l'anarchie, qui avoit étouffé tout amour de liberté, les Romains avoient paſſé bruſquement ſous la domination d'un maître qui leur avoit fait aimer leur eſclavage. Le caractère du peuple avoit donc changé tout-à-coup. Ces ames, autrefois fières, courageuſes, républicaines, s'étoient fait ſubitement une habitude d'obéir, & toute leur lâcheté devoit ſe montrer auſſitôt qu'un tyran oſeroit les ttaiter en eſclaves. Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque Tibère parvint à l'empire.

Ce prince la connut ſans doute,

& il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguſte. D'ailleurs il étoit naturellement trop méfiant pour tenir une conduite qui paroiſſoit montrer de la confiance. Il diſſimula tant qu'il craignit un concurrent. Il eſſaya peu-à-peu ſa puiſſance. Il s'enhardit enfin, & il régna en deſpote. Il ne conſerva quelqu'autorité au ſénat, que pour en faire l'inſtrument de ſa tyrannie, & il ôta les comices au peuple.

Les progrès du deſpotiſme ſont naturellement rapides. Cependant un prince, auſſi inconſidéré que cruel, étoit fait pour les hâter. Tibère faiſoit au moins accuſer ceux qu'il vouloit condamner, & le ſénat les jugeoit. Caligula n'eut

beſoin ni des délateurs ni du ſénat. Dans ſes inſomnies, parce qu'il ne dormoit pas, & que les citoyens exilés dormoient, il ordonnoit de leur ôter la vie, & on les égorgeoit.

Ce qui étoit décidé dans le conſeil d'Auguſte avoit la même force que ce qui avoit été arrêté dans le ſénat. Claude pouvoit uſer de ce droit; mais ce vieil enfant, imbécille, ſe laiſſa conduire au deſpotiſme par ſes valets. Il jugea ſans conſeil; il voulut que ſes affranchis jugeaſſent comme lui avec la même autorité; & ſes procurateurs, répandus dans les provinces, devinrent des eſpèces de ſouverains. Il ne fallut que quatre empereurs

pour faire paſſer la puiſſance du peuple au ſénat, du ſénat au prince, du prince aux valets. Voilà la route que prit le deſpotiſme, & ſon dernier terme.

Néron fit voir combien il eſt difficile à un deſpote de laſſer la patience d'un peuple corrompu & avili. Comment ne ſe ſeroit-il pas enhardi à toutes les indécences & à tous les attentats, puiſqu'il étoit toujours aſſuré des applaudiſſemens du peuple, de ceux du ſénat, de ceux de Burrhus même, qui applaudiſſoit malgré lui à la vérité, mais enfin qui applaudiſſoit.

Le luxe, qui avoit commencé dans les derniers tems de la république, avoit toujours fait des pro-

grès, & il devoit croître ſous des princes deſpotes, dont l'intérêt n'eſt pas de le réprimer. Les beſoins qu'il ne ceſſe de multiplier achèvent l'aſſerviſſement des peuples. Néron donna l'exemple, & le luxe fut porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon deſira l'empire pour réparer une fortune ruinée, & Vitellius pour aſſouvir la débauche la plus crapuleuſe.

C'eſt inutilement qu'on amaſſoit des richeſſes; les profuſions du luxe ne permettoient pas de s'enrichir, & on n'en devenoit que plus avide. Cette avidité fut contagieuſe. Elle corrompit tous les ordres de l'état, & ſur-tout les ſol-

dats qui étoient trop néceſſaires au deſpote pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la diſcipline.

Pendant la république, on donnoit des gratifications aux ſoldats, mais peu conſidérables; ce n'étoit qu'une partie du butin fait ſur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, & on les prit ſur les biens des citoyens mêmes.

Claude acheta la faveur des gardes prétoriennes. Néron, qui ne ſe contenta pas de l'acheter une fois, ne ceſſa de leur faire des largeſſes. C'étoit une néceſſité que chaque deſpote ſentît le beſoin de les ménager toujours davantage,

c'eſt-à-dire, de les corrompre par de plus grandes profuſions.

Les gardes prétoriennes pouvoient ſe contenter des largeſſes d'un prince qui étoit connu auſſitôt qu'elles l'avoient fait. mais quand les armées diſposèrent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligés de marcher pour l'aſſuter à leur général, elles regardèrent les richeſſes de l'Italie & de Rome comme un butin qu'on devoit leur livrer, & c'eſt ce qui acheva de ruiner la diſcipline. Après la mott de Néron, le défaut de ſubordination produiſit les plus grands déſordres.

L'ordre qui ſe rétablit ſous Veſpaſien & ſous Titus, fit voir que

toute la force du gouvernement étoit dans la ſageſſe du prince, & que les loix, toujours mépriſées ſous les tyrans, ſont reſpectées, quand le prince les reſpecte. Mais Titus, les délices des Romains, ne fit que paroître, & ſous la tyrannie de Domitien, tout rentra dans l'aviliſſement & la confuſion. Paſſons au plus beau ſiècle de l'empire, & nous nous convaincrons de plus en plus, que la ſageſſe du ſouverain faiſoit toute la force du gouvernement.

Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle; quels princes! Nous ſommes fâchés que les vices d'Adrien faſſent une tache à ce tableau: on reproche même à Trajan

Trajan ſes conquêtes. Maiſ Antonin, mais Marc-Aurèle ne laiſſent rien à déſirer. Que ne ſentons-nous pas quand nous liſons leurs règnes, après avoir vu ceux de Tîbère, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien?

Sous ces empereurs, le ſénat reprend ſa conſidération, les loix ſont en vigueur, la diſcipline rétablit la ſubordination dans les troupes, les citoyens recouvrent leur liberté, & la république renaît, ce ſont ſes magiſtrats qui gouvernent, & le deſpotiſme eſt banni de l'empire. Mais Commode règne, & le bonheur des Romains ne paroît qu'un ſonge.

C'eſt en obſervant la conduite

des princes éclairés & vertueux, que l'on apprendra quelle eſt la puiſſance légitime d'un ſouverain. Marc-Aurèle ſur-tout fera voir quelle en eſt l'étendue, & quelles en ſont les bornes. Bien loin de ſe juger au-deſſus des loix, il ne ſe croyoit digne de commander qu'en donnant l'exemple de l'obéiſſance; il ne ſe regardoit que comme le miniſtre de la république; & au lieu de dire, *tout eſt à moi*; *je n'ai rien en propre*, diſoit-il au ſénat, *la maiſon même que j'habite eſt à vous.*

Les ſoldats qui avoient été contenus, n'en devinrent que plus audacieux ſous Commode; & après que ce monſtre eut été égorgé, l'empire fut offert à quiconque vou-

lut être l'eſclave des légions, pour devenir le tyran du peuple.

Commode fut la première cauſe de ces déſordres. Sévère les accrut par le relâchement de la diſcipline, Caracalla par les profuſions immenſes qu'il fit aux ſoldats. Il fut aſſaſſiné, & après lui Macrin, Héllogabale, Alexandre, les deux Maximins, les deux premiers Gordiens, Philippe, Decius, Gallus, Emilien, Valérien livré par trahiſon aux Perſes, & Gallien ſon fils; celui-ci fut égorgé après avoir partagé l'empire avec une multitude de tyrans qui osèrent prendre le titre d'Auguſte, & qui périrent preſque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui

ſe ſuccédèrent, Claude, Aurélien; Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent encore aſſaſſinés; &, après eux, Carin & Numérien eurent le même ſort.

On ne prévoyoit pas quelle ſeroit la fin de ces déſordres. Car les ſoldats qui avoient vendu l'empire, vouloient toujours le vendre: & le tyran qui l'achetoit les armoit bientôt contre lui, parce qu'il avoit contracté une dette qu'il ne pouvoit acquitter. Il s'agiſſoit donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il ſe fit ſouffroit dans l'exécution de grandes difficultés, & entraînoit

de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvoit ſe flatter de contenir ſes collègues; & s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent des hommes. Mais vingt ans de ſuccès ſont ſon éloge, ſur-tout quand on penſe au caractère de Maximien Hercule & à celui de Galère.

C'eſt toujours une preuve de décadence, quand un gouvernement a beſoin d'être compliqué. S'il arquiert de nouvelles forces, il ne les conſervera pas long-tems, & de nouveaux abus naîtront de la complication méme. Il ne ſeroit pas facile d'imaginer ceux qu'entraînoient quatre princes, quatre cours, quatre grandes armées, & la mul

titude d'emplois que chacun de ces ſouverains créoient dans leurs départemens. On vit tous les défauts de ce gouvernement, quand Dioclétien ne l'anima plus.

L'empire fut auſſi tôt diviſé, & les guerres civiles qui recommencèrent, ne finirent que lorſque toutes les provinces furent réunies ſous un ſeul chef.

Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaye comme on peut. C'eſt proprement ce que fit Dioclétien, & on lui doit la juſtice de n'avoir fait que les changemens auxquels il parut forcé. Il n'en eſt pas de même de Conſtantin. Impatient de tout changer, il changea tout ſans néceſſité. Il précipi-

ta même ſes entreptiſes, & donna à tout ce qu'il fit auſſi peu de ſolidité qu'aux murs de Conſtantinople.

Quoiqu'avant Conſtantin l'empire tendît à ſa diſſolution, il y avoit cependant encore quelque liaiſon entre ſes parties. Le préjugé ne permettoit pas même de penſer qu'il pût être diviſé, & un général ſoupçonné de vouloir s'établir ſouverain dans une ſeule province, eut été abandonné de ſes troupes. Ce préjugé ſubſiſtoit même au tems de Gallien : car alors, quoique chaque Auguſte fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçoit à l'empire entier.

Mais lorſqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux em-

pires; & en effet il y en eut bientôt deux; ils eurent des intérêts ſéparés, & ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il eſt vrai qu'il reſte toujours quelques traces de l'ancien préjugé. On voit que les empereurs ſe regardoient comme collègues, que d'ordinaire les loix, quoique faites par un ſeul, étoient publiées au nom des deux; que des deux conſuls, l'un étoit élu en Occident & l'autre en Orient, & qu'ils avoient beſoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet uſage, qui a ſouffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire auroit eu beſoin d'un réformateur. Ce n'eſt pas qu'il fût poſſible de ramener les mœurs à

l'ancienne ſimplicité; mais au moins pouvoit-on les corriger en quelque choſe. Conſtantin n'y penſa pas. Lui qui vouloit tout changer, il tranſporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il étoit de la grandeur du ſouverain d'être entouré d'une populace immenſe, qui ne ſubſiſteroit que par ſes largeſſes; & il ajouta la fierté aſiatique au luxe qu'il falloit réformer.

Dans les tems de la république, les mêmes citoyens, tout à-la-fois magiſtrats & généraux, rendoient la juſtice, & commandoient les armées. Cet uſage ſubſiſta ſous Auguſte & ſous pluſieurs de ſes ſucceſſeurs; & ce fut dans le troi-

ſième ſiècle de l'ère vulgaire, que les fonctions militaires & les fonctions civiles commencèrent à être réparties à des citoyens différens. Conſtantin voulut achever cette révolution, & il l'acheva. Son deſſein étoit de diviſer pour affoiblir & d'affoiblir pour jouir lui-même d'une puiſſance arbitraire & ſans bornes.

Il diviſa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en diocèſes, & les diocèſes en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire ; dans chaque diocèſe un vicaire du préfet, & dans chaque province un magiſtrat ſubordonné au vicaire du diocèſe dont elle faiſoit par-

rie. Tous ces gouverneurs n'étoient que des officiers civils dont la puiſſance ne pouvoit faire ombrage. Cependant, pour ſe précautionner contre les préfets du prétoire dont le nom ſembloit faire peur au ſouverain, Conſtantin imagina d'inſtituer le patriciat, & de mettre cette dignité ſans fonctions au-deſſus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avoient l'inſpection ſur les troupes, & c'étoit à eux de régler tout ce qui concernoit la diſcipline. Mais pour élever une barrière à leur ambition, il ne leur donna le rang qu'après les conſuls, les patrices,

les préfets du prétoire, le préfet de Rome & celui de Conſtantinople. Il y avoit encore des généraux qu'on nommoit ducs ou comtes, & qui commandoient les troupes d'une province. Ce ſecond titre étoit alors ſupérieur au premier, & ſe joignoit à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres ſans fonctions, on les multiplia, parce que le ſouverain ſe flattoit d'amuſer l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectiſſimi*, des *egregii*, des *clariſſimi*, des *ſpectabiles*, des *illuſtres* & des *nobiliſſimi*. On ne ſe ſaluoit plus qu'en ſe donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence

gnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la ſublimité, &c. Cette politeſſe barbare ſe répandoit à meſure que le mérite devenoit plus rare.

Gallien avoit exclus des armées les ſénateurs romains : Dioclétien leur avoit enlevé les provinces dont ils avoient le gouvernement depuis Auguſte. Enfin, humiliés ſous chaque deſpote, ils venoient d'achever de perdre toute leur conſidération par le tranſport du ſiége de l'empire à Conſtantinople. Ils devoient encore ſe voir inſenſiblement enlever toutes les dignités. Conſtantin leur préféroit les barbares dont il croyoit n'avoir rien à redouter. Il ſe trompa, parce qu'on

ſe trompe toujours, quand on veut établir le deſpotiſme. Depuis cet empereur dont la famille nombreuſe fut bientôt exterminée, l'empire ſe précipita vers ſa ruine; & il eſt évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne forma rien, & qui fut une ſource de nouveaux abus.

Nous ne nous arrêterons pas ſur les ſucceſſeurs de Conſtantin. Les longs règnes des princes foibles, lorſque l'empire avoit le plus beſoin d'un chef, n'offrent que des déſordres qu'il ſuffit d'avoir parcourus. L'ignorance qui fit des progrès rapides, confondoit toutes les idées. On ne ſavoit plus ce qui donnoit des droits à l'empire;

nous avons vu des femmes en disposer, parce qu'elles portoient le titre d'Auguſte. Ce n'eſt pas la ſeule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ère vulgaire 457, Léon reçut le diadême des mains d'Anatole, patriarche de Conſtantinople. Il eſt évident que cette cérémonie pieuſe, qui ſe faiſoit pour la première fois, ſuppoſoit l'empereur déjà fait, & ne donnoit point au patriarche le droit de s'oppoſer, ni de concourir à l'élection. Cependant, en 401, Anaſtaſe, ſucceſſeur de Zénon, ayant été proclamé par le ſénat & par l'armée, Euphème, alors patriarche de Conſtantinople, ne conſentit à lui donner le diadême, qu'après que l'em-

pereur, qu'il ſoupçonnoit d'être Eutychéen, eut ſigné une profeſſion de foi, & eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcédoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire : car le ſénat, qui pouvoit aller en avant, ne l'oſa. Au contraire, il ne négligea rien pour engager le patriarche à lever ſon oppoſition. Or, ſi on penſoit déjà qu'un hérétique ne peut pas être élu à l'empire, pourquoi ne penſeroit-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être dépoſé ?

Telle eſt la confuſion qu'il y avoit dans le gouvernement & dans les idées, lorſque les peuples du Nord, qui depuis long-tems ſe con-

tentoient de piller les frontières, furent pouſſés par les Huns, & que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, & ſubjuguèrent enfin l'empire d'Occident. Comme toutes les circonſtances s'étoient réunies pour l'agrandiſſement des Romains, elles ſe réunirent auſſi pour leur ruine; & les diſputes de religion, & les guerres civiles, & la corruption des mœurs, & la perte de la diſcipline militaire, & les vices du gouvernement, & la multitude des ennemis.

Fin du treizième & dernier Volume de l'Hiſtoire ancienne.

TABLE

Pour le treizième Volume de l'Hiſtoire.

CHAPITRE II.

Conduite de Conſtantin par rapport à l'empire, 1

CHAPITRE III.

De l'état de l'empire vers le tems de Conſtantin, 23

CHAPITRE IV.

Digreſſion ſur les grands empires & ſur les peuples qui environnoient l'empire romain après la mort de Conſtantin, 42

CHAPITRE V.

Depuis la mort de Conſtantin, juſqu'à celle de Jovien, 102

LIVRE XVII.

CHAPITRE I.

Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose, 148

CHAPITRE II.

Théodose, 172

CHAPITRE III.

Depuis la mort de Théodose, jusqu'à la prise de Rome par Alaric, 201

CHAPITRE IV.

Jusqu'à la mort d'Honorius, 226.

CHAPITRE V.

Jusqu'aux tems où Attila commence à menacer l'empire, 233

CHAPITRE VI.

Jusqu'à la mort d'Attila, 266

CHAPITRE VII.

Jusqu'à la ruine de l'empire d'Occident, 281

CHAPITRE VIII.

Conclusion de l'histoire romaine, 302

Fin de la Table.

99653
SBN